

62e année, No 29

Montréal, 2 décembre 1950

PER
S-400
CON

Le Samedi

MAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- LE PORT DE NEW-YORK
- LE DERNIER CARRÉ
- VOYAGE HISTORIQUE A HUBERDEAU
- LE CHEF DE BANDE, nouvelle dramatique par DENYSE RENAUD



Maurice Richard

DIT....

"J'ajoute de l'eau
seulement 3 fois
par an"

Maurice "Rocket" Richard, membre de l'équipe d'étoiles de la Ligue Nationale de Hockey et détenteur du record pour buts comptés, trouve que la Batterie Prest-O-Lite Hi-Level possède une réserve liquide 3 fois plus grande que les batteries ordinaires — et qu'elle fonctionne 3 fois plus longtemps sans ajouter d'eau.

BATTERIE PREST-O-LITE HI-LEVEL

*n'exige de l'eau que 3 fois par an**
DANS UNE AUTO EMPLOYÉE NORMALEMENT



FAITE
AU
CANADA

INSTALLEZ une PREST-O-LITE Hi-Level, la batterie qui n'exige de l'eau que 3 fois par an dans une auto employée normalement. Appréciez les avantages suivants: 3 fois la quantité de réserve liquide contenue dans les batteries ordinaires — durée moyenne 70% plus longue*. L'isolement fibre-glass conserve dans les plaques la puissance productrice ce qui favorise un démarrage rapide et un rendement sûr. Dès aujourd'hui, laissez votre vendeur PREST-O-LITE installer une Batterie Hi-Level dans votre auto!

PREST-O-LITE BATTERY COMPANY, LIMITED.
Toronto 4 Ontario

*Dans les essais poursuivis selon les exigences de la S.A.E. Life Cycle

VOYEZ VOTRE MARCHAND PREST-O-LITE AUJOURD'HUI

POUR LIRE EN TRAM

POUR HÂTER L'ASSIMILATION

Si nous ne voulons pas que les immigrants forment de petits groupes ethniques séparés ici et là, si nous désirons au contraire qu'ils s'intègrent aux deux grandes races du pays, il est essentiel que les Canadiens leur accordent un accueil chaleureux, les aident à se familiariser rapidement avec leur milieu, mais plutôt de les enraceriner dans la terre que librement ils ont choisie pour y venir vivre, travailler et mourir. D'ailleurs, en quittant cette marmite toujours en ébullition qu'est l'Europe, en disant adieu pour jamais à ces terres surpeuplées, les immigrants — tout comme jadis nos ancêtres venus de France — savaient qu'un nouveau genre d'existence les attendait. Ils sont du reste désireux de s'adapter au plus tôt à la vie canadienne. Alors, mettons tout en oeuvre pour en faire tout de suite de vrais Canadiens connaissant leurs droits et responsabilités, soucieux du développement et du prestige de leur pays.

En ce domaine, la ville de Medicine Hat, en Alberta, donne certainement l'exemple à tout le reste du pays. Les citoyens de ce centre industriel important emploient tous les moyens susceptibles d'aider les Néo-Canadiens à s'adapter à leur milieu: films, causeries, livres, dépliants, cours du soir, organismes sociaux servent à inculquer aux immigrants les connaissances élémentaires sur leur nouvelle patrie. Grâce à la commission scolaire qui a mis une classe à la disposition des gens et qui a promis d'absorber les déficits éventuels, une ancienne institutrice donne des cours basés sur les renseignements fournis par la division de la citoyenneté du secrétariat d'Etat. Classe peu commune que celle-là puisque l'âge des élèves varie de 16 à 50 ans et qu'ils sont de nationalités fort diverses. En effet, il y a là des gens de Pologne, de Roumanie, de Bessarabie, d'Ukraine, de Grèce et d'Italie. Les métiers des élèves ne sont pas moins variés: anciens employés de ferme, domestiques, garde-malades, instituteurs. Pour seconder les efforts du professeur, l'IODE et d'autres sociétés de femmes favorisent les rencontres entre les citoyens de Medicine Hat et les nouveaux venus en notre pays. Encore une fois, ce n'est pas une classe ordinaire vraiment puisque des familles entières, père, mère frères et soeurs assistent aux cours.

Mais rien ne vaut le film pour donner une connaissance à la fois étendue et rapide du Canada. Au fait, d'après l'institutrice, Mme Sailer, et M. R. M. Block, directeur de la Bibliothèque de Medicine Hat, le film atteint non seulement ce but, mais encore il attire des gens d'un certain âge qui, sans cela, n'assisteraient pas du tout au cours. « Grâce au cinéma, précisent-ils, les Néo-Canadiens se rendent compte de l'immensité du Canada et de l'envergure de ses industries de même que l'étendue de son développement culturel ». Or, précisément, l'Office national du film a pour mission de présenter le Canada sous tous ses aspects, aux Canadiens d'abord — anciens et nouveaux — puis aux étrangers. Alors ses productions répondent parfaitement aux besoins d'une telle entreprise. Aussi le Conseil du film et la Bibliothèque de Medicine Hat les utilisent-ils abondamment au cours de représentations régulières; on fera donc voir des documentaires tels que: *Ouverture de la session parlementaire, Les Indiens de la côte Ouest, Portage, Produits du Canada, Oiseaux du Canada, Urnes de scrutin, Lessons in Living, L'Histoire du pétrole*. Ces films permettent aux nouveaux citoyens du Canada de connaître sans retard les richesses et la géographie de leur patrie d'adoption. Autre preuve de l'importance du documentaire cinématographique et de sa portée considérable.

CONSTRUCTION D'UNE MAISON EN DEUX HEURES

Un logement mobile qu'on peut ériger en deux heures aide à résoudre le problème de l'habitation en Grande-Bretagne. Six hommes, durant ces deux heures, peuvent assembler une maison de quatre pièces absolument autonome. Connue sous le nom de "Terrapin", cette maison est faite d'aluminium et compte une salle commune, deux chambres à coucher, une cuisine et une salle de bain. Quand la production en atteindra le rythme maximum, chacune coûtera environ \$3,200. L'inventeur, c'est-à-dire, le major Boulton, pense qu'elle sera particulièrement utile dans les régions de colonisation des pays du Commonwealth et des Etats-Unis.

MORTS INUTILES

L'an dernier, plus de cent enfants canadiens ont succombé à la coqueluche. Décès inutiles, que les parents auraient pu éviter en faisant vacciner leurs enfants. Ne prêtez pas l'oreille aux vieux préjugés sur les dangers de la vaccination. Celle-ci peut sauver la vie de votre enfant. Consultez à ce sujet votre médecin de famille dès aujourd'hui.

L'IMPORTANCE DU FROMAGE

Le fromage est une bonne source de calcium, de protéines, de vitamine A et de riboflavine. Il faut le faire entrer dans le régime au moins trois fois par semaine, soit seul, soit combiné avec d'autres aliments. Le fromage est toujours un régal. Mangez-en régulièrement. Il est bon pour la santé et satisfait l'appétit.

NOTRE COUVERTURE

Imitant, comme toujours, papa et maman, Jeannot adore faire un peu de lecture au lit avant de s'endormir. Tout frais et rose, ayant revêtu son pyjama aux dessins amusants, il a comme invité ce soir, son ami Fido qui partage d'ailleurs tous ses jeux. L'imagination de ces deux copains se plaît à broder des aventures extraordinaires autour des merveilleuses histoires du livre de contes où se réunissent tous les animaux de la basse-cour. Et voilà comment Jeannot fera de beaux rêves! Bonne nuit, petit! (Photo Harold M. Lambert)

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

PARESSE DE DICTION

C'est la même paresse de diction, probablement, qui laisse tomber les consonnes finales des noms de nombre : *cin, si, sé, huit, neu, di*, — et qui fait prononcer *era* pour exact. Paresse, veulerie : les mots traînent après eux des *e* muets comme des semelles se traînent sur un trottoir. Ce soir, à vingt-deux heures au Parquet des Princes. Il semble parfois que la vulgarité soit établie à la radio comme une tradition qu'on tient à garder fidèlement. On s'y complait à prendre le ton voyou. Le débrailé des manières accompagne l'incorrection du langage. On me signale le sans-gêne de dame Radio quand elle accueille certaines personnes de qualité. Le prince de Broglie, convié naguère, à un dialogue devant le micro, fut invité à prendre la parole en ces termes : « Dites-nous, Louis de Broglie... » A la télévision, il n'eût manqué que la tape sur le ventre. Au jeune radioteur qui prenait cette interview, il paraissait naturel d'interpeller le grand savant comme s'il se fût adressé à un coureur cycliste.

Or, si tout cela finit par sembler normal, dans les studios, le public n'a pas ce sentiment. Le courrier que je reçois, si abondant soit-il, n'exprime pas, sans doute, l'opinion des millions d'auditeurs. Je suis frappé cependant de son importance, de son unanimité, enfin, de sa véhémence. La colère gronde dans certaines des lettres qu'on m'écrit. Les auditeurs ont l'impression qu'on se moque d'eux. Ils considèrent que la radio est un service public mal assuré. Ils ont raison. On ne tolérerait pas, dans le service des postes ou dans celui des chemins de fer, un pareil mépris de la clientèle.

A. ROUSSEAU

LES RACINES GRECQUES

Ce à quoi peut conduire l'étude mal comprise des racines grecques :

— Dites donc, sergent, qu'est-ce que cela veut dire : un homme « polygame » ?

— Euh... je me suis laissé insinuer que cela voulait dire : qui a plusieurs femmes.

— Alors, à ce compte-là, sergent, un homme politique...

— ...C'est celui qui a plusieurs tics, parbleu.

FESSE-MATHIEU

Voici l'origine de cette expression, qui désigne un usurier, un avaré. Saint Mathieu était, avant sa conversion, publicain, c'est-à-dire collecteur des deniers publics, et, comme tel, il devint le patron des financiers, des hommes d'argent. Fêter Saint Mathieu est donc synonyme de prêter à usure. Or, au lieu de dire *feste-Mathieu*, on a dit et écrit, par corruption, *fesse-Mathieu*, sobriquet qui est devenu synonyme d'usurier.

D'autres étymologistes prétendent que *fesse-Mathieu* est mis pour *face Mathieu*, *face de Mathieu*, c'est-à-dire qui a une figure de Mathieu, d'usurier. La première étymologie semble préférable.

LE CRI DES ANIMAUX

Il y a un mot pour désigner l'action de la plupart des animaux exprimant leur désir, leur émotion, leur frayeur, leur faim, leur douleur. En voici une liste aussi complète que possible :

L'abeille, le bourdon, la mouche *bourdonnent* ; l'aigle *trompette*, *glatit* ; l'alouette *grisoie*, *tirelire* ; l'âne *brait*, *ruduit*, *renable* ; la brebis *bèle* ; le boeuf *beugle*, *mugit* ; le buffle *souffle*, *beugle* ; le butor *butit* ; la buse *piaule* ; la caille *margotte*, *margaude*, *carcaille*, *courcaille* ; le canard *nasille*, *couincouine* ; le cerf *brame* ; le chat *miaule*, *ronronne*, *file au rouet*, *gronde*, *jure* ; le chat-huant *hulule* ; le cheval *hennit*, *s'ébroue*, *piaffe*, *ronfle*, *souffle*, *renâcle*, *casse la noisette* ; la chèvre *bèle* ; le petit chien *jappe* ; le gros chien *aboie*, *appelle*, *hurle*, *gronde*, *claboude* (à la chasse) ; la chouette *hue*, *chuinte*, *froue* ; la cigogne *craque*, *craquette*, *claquette* ; le cochon, le pourceau *grogne*, *grouine* ; la colombe *roucoule*, *gémît* ; le coq *chante*, *coquerine*, *coqueline* ; le coq de bruyère *doledit* ; le corbeau *croasse*, *coraille*, *graille* ; la corneille *braille*, *babille* ; le coucou *coucoule* ; le criquet *stridale* ; le crocodile *se lamente*, *pleure* ; le daim *brame*, *rait* ; le dindon *glougloute* ; l'éléphant *barrit*, *barète* ; l'épervier *piaule*, *glapit* ; le faon *râle* ; le geai *cajole*, *fri-gulote* ; la gelinotte *glousse* ; la grenouille *coasse* ; la grue *glapit*, *tronpette*, *craque* ; le grillon *grésillonne*, *craque*, *craquette* ; le hibou *hulule*, *bouboule*, *hue* ; l'hirondelle *gazouille*, *trinsotte*, *trisse* ; la huppe *pupule* ; l'hyène *rit*, *pleure* ; le lapin *glapit* ; le lion *rugit* ; le loriot et le merle *sifflent* ; le loup *hurle* ; le moineau *pépé* ; le paon *braille* ; le perroquet *cause* ; la pie *jacasse* ; le pigeon *roucoule* ; la poule *glousse* ; les petits poulets *piaulent* ; le renard *glapit* ; le rossignol *ramage* ; le rouge-gorge *coquerine*, *coqueline* ; le sanglier *grommelle* ; le serpent *siffle* ; le taureau, la vache *mugissent*, *meuglent*.

ETIQUETTE

... Petit écriteau que l'on met sur des sacs d'argent, des marchandises, etc. Nous rapportons, sans la discuter, l'étymologie que l'on donne de ce mot. Autrefois les procédures s'écrivaient en latin, et l'on mettait sur le sac qui les contenait ces trois mots : *est hic questio*, ici est la question entre un tel et un tel. Souvent on écrivait, par abréviation : *est hic quest.*, et des praticiens ignorants finirent par mettre *étiquet*, *étiquette*. De là le nom d'*étiquette* donné ensuite à toute marque distinctive.

L'ARGOT

Dans l'argot des marchands, un rossignol est une article vieilli, qui a traîné sur les rayons des magasins.

Monsieur. — Pas bien jolis, ces rideaux, que tu viens d'acheter.

Madame. — Tu es bien difficile si cette étoffe à ramages ne te plaît pas.

Monsieur. — A ramages ! Parfaitement ! le marchand t'a glissé un rossignol.



Le RONSON STANDARD. Briquet pour le gousset ou le sac à main. Fini satiné. \$6.85*



Le RONSON LEONA. Briquet de table. Plaqué d'argent rehaussé d'émail coloré. \$12



Le RONSON PENCIL. Il allume... il écrit ! En plaqué de Rhodium \$15

Choisissez un

RONSON

Engg.

LE MEILLEUR BRIQUET AU MONDE

pour tous vos amis à Noël

Il n'y a rien comme un Ronson pour rendre les gens heureux... à Noël et longtemps après!

Chaque Ronson, qu'il coûte \$5.00 ou \$32.50, est un bijou de précision, fabriqué pour vous fournir des années de service fiable.

Chaque fois qu'on s'en servira, on pensera à vous.

Vous trouverez un Ronson pour chacune des personnes dont vous avez le nom sur votre liste.

Recherchez la marque de commerce **RONSON**.

Ronson Art Metal Works (Canada) Ltd., Toronto, Ont.
LES DIMENSIONS DES RONSONS ILLUSTRÉS SONT RÉDUITES.

Pressez, il s'allume!
Relâchez, il s'éteint!



Le RONSON QUEEN ANNE. Exquis briquet de table en riche plaqué d'argent. \$14



Le RONSON BANKER. Superbe briquet pour le gousset. Motif guilloché. \$8.85*



Le RONSON WHIRLWIND. Briquet à l'épreuve du vent, pare-brise magique. \$10.35*

*Comprenant le "Plastikit" contenant des pierres, une mèche, un passe-mèche, une brosse.

Ecoutez les émissions Ronson—"Le Journal de Claude-Henri Grignon" chaque semaine à CKAC, Montréal; CHRC, Québec; CKRS, Jonquière; ainsi que "20 Questions" le samedi soir (lundi soir à Vancouver) sur le réseau dominion de Radio-Canada.

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT	
CANADA	
Un an - - - - -	\$3.50
Six mois - - - - -	2.00
ETATS-UNIS	
Un an - - - - -	\$5.00
Six mois - - - - -	2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 4.45 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

"Souliers d'boeu" et "souliers fins"

S OUS le pseudonyme de Bertrand Vac, le docteur Aimé Pelletier, avec son roman, "Louise Genest", apporte une nouvelle et intéressante démonstration à l'effet de laquelle une littérature canadienne d'expression française ne signifie pas nécessairement l'atrophie de notre *parlure*. Le docteur Pelletier, pour autant que nous sachions, est tout l'opposé de ces puristes à rebours qui rêvent de génération spontanée en matière de langue. En tout cas, et sans chercher à le mêler au drôle de projet d'une langue canadienne, nous pouvons avancer qu'il peut être lu partout, dans le monde, de ceux qui entendent le français, ce français que M. Grignon, on ne sait trop pourquoi, qualifie d'officiel. Bref, "Louise Genest", comme du reste "Un homme et son péché" (le roman et non le feuilleton radiophonique), sont deux ouvrages canadiens, écrits en français, en un français épicié de canadianismes, mais en français tout de même, avec cette différence, toutefois, que le docteur Pelletier s'en rend bien compte et que M. Grignon, semblable à M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, vient de découvrir qu'il écrit, non pas en français, mais en canadien — en "canayen", pour parler "dret et fort" comme lui.

Mais ce n'est pas tout de parler "dret", ou même "avec son coeur": il faut aussi, et surtout, ainsi que le fait remarquer si souvent Séraphin à sa tendre épouse, parler "avec sa tête".

Quand, avec Germaine Guèvremont, Claude-Henri Grignon s'extasie devant les mots *drave* et *poudrière*, les "souliers fins" que nous sommes appréhendent que le sortilège fasse perdre prise à la logique, sinon au simple bon sens. Tout bien considéré, une centaine de canadianismes (et je suis bien généreux), fussent-ils de meilleure frappe, ne constituent même pas l'embryon d'une langue autochtone. La morphologie, qu'un homme, ou une femme de lettres ne peut traiter par-dessus la jambe, nous rappelle trop bien qu'une langue ne s'improvise pas comme un outil que requiert une situation d'urgence.

Que notre français, au cours de son évolution, soit destiné à se désintégrer au point de favoriser l'épanouissement d'une langue nettement canadienne, la chose est possible, mais personne ne saurait dire quand, ni comment. En attendant, la vie continue et tout ne se passe pas comme dans les romans régionalistes. Exception faite des "purs" qui entendent demeurer systématiquement "souliers d'boeu", le pédagogue, le prédicateur, le magistrat, le conférencier, le journaliste, l'écrivain même, qui ne fait pas dans la catalogue, ne se soucient guère d'un avenir aussi lointain, aussi aléatoire: il leur faut une langue, et il arrive que le français, que nous parlons et écrivons plus ou moins bien, — comme ailleurs, du reste — est tout indiqué. Ils s'en servent donc du mieux qu'ils peuvent, sans s'amuser à jouer les lexicographes, leur gibier étant d'un autre ordre. Comme ils n'ont ni le goût, ni le temps de le dire, nous pouvons bien le faire pour eux: ce projet d'une langue canadienne cultivée en serre leur apparaît comme une absurdité.

Que la littérature régionaliste y voit son profit, d'accord. Mais de là à nous faire considérer les avantages de la petite industrie pour des besoins nationaux, il y a de la marge, beaucoup de marge.

Ainsi, croyons-nous, eût parlé Olivar Asselin qui s'y connaissait autant que quiconque en fait de bon français et de pittoresque *parlure*.

Un louable projet

LORS d'une session de l'UNESCO à Paris, M. Pierre Frieden, ministre de l'Education nationale au Luxembourg, a annoncé la création d'un Institut luxembourgeois universitaire d'initiative privée, avec mission d'étudier les problèmes de rapprochement des

peuples. Parmi les premiers projets de l'institution, figure le *Livre de la paix* dont l'idée émane de M. Frieden. Le gouvernement luxembourgeois a accordé les fonds pour cette anthologie de la paix qui rassemblera les plus beaux textes du monde s'y rapportant. Le *Livre de la paix* paraîtra d'abord en français et puis dans d'autres langues. Il est destiné au public, mais son but essentiel est d'être transformé en manuels d'histoire pour l'enseignement à tous les degrés. Désormais, les jeunes, trop gavés d'histoire de batailles et de guerres, se formeraient à l'étude des grandes oeuvres de la paix et de la solidarité humaine.

Cet entrefilet, paru récemment dans une publication française, dit assez éloquemment qu'un profond et sincère désir de paix cherche à s'infiltrer, malgré tout, à travers cette psychose de guerre dont tout le monde en général, et la vieille Europe, en particulier, sont si fatigués.

Au premier coup d'oeil, le *Livre de la paix*, ainsi conçu, peut nous sembler comme étant le produit d'une philosophie par trop idéaliste. Quand même, et à y regarder de plus près, pourquoi cette idée de créer un climat de paix ne serait-elle pas cultivée et répandue par les puissants canaux des *mass-media*, dont le manuel scolaire à toutes ses phases, précisément?

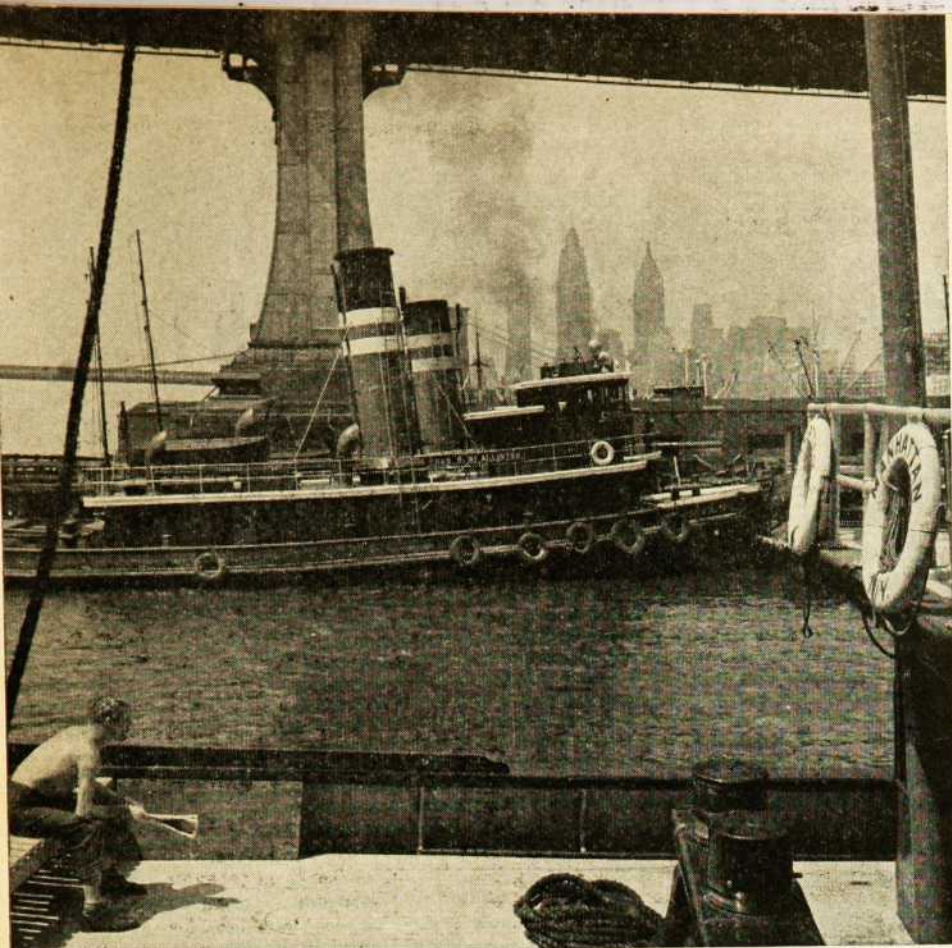
Voltaire a dit que l'histoire est une suite ininterrompue de sottises et de méchancetés, ce qui est vrai dans une large mesure quand on s'abandonne au pessimisme; mais l'histoire, en revanche, est comme le monde: elle offre à ceux qui veulent et savent voir, c'est-à-dire aux optimistes dont nous sommes, d'inoubliables modèles de bonté et de beauté. Et, si tant est que cette même histoire est un réservoir de possibilités, pourquoi ne pas y puiser de préférence ce qui reconforte, ce qui apaise? L'initiative que lance l'Institut sus-mentionné répond, dans ce cas, et en temps opportun, au pressant appel.

Il est bien vrai que les hommes ne demandent qu'à s'entendre, à condition qu'on ne leur monte pas la tête. Ne pas leur monter la tête... c'est sans doute ce à quoi vise le *Livre de la paix*: insister moins sur les carnages et situer dans le meilleur éclairage les faits et gestes transcendants de l'humanité. Assurément, il ne s'agit pas de tronquer la vérité historique, mais, puisque l'historien doit inéluctablement faire un choix, pourquoi ne pas le faire, ce choix, dans le sens de l'universelle aspiration: la Paix? Tout doit s'écrire, attendu que ce serait se leurrer puérilement que de mentir par omission. Cependant, rien n'empêche qu'on le fasse en ne perdant pas de vue le sage conseil du proverbe arabe qui nous invite à écrire du prochain, ses méfaits sur le sable et ses bienfaits sur la pierre. Telle nous paraît être l'idée de M. Frieden. Voilà pourquoi nous y souscrivons de tout coeur.

Mode et humour

LES caprices de Dame Mode sont bien éphémères. Ainsi, l'an dernier à Londres, le dernier cri, pour les élégantes, consistait à porter la robe du soir écourtée dont la vogue était alors si considérable, à ce qu'en disait un communiqué, que les grands restaurants de la capitale anglaise se virent forcés d'adoucir l'antique règlement qui exigeait le contraire. Et, chose étonnante, il paraît que cela dure, jusqu'à quand? Dieu seul et les grands couturiers le savent, mais pas les filles d'Eve, soyons-en bien assurés. Badinant sur ces tenues de gala, un humoriste avait dit: "Ne me parlez pas de ces robes qui commencent à peine et n'en finissent plus". Qu'en dirait-il aujourd'hui, le pâtre! Que tout passe... y compris les prétextes à bons mots, bien que la faculté créatrice de la bonne humeur soit aussi féconde que celle de Dame Mode dont le thème, en somme, est assez circonscrit.

Gérald DANIS



UN SYMBOLE DE LA HARDIESSE AMERICAINE

LE PORT DE NEW-YORK

par ROBERT PREVOST

Les étrangers qui voient New-York pour la première fois en reviennent avec des impressions diverses ; les uns condamnent la masse froide et sans âme des gratte-ciel ; les autres y trouvent le symbole de l'esprit d'entreprise de la jeune république américaine et de la hardiesse de ses ingénieurs.

Il est cependant un point sur lequel tous s'entendent : c'est l'importance du rôle économique que joue le port. Mais ce port, appartient-il vraiment à la métropole ? Il y a plus d'un siècle déjà que le contraire a été démontré judiciairement.

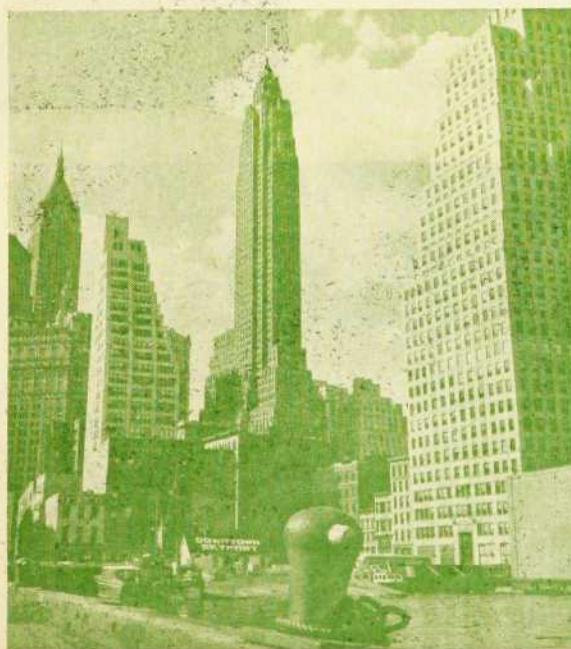
La législature de l'état avait accordé à Fulton et à Livingston le privilège exclusif de la navigation à vapeur sur l'Hudson, et elle ne faisait pas d'exception pour les caboteurs qui longeaient la côte du New-Jersey. Tout steamer qui n'appartenait pas à la flotte Fulton-Livingston et qui pénétrait dans la rivière le faisait au risque de poursuites.

L'établissement de ce monopole, on le conçoit, souleva les plus violentes protestations, et c'est un capitaine d'origine hollandaise, Cornelius Van Derbilt, qui brava la législature en fournissant aux juges l'occasion de se prononcer. Van Derbilt pilota son « Bellona » jusque dans le port même et l'amarra à l'un des quais. Pendant qu'il se dissimulait derrière un panneau mobile, à bord même de son vaisseau, pour échapper aux recherches de la police, l'un des membres de son équipage, Thomas Gibbon, portait sa supplique devant les tribunaux. Ceci permit à Daniel Webster d'étayer l'un des plus forts réquisitoires de sa brillante carrière. Le juge en chef John Marshall, de la Cour Suprême, condamna l'attitude de la législature new-yorkaise, la qualifiant même de répugnante à l'égard de la constitution américaine. Bientôt, des centaines de vapeurs labouraient librement les eaux de la rivière Hudson.

Le port de New-York n'est donc pas la propriété exclusive de la métropole, pas plus que la statue de la Liberté, qui dresse son flambeau au-dessus de l'île voisine de Bedloe. Voilà bien l'impression que l'on ressent lorsque, posté au sommet d'un gratte-ciel, notre regard se porte sur la circulation intense qui donne au plus grand port du monde une constante effervescence. Quatre rivières, autant de détroits, huit baies spacieuses et 520 milles de voies navigables mouillent les rives de ce port d'une superficie de 1,500 milles carrés, et ce, dans un rayon de 25 milles de la pointe de Manhattan.

De l'autre côté de l'Hudson, à Jersey-City, on aperçoit l'une des plus importantes cours de triage qui forment les artères côtières du port. Un peu plus haut se distingue une usine d'assemblage pour autos ; des centaines de véhicules attendent, sur des barges, le moment d'être transbordés sur des vaisseaux qui les débarqueront à Calcutta ou au Caire. Tout près, sur un quai, cent wagons tout chargés sont montés sur un navire qui les conduira, dans une semaine, à la Nouvelle-Orléans. Au loin, un svelte destroyer glisse sous le fabuleux pont de Brooklyn, vers les chantiers maritimes du même nom, suivi de trois modestes chalou-

Photo du haut, à gauche, quelques remorqueurs amarrés sous le fameux pont de Brooklyn. — A droite, à travers la grille ornementale qui encadre la plate-forme d'observation d'un gratte-ciel, on aperçoit un coin du port. — Ci-contre, à l'ombre de la stature géante des gratte-ciel, se profilent des quais où viennent s'immobiliser les 7,000 vaisseaux qui relient New-York aux autres ports du monde.



tiers qui apportent leurs prises au marché à poisson Fulton.

C'est cependant dans la baie supérieure que le mouvement se fait le plus intense. Justement, l'un des 7,000 océaniques qui relient New-York aux ports mondiaux vient de laisser la quarantaine, au large de Fort-Wadsworth. Une bouffée de fumée blanche révèle que sa sirène se fait entendre, bien que sa voix ne puisse nous atteindre au haut de notre poste d'observation ; en guise de réponse, un cargo change sa course pour lui livrer passage ; il s'agit d'un C-2, apportant vers les usines de torréfaction d'East River des tonnes de café brésilien provenant de Santos.

A travers les myriades de remorqueurs, de traversiers et d'embarcations de toutes sortes surgissent des centaines de réservoirs flottants. Ce sont des barges de pétrole, de gazoline, de lubrifiants et d'huile à chauffage, le produit de l'un des plus grands centres de raffinage et de distribution de pétrole au monde.

Voici quelques-unes seulement des scènes que l'œil peut capter quotidiennement du sommet d'un gratte-ciel new-yorkais. On comprend facilement, à observer ainsi le mouvement maritime, pourquoi le quart du commerce d'importations et d'exportations de la république voisine — soit pour une valeur de plus de sept milliards de dollars de marchandises — passe par New-York chaque année. Quel progrès, depuis trois siècles, alors que la cargaison d'un voilier se composait généralement de quelques milliers de peaux de castors et de billes de chêne !

Et tout ceci, c'est la main de l'homme qui l'a fait ; c'est le résultat de trois siècles de travail incessant et de placement de capitaux. Les puissants remorqueurs qui vont et viennent inlassablement coûtent bien \$375,000 chacun ; le transport de café que nous avons aperçu il y a un instant a exigé une dépense de trois millions ; à lui seul, le luxueux paquebot « America » représente un déboursé se chiffrant à \$18,500,000. Bref, les vaisseaux, les quais, les édifices, les ponts et les réseaux ferroviaires de ce port valent des centaines de milliards de dollars.

Voilà ce que nous pouvons apercevoir quand la curiosité nous conduit sur le toit d'un gratte-ciel new-yorkais. Cette fresque de l'industrie, du progrès et du génie humains ne peut laisser froid même le plus blasé des voyageurs.

LE DERNIER CARRÉ

VIVRE, MALGRÉ TOUT...

EN EUROPE, dans les camps de réfugiés, il ne reste plus maintenant que ceux qui, depuis des années, essayent en vain de trouver la possibilité de refaire leur vie. C'est le dernier carré des personnes déplacées, le groupe des malchanceux... Ce sont les vieux, les malades, les mutilés, les aveugles; ce sont aussi les techniciens, ceux qui ont des professions spécialisées, et leurs familles. Leurs chances d'émigrer diminuent tous les jours. Hommes, femmes et enfants, ils sont 25,000. Un certain nombre d'entre eux devront recevoir des soins pour le reste de leurs jours; les autres sont des travailleurs habiles, ou du moins sont capables de recommencer à gagner leur vie. Tous, ils ont le désir et la volonté de fournir leur contribution à la communauté qui les accueillera. Aucun ne marchandera ses efforts ou sa peine.

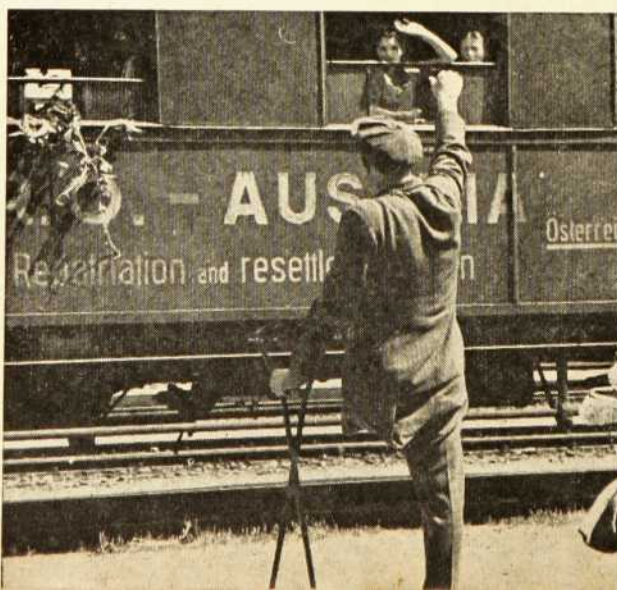
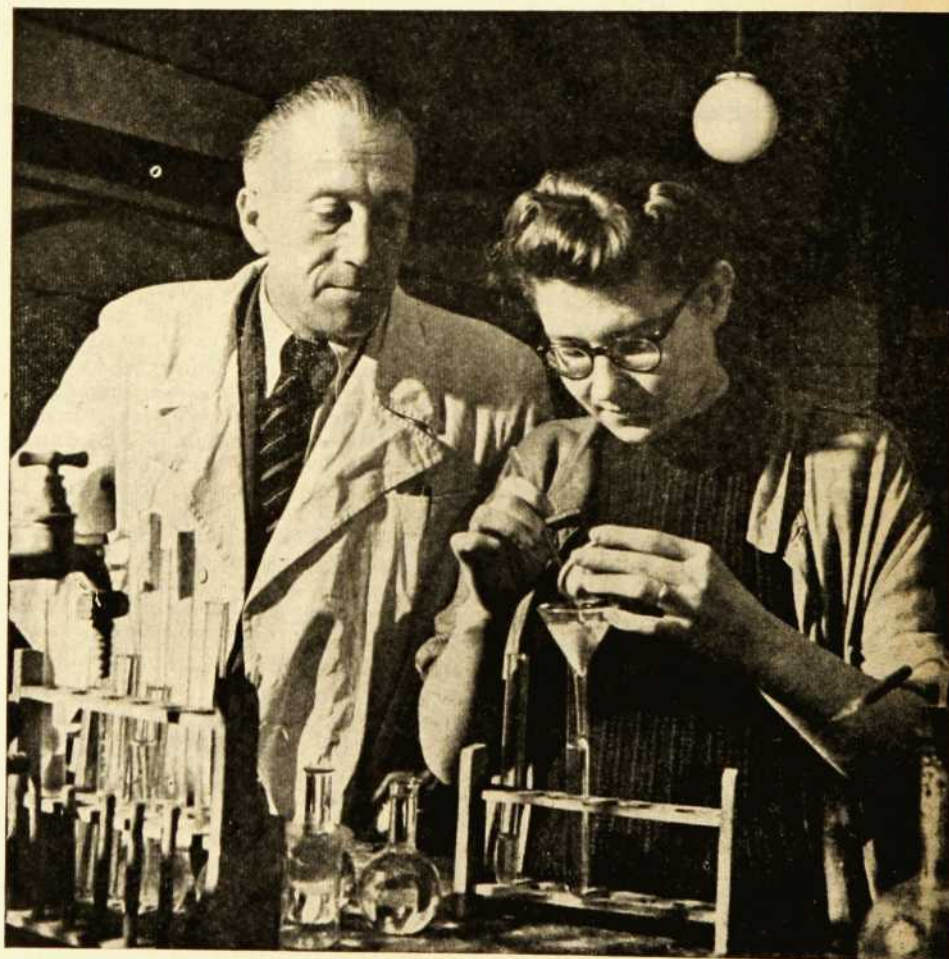
L'Organisation internationale pour les réfugiés (O.I.R.) leur procure dans les camps les soins médicaux nécessaires, et une instruction professionnelle; mais, l'O.I.R. doit avoir terminé ses travaux dans quelques mois, et leur destin dépend entièrement de la générosité avec laquelle les divers pays accueillant des réfugiés ouvriront leurs portes à ces infortunées victimes de la guerre.

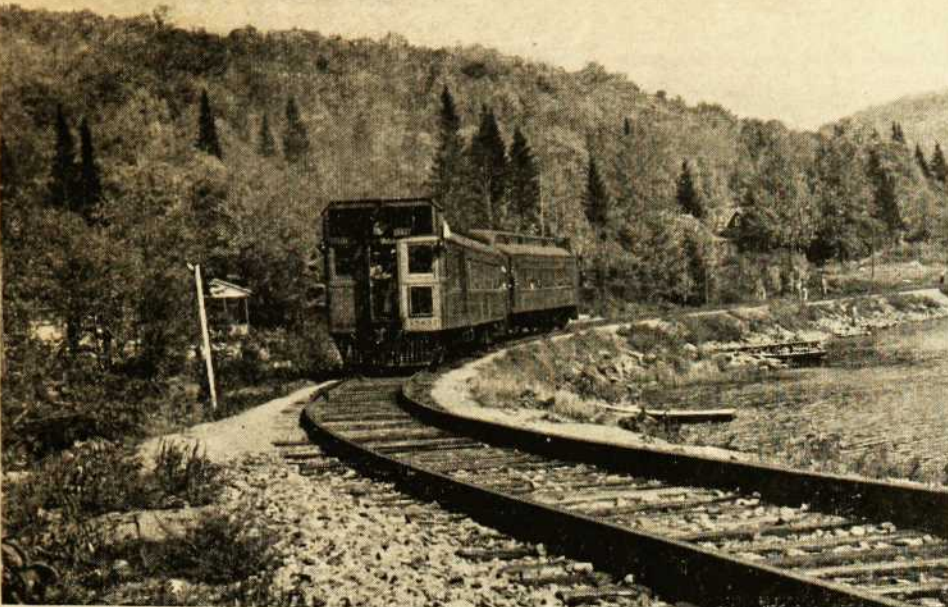
Grâce à un appel de l'O.I.R., des membres de ce dernier carré des personnes déplacées sont déjà partis ou partiront bientôt pour quatre différents pays: la Belgique prendra soin de 75 des réfugiés les plus âgés; Israël va recevoir tous les Juifs et leurs familles; la Norvège accueillera 100 aveugles et leurs parents, la Suède soignera 150 tuberculeux et fournira des maisons à leurs familles.

Ces photographies montrent quelques cas typiques du groupe de ceux qui restent. Ils ne pourront entrevoir qu'un avenir d'apatrides tant qu'il n'y aura pas plus de nations à vouloir les aider.

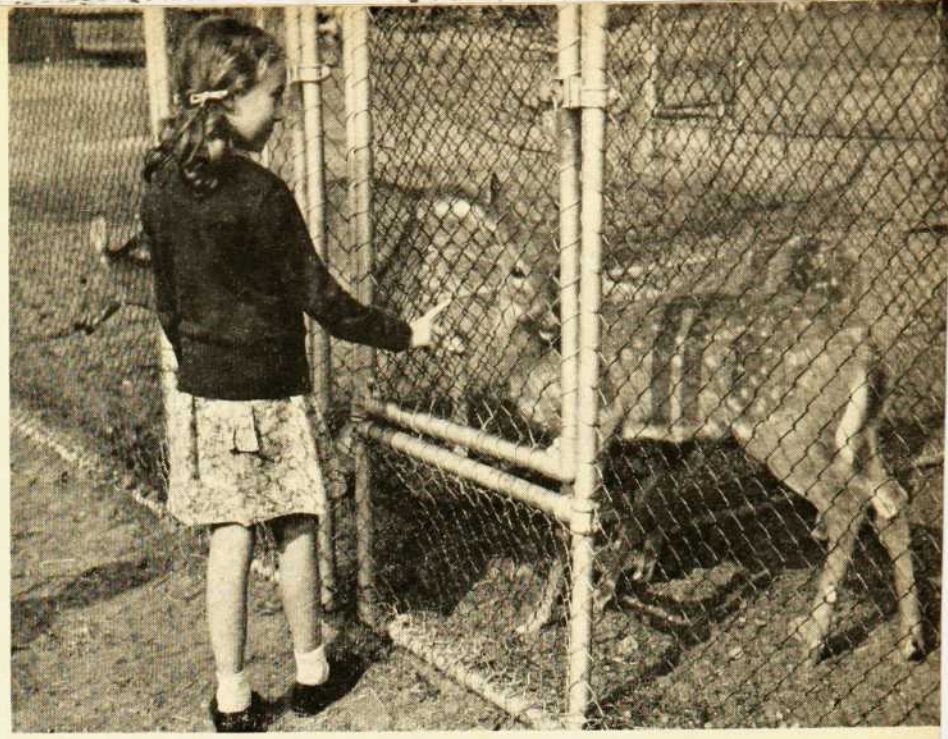


Ci-dessus, cet aveugle apprend le braille dans son camp. Toute sa famille a disparu pendant la guerre; il a perdu la vue dans un camp de concentration nazi. — Ci-contre, ce chimiste et cette étudiante font partie de ceux qui voient leurs possibilités d'émigration, dans les différents pays d'accueil, considérablement diminuées par la nature même de leur profession. — Ci-dessous, à g., un amputé s'est fait apprenti chez le tailleur du camp. — Au centre, un autre amputé qui espère refaire sa vie, mais ce train qui emporte des réfugiés vers de nouveaux horizons n'est pas pour lui. — A d., un autre apprend à tisser dans une des écoles professionnelles de l'O.I.R.



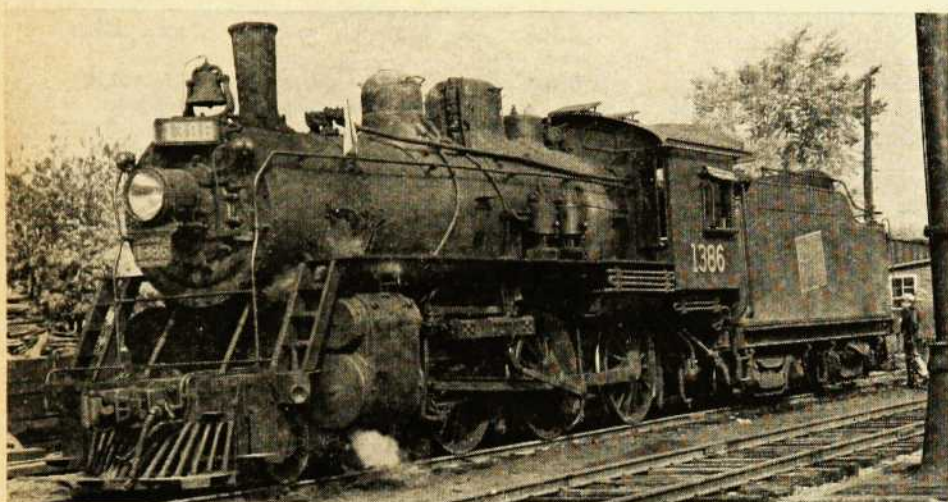


Ci-dessus, type de wagon diesel-électrique à bord duquel se fit, dernièrement, le voyage commémoratif à Huberdeau, organisé par la Canadian Railway Historical Association.

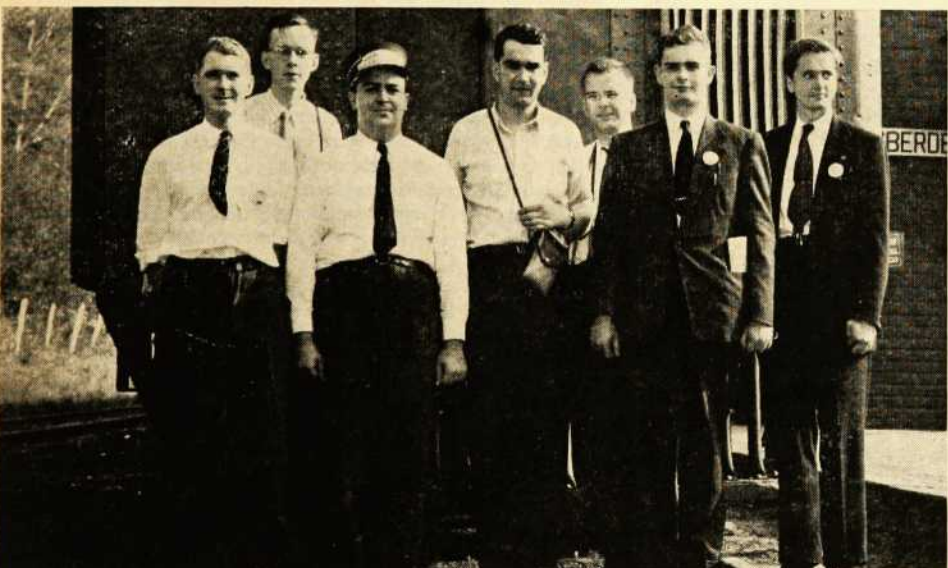


VOYAGE COMMEMORATIF A HUBERDEAU

LE WAGON DIESEL-ÉLECTRIQUE ROULE CHEZ NOUS DEPUIS UN QUART DE SIÈCLE



Ci-dessus, les membres du voyage historique n'ont pas été sans remarquer, à St-Jérôme, cette locomotive du type 4-6-0 dont la construction remonte à 1912 et qui est toujours de service.



Ci-dessus, le comité d'organisation du voyage à Huberdeau qui marqua le 25e anniversaire de la première locomotive électrique-diesel. — Ci-dessous, membres et amis de ladite Société.



UNE excursion spéciale, à Huberdeau, par voiture diesel-électrique a été organisée, il y a quelque temps par la Canadian Railway Historical Association en coopération avec le Canadien National pour marquer le 25ième anniversaire de la mise en service de la première voiture du genre au Canada. En cette même année, le Canadien National avait mis en service neuf autres voitures électriques-diesel et, à l'automne, l'une d'elles avait parcouru, sans arrêt, la distance qui sépare Montréal de Vancouver en soixante-sept heures, abaissant trois records mondiaux.

La route choisie pour marquer ce premier anniversaire — de Montréal à Huberdeau — l'a été à cause de ses beautés automnales et pour son élévation progressive jusqu'à l'est de Laurel où on se trouve à 1,360 pieds au-dessus du niveau de la mer par comparaison à 70 pieds à Montréal. A Huberdeau on se trouve à 636 pieds d'altitude.

La voie utilisée était celle du Montfort Colonisation Railway qui avait été incorporée en 1890 et ouverte à la circulation des trains en 1896. Cette voie qui était à écartement étroit (3') allait de Monfort Jct, à Arundel. En 1898, le nom de la compagnie fut changé en celui de Montfort & Gatineau Colonisation Ry. En 1903, ce réseau a été vendu au « Grand Nord » (Great Northern Railway of Canada). On adopta alors l'écartement ordinaire (4' 8 1/2") P'us tard, cette ligne est devenue la propriété du Canadian Northern qui, à son tour, a été incorporé dans le Canadien National.

Les chemins de fer Nationaux du Canada, l'un des plus importants réseaux ferroviaires au monde, comptaient, à leur origine, le "Champlain and St. Lawrence Railroad" dont les débuts remontent à 1836. Ce chemin de fer servait alors de ligne de portage entre Montréal et New-York. Le "Montreal and Lachine" inauguré onze ans p'us tard, et plusieurs autres anciens réseaux dont le "Champlain and St. Lawrence Railroad" ont été amalgamés au Grand Tronc qui a été incorporé en 1852.

En 1918 eut lieu l'amalgamation du Canadian Northern, du Grand Tronc Pacifique et des chemins de fer du gouvernement qui furent appelés les Chemins de fer Nationaux du Canada. Cinq ans plus tard, ce fut au tour du Grand Tronc. Plusieurs voies des nouveaux Chemins de fer Nationaux d'alors desservaient des endroits en

[Lire suite en page 29]

Photo du haut, à droite, une jeune voyageuse, pour faire digression, s'est amusée avec les faons en captivité de St-Jérôme. — Ci-dessous, on profita aussi de l'occasion pour visiter le fameux Chemin de Croix d'Huberdeau.

Photos CNR



Roman d'amour

Le roman d'un jeune homme riche

par ALBERT DUBEUX

*Une idylle charmante se nouera à la suite
d'incidents fortuits, amenant sur le chemin
du bonheur, deux êtres qui ne
devaient jamais se connaître.*

TOUTES les mêmes!... Toutes les mêmes!

D'un geste rageur, Paul Couturier, — un très beau garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, remarquablement bien habillé, — déchira en dix morceaux la photographie qu'il regardait depuis un instant avec des yeux étincelants de colère.

Cette exécution eut pour effet de l'apaiser un peu. Il sonna. Parut un vieux domestique, tel qu'on n'en rencontre plus guère qu'à la Comédie-Française: grand, maigre, solennel avec un crâne chauve, une figure plissée comme un accordéon et des favoris de magistrat.

— Vous m'avez sonné, monsieur Paul? fit-il avec un mélange de familiarité et de déférence que justifiaient son âge et son ancienneté dans la maison.

Le jeune homme désigna les fragments épars sur le tapis.

— Jette-moi ça aux ordures, Baptiste! Et si jamais cette petite peste de Lucienne se présente ici... du balai!

Baptiste, sans s'émouvoir autrement, courba sa haute taille, ramassa les morceaux de photographie, les réunis dans le creux de sa main et se retira avec un petit sourire de coin qui signifiait clairement:

«C'est jeune et ça ne sait pas!»

C'est jeune et ça ne sait pas... Dans sa brièveté, cette formule résumait assez exactement la situation de Paul Couturier.

Orphelin de bonne heure, fils de Jérôme Couturier, le riche constructeur d'automobiles, Paul, à vingt-cinq ans, n'avait jamais connu l'effort, le travail, la difficulté qu'il faut vaincre pour réussir ou simplement pour vivre. A l'heure où, de par le monde, le problème du pain quotidien hante si cruellement tant de pauvres diables, Paul Couturier ignorait le sens de ces mots terribles: besoins d'argent. Son père, en mourant, quelques années plus tôt, lui avait laissé une des plus belles fortunes de l'industrie française.

Depuis lors, Paul menait une existence agitée et vide, dépensait sans compter, passait ses nuits à Montmartre ou à Montparnasse et se croyait très sincèrement accablé de besoins parce qu'il lui fallait, deux ou trois fois par semaine, se rendre à l'usine de Billancourt, écouter en bâillant les rapports des chefs de service (heureusement choisis par M. Couturier, père), signer quelques papiers sans les lire. Cela fait, il s'en allait; et s'il croisait par hasard un des deux ou trois mille ouvriers dont le labeur lui assurait ses rentes, il le regardait un peu comme il eût considéré une machine ou une créature d'une autre espèce. Ce n'était point du dédain ni de la malveillance. C'était une ignorance totale de certains aspects de la vie. Non, vraiment, Paul Couturier ne savait pas...

Riche et désœuvré, qu'aurait-il fait, sinon la fête? Il n'y manqua point. Il eut des aventures innombrables. Mais

comme il ne demandait aux femmes que d'être des poupées élégantes et jolies, comme il les choisissait dans le monde où l'on s'amuse, — qui est un des milieux les plus lamentables qui soient, — il n'en avait que pour son argent... et encore! Ses compagnes l'exploitaient, le dupaient, ne voyaient en lui qu'un homme trop riche, une proie qu'il s'agissait de gruger le plus possible. En sorte que chacune de ses intrigues se terminait de la même façon risible et lugubre, lui laissant sur les lèvres un goût de cendres et une affreuse impression de vide dans le cœur.

La dernière avait été particulièrement pénible pour l'amour-propre de notre jeune millionnaire. Lucienne d'Erquigny, une petite théâtrale rencontrée à Deauville, lui avait fait croire qu'elle s'absentait pour quelques jours afin de soigner une tante de province gravement malade. Or, durant la veille à Fontainebleau avec des amis, il y avait rencontré la jeune personne en compagnie d'Edouard Costebelle, un de ses compagnons de fête. Et, à sa vue, les deux complices avaient manifesté un trouble qui révélait nettement leur trahison.

— Toutes pareilles! grondait furieusement Paul après la sortie du vieux domestique. Lucienne et les autres sont à mettre dans le même sac... dans la même boue. Elles n'en veulent qu'à l'argent... à mon argent!... Ah! être aimé pour moi! Est-ce donc impossible?

Un coup d'oeil jeté à la glace lui montra un visage aux traits réguliers, un corps sans défaut, une taille mince, des épaules larges. Il secoua la tête douloureusement.

SOIR

*Le Séraphin des soirs passe le long des fleurs...
La Dame-aux-Songes chante aux orgues de l'église;
Et le ciel, où la fin du jour se subtilise,
Prolonge une agonie exquise de couleurs.*

*Le Séraphin des soirs passe le long des cœurs...
Les vierges au balcon boivent l'amour des brises;
Et sur les fleurs et sur les vierges indécises
Il neige lentement d'adorables pâleurs.*

*Toute rose au jardin s'incline, lente et lasse,
Et l'âme de Schumann errante par l'espace
Semble dire une peine impossible à guérir...*

*Quelque part une enfant très douce doit mourir...
O mon âme, mets un signet au livre d'heures,
L'Ange va recueillir le rêve que tu pleures.*

ALBERT SAMAIN

— Pourtant, je ne suis pas plus mal qu'un autre! Et elle me disait qu'elle m'adorait... Ah! la misérable... les misérables! Tant pis! la prochaine paiera pour les autres!

Il proférait cette menace quand la porte s'ouvrit, livrant passage au vieux Baptiste.

— Monsieur Paul, il est quatre heures et demie.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse?

Baptiste avait vu naître le jeune homme et il le considérait toujours comme un enfant.

— Il faut aller à l'usine, monsieur Paul... C'est l'heure.

Il disait cela exactement du ton dont il aurait dit à un marmot de six ans: «C'est l'heure d'aller à l'école! Dépêche-toi, mon petit.»

— Au diable l'usine! Je n'irai pas aujourd'hui...

Mais déjà Baptiste s'approchait de son maître, l'aidait à endosser son pardessus, lui tendait son chapeau. Paul se laissa faire en grommelant, tel un gamin boudeur.

L'auto est en bas, monsieur.

Paul sortit, hausant les épaules. Devant le trottoir de l'avenue Foch, un élégant cabriolet était rangé. Paul Couturier y monta, mit la voiture en marche et démarra dans un nuage de poussière.

Un peu après six heures, Paul avait terminé sa journée de travail. Quelques mots échangés avec ses directeurs, une demi-douzaine de signatures, un bref «au revoir», et déjà notre Crésus quittait l'usine où, toute la journée, s'activait une population laborieuse.

Comme il traversait la cour, quelques ouvriers retardataires se hâtaient vers la sortie. Eux aussi achevaient leur journée de travail; seulement, il l'avaient commencée à huit heures du matin.

Instinctivement, Paul ralentit le pas pour se laisser devancer. La vue de ces gens mal vêtus ne lui causait aucun plaisir. L'idée que l'un d'entre eux pourrait l'aborder pour solliciter une augmentation, ou quelque faveur l'impressionnait désagréablement. Mais il songea que personne ne devait le connaître, — ce qui était exact, en effet, — et cette pensée le rassura. Une fois dehors, il poussa un soupir de soulagement, alluma une cigarette et remonta dans sa voiture.

Il avait quitté la rue principale et prenait la direction de Paris.

C'est alors que l'accident se produisit...

Paul tournait le coin de rue. Au même instant, une femme traversait. Et soudain, le jeune millionnaire vit celle-ci chanceler et tomber sous les roues en poussant un grand cri.

Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Mais déjà, Paul avait bloqué ses freins. La voiture s'arrêta net. Heureusement, c'était une machine de bonne marque dont les freins fonctionnaient comme des animaux fidèles, obéissant au premier signe de leur maître. Les roues de l'auto avaient à peine effleuré la femme qui se relevait, non sans quelque difficulté.

Paul s'aperçut alors qu'elle était ravissante. Vingt ans, presque une enfant, souple, mince, vêtue modestement mais avec ce goût inné des petites Parisiennes qui, d'une robe de quatre sous ou d'un «bibli» de confection arrivent à faire un chef-d'œuvre d'élégance. Elle avait un nez charmant, à peine relevé du bout, une bouche pareille à une fleur pourpre, des cheveux d'or bruni, un fin visage dans la pâleur mate duquel brillaient d'admirables yeux d'un bleu profond de pierre précieuse.

Il ne fallut pas longtemps à Paul Couturier, — fin connaisseur en matière

de beauté féminine, — pour apprécier ce trésor à sa juste valeur. Chapeau bas, il aida la jeune fille à se relever et s'enquit avec la plus courtoise sollicitude :

— J'espère que vous n'êtes pas blessée, mademoiselle... Je ne sais comment m'excuser...

Elle eut un sourire qui la rendit plus séduisante encore.

— Oh ! monsieur, ce n'est pas de votre faute. C'est moi qui me suis jetée sous vos roues comme une étourdie... Mais ce n'est rien, heureusement... Ah !

Elle avait fait un pas et le mouvement venait de lui arracher un cri de douleur.

— Vous souffrez ? s'inquiéta Paul.

— Non... c'est-à-dire, un peu. Je crois que je me suis tordu la cheville...

Des gens, attirés par l'accident, se massaient sur le trottoir et les commentaires allaient leur train. Paul Couturier jugea prudent d'y couper court.

— Si vous le permettez, mademoiselle, je vais vous reconduire chez vous.

Sans attendre de réponse, il avait pris la jeune fille par le bras et l'aidait à monter. Elle se laissait faire, surprise, troublée, visiblement impressionnée par la belle prestance de Paul, par ses manières de gentleman et par sa virile beauté.

La portière claqua. Paul s'était installé au volant, près de la charmante inconnue. La voiture démarra, prit de la vitesse.

— Où dois-je vous conduire, mademoiselle... mademoiselle ?

— Landry... Yvonne Landry. Je demeure 3 bis, rue Saint-Honoré.

— Avec vos parents, sans doute ?

Il vit les beaux yeux sombres se remplir de larmes.

— Je n'ai plus mes parents. Mon père est mort quand j'étais toute petite. J'ai perdu maman l'année dernière...

Sa petite main aux doigts fuselés, pareille à une fleur de chair délicate, prit un mouchoir dans son sac. Yvonne Landry s'essuya les yeux furtivement et reprit après un instant de silence :

— Maintenant, j'habite avec le frère aîné de papa. Il était contremaître aux usines Couturier, à Billancourt, et moi, j'y travaille dans les bureaux, comme dactylo.

Paul ne put réprimer un mouvement de surprise. Ainsi, cette délicieuse créature était son employée ! Aventure peu banale... Pour la première fois, le jeune millionnaire regretta de ne s'être pas intéressé davantage à son personnel. « Jamais trop tard pour bien faire, heureusement ! » conclut-il à part soi.

Cependant, Yvonne le regardait en silence, attendant qu'il se nommât à son tour.

— Moi, commença-t-il machinalement, je suis...

Il allait dire son nom. Brusquement, l'image de l'infidèle Lucienne surgit devant ses yeux, et une idée nouvelle se glissa en lui. Pourquoi révéler son identité véritable ? Pourquoi ne pas tenter de subjuguier cette petite sous les apparences d'un humble, d'un travailleur comme elle ? Ainsi, il serait bien sûr d'être aimé pour lui-même. Et puis, quand il en aurait assez, il pourrait disparaître sans crainte d'ennuis. Le raisonnement, sans doute, manquait d'élégance. Du moins, il dénotait chez le jeune industriel un certain sens pratique.

Précipitamment, il arrêta la réponse prête à sortir de ses lèvres.

— Je m'appelle Paul Regnault. Je suis professeur chez Persigny... Vous savez : la maison où l'on apprend à conduire une auto. Je viens de donner une leçon à un client de Boulogne. La voiture appartient à la maison, vous pensez !

Le mensonge n'était pas des plus vraisemblables. Mais Paul eut la satisfaction de constater qu'il atteignait son but. Visiblement, Yvonne Landry ne songeait pas à mettre en doute l'affirmation de son interlocuteur. Satisfait de lui, souriant à la perspective de la belle aventure que le hasard lui avait ménagée, Paul écrasa du pied l'accélérateur et la voiture bondit sur la route...

II — Crésus chez les pauvres...

LA RUE Saint-Honoré ressemble à quelqu'un qui, dans l'existence, aurait bien mené sa barque : elle débute modestement, près des Halles, et finit rue Royale, dans l'opulence. Durant la première partie de sa course, ce ne sont que maisons étroites, humbles boutiques, vitrines sans éclat. A partir du Louvre, le décor change, la voie s'élargit, jalonnée de magasins de luxe : modistes, fourreurs, bijoutiers, qui symbolisent la vie élégante de Paris.

C'était tout près de la rue des Bourdonnais que demeurait Yvonne Landry, dans un immeuble sombre et décrépit. Malgré les protestations de la jeune fille, Paul Couturier tint à l'accompagner jusqu'à sa porte. Avec sa cheville meurtrie, la pauvre petite pouvait

à peine marcher, et notre millionnaire n'éprouvait aucun déplaisir à sentir tout contre lui le corps gracile qui s'abandonnait un peu.

Pourtant, à mesure qu'il gravissait les étages, badigeonnés à mi-hauteur d'une couche de peinture gris sale, le fils du grand constructeur éprouvait une surprise croissante. « Comment peut-on vivre là dedans ? » se demanda-t-il naïvement.

Au cinquième, on s'arrêta. L'escalier n'allait pas plus haut.

— Entrez, monsieur ! Mon oncle sera heureux de vous remercier ! fit Yvonne avec un gentil sourire.

Paul hésitait. La nièce, oui... mais l'oncle ! Avant qu'il eût le temps de prendre une décision, la jeune fille avait sonné. On entendit des pas trainants, puis la porte s'ouvrit, livrant passage à un vieil homme vêtu d'une vareuse de molleton, d'un pantalon de velours et chaussé de pantoufles en tapisserie. Il offrait aux regards une bonne figure rougeaud sous les cheveux blancs, une grosse moustache de grognard et des yeux d'enfant, d'un gris très clair.

A la vue de sa nièce appuyée au bras d'un inconnu, il crut à un malheur. En quelques mots, Yvonne le rassura et fit les présentations.

— C'est bien aimable à vous, monsieur Regnault ! s'écria le vieil homme en tendant une main calleuse que le millionnaire serra après une imperceptible hésitation.

« Mais entrez donc ! vous prendrez un verre de quelque chose... Toute peine mérite salaire, pas vrai ? »

Il avait pris sa nièce par le bras et la soutenait. Paul suivit machinalement et pénétra dans une petite pièce meublée de la façon la plus modeste, mais d'une propreté irréprochable, qui servait à la fois de salon et de salle à manger.

— Assieds-toi Yvonne, et ne bouge plus ! recommanda le brave Landry, monsieur Regnault, mettez-vous là.

Il lui désignait un siège. Paul s'assit, en promenant autour de lui des regards étonnés.

— Ça n'est pas bien riche ici, s'excusa l'ancien contremaître. Dame ! on n'est pas cousus d'or ! Mais tout de même, il y a plus mal...

Paul fit un signe de tête vague. Le vieux ouvrait un placard et en sortait une bouteille et des verres qu'il remplissait.

— Goûtez-moi ce petit piccolo, mon brave monsieur. Vous m'en direz des nouvelles !

Le jeune millionnaire porta son verre à ses lèvres et réprima une grimace. Habitué aux crus les plus fameux, il dut faire un effort pour avaler cette modeste piquette. Il y parvint cependant, tandis que Landry faisait claquer sa langue avec satisfaction.

— A la bonne vôtre, monsieur Regnault ! C'est du chouette et du chenu ! Qu'est-ce que vous en dites ?

— Excellent ! répondit le jeune homme avec un sourire.

Alors, on remet ça ! décida jovialement le père Landry.

Et il emplît à nouveau les verres.

— Comme vous voyez, on sait recevoir ! Du moment que vous avez rendu service à ma nièce, vous êtes ici chez vous !

Paul vida le second verre d'un trait, comme on absorbe une drogue. Il se levait pour prendre congé, mais le vieux le retint.

— Ah vous n'allez pas nous quitter comme ça. Savez-vous ce que vous feriez si vous étiez gentil ? Vous dîneriez avec nous à la fortune du pot ! Pas vrai, Yvonne ?

— Monsieur doit avoir mieux à faire, mon oncle ! dit-elle en rougissant.

Mais la façon dont elle regardait le soi-disant Regnault était plus éloquente qu'un long discours. Cette admiration naïve toucha le jeune homme. Pour

[Lire la suite page 14]



Dessin de JEAN MILLET

Nouvelle dramatique

UN CHEF DE BANDE

par DENYSE RENAUD

C'ET ÂGE est sans pitié », dit-on de la jeunesse. Peut-être... Les jeunes sont, je crois, de petits sauvages instinctifs, irréfléchis, ne comprenant bien que ce qu'ils connaissent ou ce que leurs aînés se donnent la peine de leur expliquer. Je ne pense pas qu'une heure ait passé, dans ma vie, sans que j'aie réfléchi à ces choses, aux tragédies que nous avons tous le triste pouvoir de déterminer sans penser à mal, alors même que nous sommes encore au seuil de la vie, des enfants.

Aucun de nous n'aurait songé à se juger cruel ou impitoyable en ces années déjà lointaines où nous nous retrouvions, une dizaine de garçons et de filles, pour passer les vacances au bord de la mer. Nous profitions, avec un enthousiasme de jeunes fous, de la liberté, du grand air, d'une joie de vivre décuplée par des mois de contrainte et d'efforts obscurs passés sur les bancs du collège ou de la pension. Nous nous croyions en pays conquis en ce coin sauvage de la côte bretonne, peu fréquenté par les « baigneurs chics », et où nous pouvions faire les chevaux échappés, du matin au soir, sans retenue.

Francis menait notre bande avec autorité : il était notre aîné à tous, avec ses quinze ans, nous dépassait d'une tête et nous en imposait par son imagination toujours prête à inventer de nouveaux jeux. Les récits dont il nous gratifiait abondamment sur les « chahuts monstres » de son lycée, chahuts où il jouait toujours un rôle de premier plan, le paraient, à nos yeux, d'un grand prestige, et nous étions prêts à accepter les yeux fermés ses moindres suggestions. Nous saluâmes tous par des rires inextinguibles ce surnom d'« Ourson » dont, un jour, il affubla Jean-François.

J'avoue que ce sobriquet n'était pas mal trouvé : une tête carrée, des cheveux bruns toujours en désordre, des yeux enfoncés sous des sourcils broussailleux, le tout surmontant un corps épais et maladroit donnait vraiment à Jean-François une ressemblance avec un ours. Ajoutez à cela qu'il parlait peu, en général par des monosyllabes que nous qualifiâmes aussitôt de grognements, et vous comprendrez notre hilarité devant cette trouvaille qui, après tout, n'était pas très méchante. D'ailleurs, Ourson — le nom lui convenait si bien que nous ne l'appelions plus autrement — ne parut pas s'en formaliser outre mesure : à vrai dire, on ne savait jamais très bien ce qu'il pensait.

Les plaisanteries les meilleures sont les plus courtes... Celle-là dura et nous la trouvions toujours aussi bonne.

— Ourson ! criait Francis du plus loin qu'il l'apercevait, veux-tu du miel ? On dit que tes pareils en sont fous ! Mais gare aux abeilles !!!

Ourson grognait... et nous riions à perdre haleine.

Nous l'aimions bien, pourtant, Ourson. En tout cas, moi, je l'aimais bien. Il n'était pas bête, et de loin, et j'avais plaisir à causer avec lui quand, par hasard, nous nous trouvions isolés des autres. Il sortait alors de sa réserve et je m'apercevais qu'il avait beaucoup lu, intelligemment, et qu'il savait beaucoup de choses. Il avait une manière originale et personnelle de juger les faits et m'ouvrait des horizons sur les études que nous faisions tous et que je trouvais moroses, non qu'il fût un « bûcheur » occupé uniquement, comme beaucoup, du but immédiat et concret de son travail, ce malheureux bachot qui nous hantait comme un spec-

tre, mais il s'intéressait à une foule de questions et, de connaissances abstraites et ennuyeuses, il faisait une réalité attrayante. Je crois qu'il remportait, en classe, de brillants succès, et ce détail n'était peut-être pas étranger aux taquineries perpétuelles dont l'abreuvait Francis. Notre admiration pour notre chef de file pouvait bien lui avoir quelque peu monté à la tête et une supériorité flagrante, même discrète, chez l'un de nous et dans un domaine où il se faisait gloire de sa médiocrité, ne devait lui plaire qu'à moitié.

Lorsque nous nous retrouvions parmi nos amis, Ourson se murait de nouveau dans son silence habituel et répondait peu ou prou à ces plaisanteries qui, à mon

avis, faisaient tout de même un peu long feu. Mais, par esprit d'équipe, ou par lâcheté, ou simplement pour faire comme les autres, je mêlais ma voix à celle de mes compagnons et je m'associais à leurs boutades plus ou moins spirituelles.

Chaque année nous revoyait. Ces mois de juillet glorieux nous rendaient fidèlement notre insouciance, notre gaieté. Nous changions pourtant : les garçons devenaient des hommes, les filles commençaient à prendre conscience de leur charme ou de leur beauté, mais, pendant ces quatre semaines d'évasion, nous oublions tout cela et nous regardions « notre mer, notre sable et nos rochers » avec nos yeux d'enfants. Et nous nous moquions toujours d'Ourson. Prendre Ourson comme tête de Turc était passé dans nos habitudes et faisait partie des vacances.

Pourtant, parmi notre folle équipe, c'était lui qui s'était le plus transformé : il avait beaucoup grandi, perdant sa gaucherie trapue, et, avec son visage allongé, ses cheveux bien coiffés maintenant, il ne ressemblait plus au lourdaud de naguère ; mais il restait peu bavard, il ne recherchait même plus les occasions de tête-à-tête avec moi et j'en concevais un secret dépit. Je crois qu'au fond il nous méprisait...

Pendant deux étés, nous ne le vîmes plus et, naïvement, nous regrettâmes son absence. Ourson nous manquait ; notre verve débordante ne savait plus sur qui s'exercer.

Sur ces entrefaites, de nouveaux arrivants se fixèrent dans le pays.

[Lire la suite page 34]



Dessin de
JEAN MILLET

Il faut craindre les rancœurs refoulées.

Quand le subconscient en est saturé,

il suffit d'une étincelle pour déclencher une tragédie...

Dans le Monde Sportif

PAR OSCAR MAJOR

FAUT-IL AVOIR JOUE POUR FAIRE UN BON ARBITRE

Un ancien joueur de baseball ou de hockey peut-il faire un excellent arbitre? Il semble qu'il le devrait, car il connaît tous les trucs, les pratiques et, en principe, les règles du jeu. Qu'en pensez-vous?

A prime abord, un bon joueur de baseball ou de hockey devrait toujours faire un excellent arbitre. Georges Gravel est le meilleur exemple à vous mettre sous les yeux. Toutefois, il ne faut pas croire, dur comme fer, qu'on n'aura qu'à se louer de tous les arbitres qui auraient été d'anciens pratiquants du baseball ou du hockey, dans leur jeunesse. A la vérité, s'il peut y avoir d'excellents arbitres n'ayant jamais joué, ce dont nous doutons au baseball, un peu moins au hockey, à qualités égales de jugement, de réflexes, de conception et d'impartialité, un ancien bon joueur aura toujours plus de valeur en arbitrage que n'importe qui. D'abord, parce qu'il est au courant de tous les trucs, les ayant essayés et réussis lui-même, de toutes les ficelles du jeu, pour les avoir subies, parfois contre son gré.

Mais il ne faudrait pas s'imaginer que le fait d'avoir joué au baseball ou au hockey, même avec succès dans les grandes ligues, peut suffire à faire d'un homme un arbitre compétent. De l'état de joueur à celui d'arbitre, il y a un stade à franchir: celui de la connaissance parfaite des règles du jeu. Au hockey, Georges Gravel, au baseball, Arthur Prince, en particulier, les connaissent à fond. On ne peut pas en dire autant de tous les joueurs.

Il faut aussi s'assimiler la façon dont doivent être interprétées les règles, avoir une conception nette du jeu, savoir se placer pour bien voir, faire le jeu d'avance comme tout joueur de premier ordre, avoir de l'autorité, en un mot subir toute une éducation. C'est la raison pour laquelle les pontifes du baseball majeur engagent, en majorité, des anciens bons joueurs des ligues majeures ou des ligues de catégorie AAA.

Il est possible qu'un ancien joueur, devenu arbitre, peut avoir l'esprit déformé par ses anciennes habitudes de joueur. Ainsi, en ce qui concerne votre humble serviteur, il est certain que nous réprimanderions avec beaucoup plus de violence certaines fautes que d'autres, parce que, dans notre vie de joueur, nous avons eu à nous défendre contre certaines fautes, plutôt que contre d'autres, du seul fait de la place que nous occupions. Malgré tout, nous persistons à croire qu'à qualités égales un ancien joueur a toujours plus de compétence, comme arbitre, qu'un monsieur qui n'a jamais joué de sa vie.

L'ARBITRE DU HOCKEY SANS DEFENSE CONTRE LE PUBLIC MECONTENT

Comment se fait-il que la majorité des joueurs du Canadien n'emploient pas de tactiques déloyales au jeu — trois ou quatre le font un peu trop souvent — qu'en d'autres termes ils ne jouent pas brutalement comme le font plusieurs équipiers du Détroit, et qu'ils ne tiennent pas leurs adversaires par leurs chandails, comme le font, sans être punis, un trop grand nombre de joueurs du Toronto? Leur but est de s'accaparer de la rondelle et non de l'homme.

Le président Clarence Campbell semble tout faire pour atténuer la brutalité des joueurs belliqueux qu'il avertit verbalement en maintes circonstances en ces termes pacifiques: Pour être un athlète supérieur, il faut observer une parfaite tempérance dans son jeu. Agir pendant la colère, c'est ni plus ni moins qu'appareiller pendant la tempête.

Malgré tout, plusieurs joueurs du Toronto et du Détroit font la sourde oreille à ses réprimandes. Est-ce que leur «nourrice» Jim Norris possède plus de pouvoir que le président? C'est à le croire.

NAT FLEISCHER, éditeur d'un intéressant magazine traitant de boxe, est aussi le propriétaire d'un musée de la boxe, à son bureau, au Madison Square Garden, de New-York. Depuis 1900, Nat collectionne des montres de tous les anciens champions du monde, des gants de boxe portés dans tous les grands combats, des manuscrits de boxeurs, des ouvrages écrits sur la boxe. Ce vieux piqué de la boxe est un expert de l'art pugilistique, toujours prêt à renseigner les chroniqueurs sportifs américains au sujet de statistiques.

Les arbitres du hockey majeur exercent des fonctions extrêmement délicates, dont le profane ne se rend pas compte. La gale de la brutalité s'est répandue chez plusieurs bons joueurs qu'il leur faut châtier, la plupart du temps, à moins qu'ils aient reçu les instructions d'être moins sévères pour un club que pour l'autre.

S'ils n'agissaient pas sévèrement à la moindre infraction sérieuse, certains joueurs, devenus ravageurs, perfectionneraient leurs méthodes de destruction, en dépit de la vitesse du jeu.

Il y a, de plus, certains gérants de la N.H.L. qui s'ingénient à fortifier leurs équipes en conseillant leurs joueurs de déboîter l'étoile du club adversaire. C'est presque de la barbarie, n'est-ce pas? Et ces joueurs réussissent à commettre leurs fautes scientifiquement, par la passe d'un six pouces aux côtes ou à l'abdomen de l'adversaire, ou d'un coup de genou, au plus épais de la mêlée, à l'insu de l'arbitre qui ne peut pas tout voir. Pourquoi ne sont-ils donc pas deux sur la surface polie? Question monétaire dans une ligue où les profits annuels sont de bonne dimension!

De plus, très souvent, l'arbitre chasse le joueur indigne. Le public, placé trop loin ou trop haut, n'ayant presque rien vu de l'attentat, se déchaîne contre lui. C'est troublant! S'il fallait que les arbitres honnêtes ne se montrassent pas très sévères, il tiendrait du miracle que les meilleurs joueurs de chaque équipe ne fussent pas réduits à se promener dans un fauteuil à trois roues!

S'il ne se produisait pas, chez les joueurs d'une rudesse répugnante parfois, un changement pour le mieux, il serait bon de les sélectionner, puis les déléguer en Afrique centrale, pour y rencontrer une troupe d'anthropophages affamés. Le voyage coûterait cher, dites-vous. Par souscriptions, les frais du voyage seraient vite couverts. Nul doute que, pour envoyer ces guerriers au delà des mers, plusieurs sportifs dans l'âme donneraient volontiers leur obole.

Nous verrions enfin des joueurs pratiquant le "fair play", évoluer en gens d'honneur, pour le plus grand plaisir des foules sportives et au grand soulagement des malheureux arbitres. Sans compter que, durant leur long voyage, la direction serait contrainte d'engager d'autres joueurs qui, eux, s'appliqueraient à rester sur la glace, aidant par là leur club à se bien classer, dans la course au championnat.

CHOSSES ET AUTRES

■ En certains milieux, on s'extasie devant la brillante tenue du lanceur Jim Konstanty, du Philadelphie, de la Ligue Nationale de 1950. Ce dernier, choisi le joueur le plus utile à son club, dans la Ligue de Ford Frick, apparut au monticule au cours de 74 joutes, la saison dernière. Il lança 151 manches, gagna 16 joutes, en perdit 7, accorda 109 coups sûrs, donna 51 buts sur balles et retira 54 hommes sur trois strikes. C'est très bien comme lanceur de relève, mais il ne faut pas le comparer au fameux lanceur "Old Pete" G. C. Alexander, qui fronda pour le Philadelphie, de la ligue Nationale, en 1915. Ce dernier, récemment décédé à l'âge de 63 ans, à St-Paul, Nebraska, après avoir levé le coude plus de fois qu'à son tour, lança, il y a 35 ans, quatre joutes d'un coup sûr, un record des ligues majeures. Il participa à 49 joutes, lança 376 manches, gagna 31 joutes, en perdit 10, retira sur trois strikes 241 frappeurs, accorda 64 buts gratuits, 253 coups sûrs et obtint l'excellente moyenne de point mérité de 1.22. Alexander remporta 30 joutes et plus en une saison, au cours de trois saisons consécutives, 31 en 1915, 33 en 1916 et 30 en 1917. Ceux qui persistent à croire que Jim Konstanty est une merveille sont invités à se procurer un cubitus, un radius et un humerus de la classe de ceux qui possédaient alors le vieux Pete de 1915.

■ L'Ass. Nationale de la Santé nous fait parvenir le communiqué suivant qui, à notre avis, devrait être affiché sur tous les murs: Personne n'aime flâner pendant des heures et des heures en attendant le travail et ensuite être écrasé de besogne; votre estomac est dans ce cas. Il travaille mieux et sans murmure s'il est nourri à des heures régulières et sans précipitation. Et quand vous êtes fatigué ou inquiet, vous devez absorber un repas moins abondant, quitte à vous reprendre plus tard quand vous serez moins pressé ou soucieux. Certaines gens digèrent rapidement, mais ne peuvent consommer beaucoup de vivres à la fois et dans leur cas, des repas légers et fréquents sont recommandables. Les conversations à l'heure des repas doivent être enjouées et pacifiques... On évite mieux la constipation par la consommation abondante de légumes, par des habitudes et des exercices réguliers, que par le recours aux remèdes. Les poudres pour l'estomac peuvent soulager la douleur mais elles ne guérissent pas le mal. De toute façon, l'indigestion est souvent causée par l'irritation ou l'anxiété et ce ne sont pas les différentes mixtures ou poudres qui la feront disparaître. Si vous souffrez souvent d'indigestion, ne vous lancez donc pas sur les remèdes brevetés, consultez votre médecin...

Voici huit règles très simples au sujet de la digestion, que recommande l'ASSOCIATION NATIONALE DE LA SANTE: 1. Ne vous rendez pas à votre travail à jeun. 2. Prenez vos repas régulièrement et faites régulièrement de l'exercice. 3. Mangez abondamment des aliments de structure et de protection. 4. Buvez beaucoup d'eau. 5. Voyez votre dentiste au moins une fois par année. 6. Ne fumez pas immédiatement avant les repas. 7. Ayez des habitudes régulières.





Ci-dessus, là où il est vu que tout se modernise avec les progrès inouïs de la science appliquée. Ces souriantes jeunes filles, ainsi que le Monsieur moustachu, exhibent à l'intention du photographe, divers modèles d'aides-ouïe, constituant, pour ainsi dire, un éloquent témoignage de perfectionnement, depuis l'antique cornet acoustique (extrême droite). Tout ce monde souriant est-il atteint de surdité ? Peut-être que non, mais l'optimisme était quand même de circonstance.

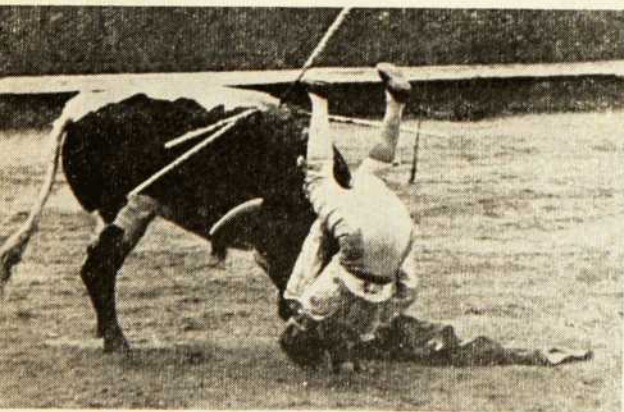


Ci-dessus, le prince TAKAMATSU, frère de l'empereur du Japon, Hirohito, est vu ici donnant son sang pour aider les soldats de l'armée des Nations-Unies en Corée. Cette scène s'est déroulée à la clinique des donneurs de sang, à Tokyo. Deux infirmières américaines, GEORGIA PETERSON et GERTRUDE LEAP ROCHE, surveillent la séance tout en voyant aux soins à donner au prince. Ce témoignage donne une excellente idée du nouvel état d'esprit chez l'ennemi d'hier.



Ci-contre, à gauche, WINSTON CHURCHILL, revêtu de la toge et de la coiffure universitaire, vient de recevoir un autre doctorat honorifique, cette fois de l'Université de Copenhague. L'ex-premier ministre de Grande-Bretagne a été l'hôte des souverains danois, le roi Frédéric et la reine Ingrid. On sait que M. Churchill a pris une part très active aux récentes conférences de l'Ouest européen en vue de la reconstruction économique et de l'organisation défensive internationale en vue d'une agression pouvant venir de l'Est. Le célèbre homme d'Etat anglais, malgré son âge et sa fatigue, continue d'être considéré comme étant l'une des figures dominantes dans les actuels problèmes qui confrontent notre monde d'après-guerre.

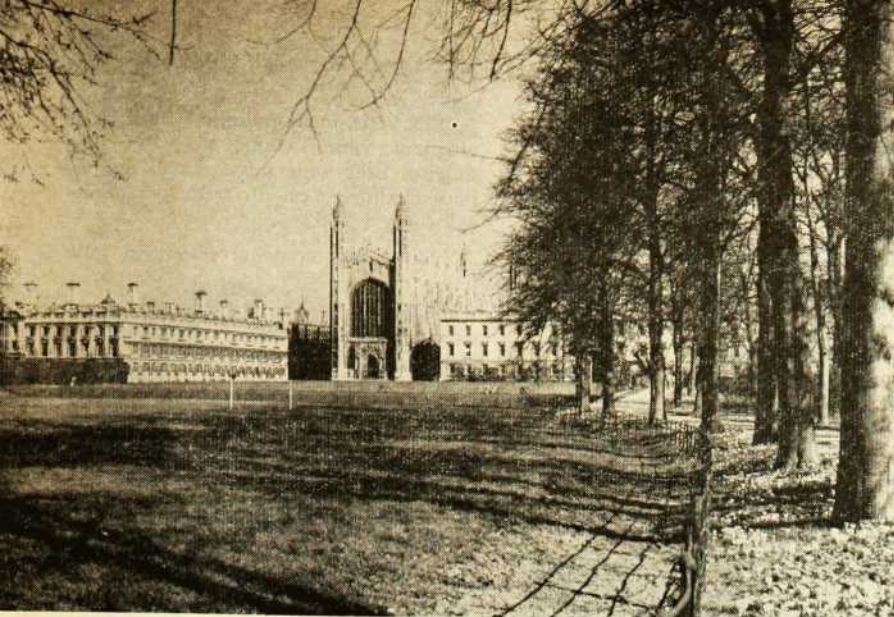
Photo du bas, à gauche, en fin de saison, les amateurs de courses de taureaux ont pu assister à deux scènes riches en émotions dramatiques. Sur la photo du haut, on voit le matador, JOSE-MARIA MARTORELL, projeté en l'air par le taureau. Sur celle du bas, ses acolytes viennent à son aide et détournent de lui l'attention du taureau.



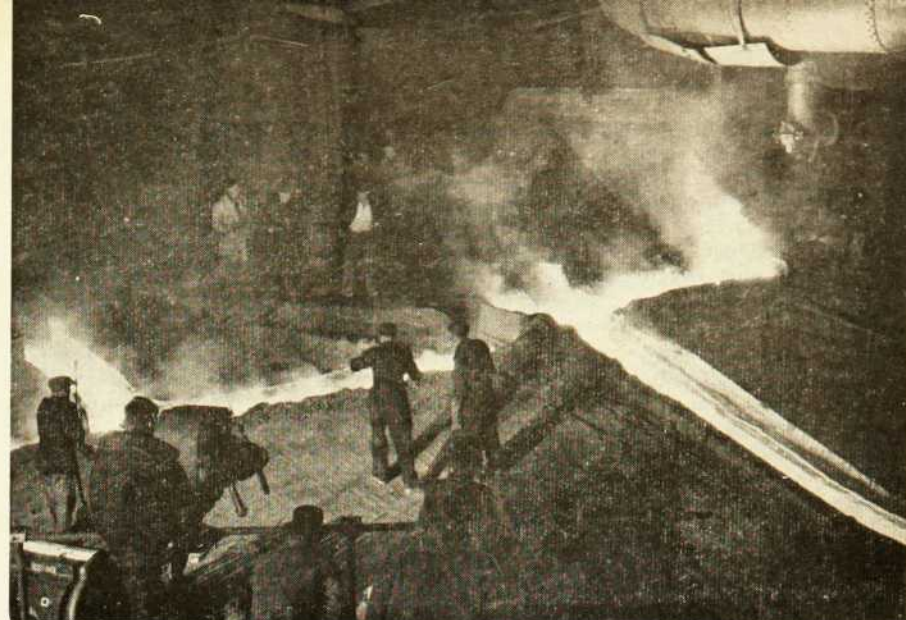
Ci-dessus, sorte de vision à la H. G. Wells captée par le photographe dans un secteur d'instruction militaire en Grande-Bretagne, à Warminster, plus exactement. Tout y a été disposé de façon à ce que la scène ressemble à un authentique champ de bataille. "Si tu veux la paix..."



ÇA et LA L'IMAGE



Ci-dessus, les Collèges King et Clare qui font partie de la célèbre université de Cambridge. La grande tradition de sa vie universitaire remonte au début du XIII^e siècle. Mais en dépit de son ancienneté, cette institution doit ses principales gloires à l'ère victorienne, alors qu'elle a reçu ses beaux vitraux de trois artistes célèbres du groupe des Préraphaélites : William Morris, Burne-Jones et Ford Madox Brown.



Il est bien intéressant de voir comment se manipule le métal en fusion sortant des hauts fourneaux dans une grande usine de l'industrie lourde, mais le public n'y est pas admis comme dans un atelier de dentellerie, et ce, pour les raisons qu'on peut imaginer. C'est ici, encore une fois, que l'intervention de la télévision s'avère précieuse. Cette photo, nous montre, à gauche et au bas, l'appareil et ses techniciens dans une usine anglaise captant l'impressionnante image à l'intention de l'auditoire invisible.

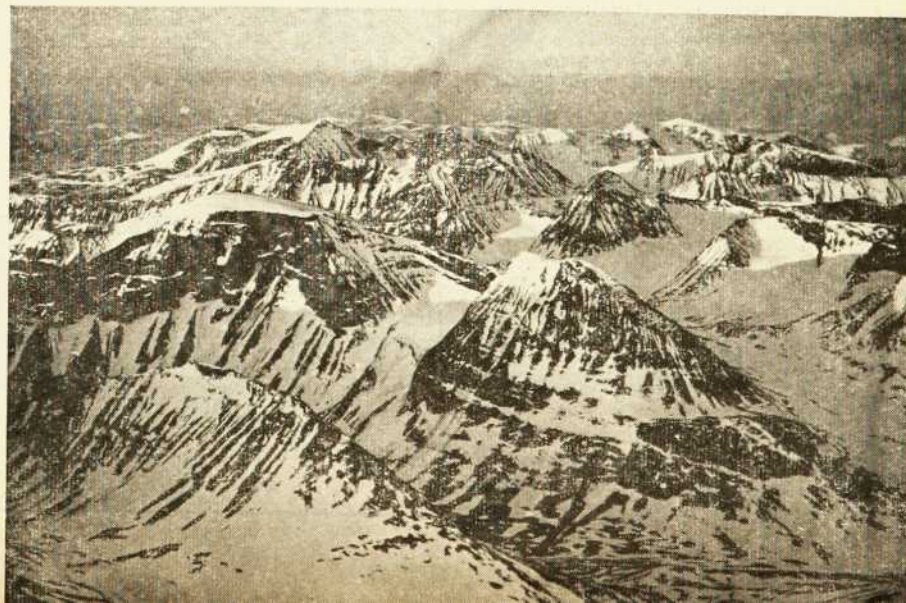


Ci-contre, une toute jeune personne en train de faire une belle surprise à sa maman. La petite Anne, prépare toute seule un gâteau qui, du moins elle l'espère, sera magnifique. Elle a mélangé le sucre, le lait, la farine et les jaunes d'oeufs dans un grand bol, et battu les blancs dans un autre plus petit. Mais peut-être vaudrait-il mieux que sa maman arrive avant qu'elle ne mette sa pâte au four.

Ci-dessous, une scène qui se déroule quelque part sur le front de Corée : un groupe de soldats américains inspectent le bon travail de destruction accompli par leurs camarades, au cours de la nuit précédente. Ces deux chars d'assaut des armées nord-coréennes sont désormais hors de combat.



Ci-dessous, une photo prise à la lumière du soleil de minuit, dont les rayons éclairent les neiges éternelles du mont Kebnekaise, le plus haut sommet de la massive chaîne de montagnes de la Laponie, au nord de la Suède. De nombreux touristes ont quitté Stockholm par avion afin de contempler cet exceptionnel spectacle, l'un des plus étranges qui soient au monde.



LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME RICHE

[Suite de la page 9]

une fois, une femme semblait le trouver à son goût sans savoir qui il était ! Et quelle femme ! Elle était diablement gentille, cette petite... Machinalement, Paul se la représentait sous d'autres vêtements, entourée de ce luxe qui embellit les plus insignifiantes et qui ajoute aux plus jolies ce que le soleil ajoute au paysage qu'il caresse de ses rayons d'or.

Cependant, le père Landry ajoutait :

— Peut-être qu'on vous attend chez vous ? B'en sûr, si vous êtes marié, faudrait pas que votre dame s'inquiète ! — Je ne suis pas marié, répondit Paul. Je suis absolument libre...

Il se reprit vivement :

— Autant du moins qu'on puisse l'être quand il faut travailler pour gagner sa vie !

— Bah ! tout le monde en est là, ou presque ! Sans indiscrétion, qu'est-ce que vous faites, monsieur Regnault ?

Paul Couturier s'empessa de réitérer le mensonge qu'il avait imaginé à l'usage d'Yvonne.

— Je suis professeur chez Persigny... Permis de conduire en cinq leçons !

— Ah ! ah ! fit le vieil homme en hochant la tête. C'est un bon métier, ça ?

— Mon Dieu ! comme ça, comme ça... On gagne tout juste de quoi vivre, par les temps qui courent.

— En tout cas, on se nippa ! déclara Landry avec un clin d'oeil malicieux vers l'élégant costume du jeune homme.

Celui-ci marqua un léger embarras — Il faut ça, vous savez... Le patron l'exige à cause de la clientèle.

— Je comprends, je comprends ! Mais dites, faudrait pas que ça vous empêche de diner ici... à moins que vous ne nous trouviez pas assez chics !

— Oh ! monsieur Landry, comment pouvez-vous croire...

— Alors, vous acceptez ?

— Ma foi, puisque vous insistez si aimablement, j'accepte avec plaisir !

— A la bonne heure ! ça, c'est gentil ! Ne bougez pas... et toi, Yvonne, reste tranquille, rapport à ta jambe. Je vais m'occuper de tout. Ça me connaît !

Il hésita un instant.

— Je vous demanderai simplement de m'aider à mettre le couvert... Vous comprenez, faut pas qu'Yvonne se remue trop !

— Mon oncle, tu n'y penses pas ! intervient la jeune fille.

— Eh bien, quoi ! M. Regnault sait ce que c'est ! Probable qu'il n'a pas de larbins pour faire son ménage, lui non plus.

Paul acquiesça en souriant. L'aventure l'amusait par son imprévu. Elle lui semblait aussi pittoresque que s'il eût diné, — lui, l'habitué des restaurants à la mode, — au fin fond de l'Afrique, sous la hutte de quelque sauvage. Ses amis riraient bien quand il leur conterait l'histoire ! En attendant, il aida à mettre le couvert, et bientôt la soupière déroula sur la nappe sa fumée blonde.

Le repas fut cordial. Paul s'amusait plus qu'il ne l'eût cru et donnait tous ses soins à tenir sans défaillance son rôle de pauvre diable.

Landry bavardait à tort et à travers. Yvonne parlait peu, mais rien de ce qu'elle disait n'était vulgaire ni banal. A défaut d'instruction très poussée, il y avait en elle une finesse d'intuition et une délicatesse de cœur que bien des femmes du monde auraient pu lui envier.

Le repas achevé, Landry alluma sa pipe. Il regarda son invité en se grattant le menton. Au cours du dîner, il avait remarqué que le soi-disant Regnault contemplait Yvonne avec intérêt. Or, l'excellent homme voyait un parti possible pour sa nièce dans tout jeune homme b'en tourné que le hasard lui faisait rencontrer. Aussi essayait-il de faire ressortir les mérites d'Yvonne.

— Ma nièce est une brave enfant, monsieur Regnault ! Comme qui dirait la consolation de mes vieux jours !

— Mon oncle, je t'en prie !

— Eh ! c'est la vérité, petite ! Faut toujours d're la vérité. Pas vrai, Monsieur Regnault ?

— Mais bien sûr !

— Yvonne est une perle. Puisque c'est vrai, pourquoi que je le dirais pas ? Intelligente, travailleuse, bonne ménagère... et puis tout, quoi ! Quand je pense qu'elle ne gagne que six cents francs par mois chez ce radin de Couturier...

Paul sursauta. Mais le père Landry ajouta vivement :

— Oh ! elle peut prétendre à mieux que ça, monsieur Regnault ! Si elle reste dans cette sale boîte, c'est que, du moment, les bonnes places sont rares. Mais que les affaires reprennent un peu, et vous verrez si elle ne gagne pas le double dans une autre maison ! Les usines Couturier, voyez-vous, c'est guère intéressant pour le personnel...

Le jeune millionnaire était mal à l'aise. Pensant détourner la conversation, il interrogea :

— Comment Mlle Landry a-t-elle eu l'idée d'entrer aux usines Couturier ?

— Mais parce que j'y étais moi-même ! s'écria le vieux. Quarante ans que j'y ai passés, monsieur ! Comme apprenti d'abord, et puis comme ouvrier, comme contremaître... A la fin, j'étais chef d'atelier. Même que j'ai bien connu l'ancien patron, le père du patron actuel.

— Ah ! fit involontairement Paul.

— Oui. C'était un bon bonhomme. Pas toujours commode, mais juste avec l'ouvrier. Quand je suis parti de l'usine, il y a cinq ans, il m'a fait appeler dans son bureau et m'a dit comme ça : « Père Landry, vous êtes un brave homme et un collaborateur modèle. Je tiens à ce qu'on se quitte bons amis tous les deux. » Et il m'a serré la main... et

puis il m'a fait une rente de cinq cents francs par mois... Ah ! oui, c'était un bon bonhomme... Dommage que son fils ne lui ressemble guère !

Paul Couturier sentit le rouge lui monter au front. Mais il se rappela fort à propos qu'il n'était pour l'instant que le sieur Regnault, professeur d'auto, et il se borna à questionner :

— Vous le connaissez ?

— Qui ça ? Le fils Couturier ? Non, je ne l'ai jamais vu et je ne tiens pas à le voir. Mais j'en ai causé avec des copains qui travaillent toujours à l'usine et que je rencontre quelquefois. Paraît que c'est un jeunot, un crâneur qui n'a jamais rien fait de ses dix doigts et qui s'imagine que c'est arrivé parce qu'il a trouvé les millions du papa dans son berceau. Le vieux, lui, avait travaillé dur pour réussir et il bossait dix heures par jour... Le jeune vient à l'usine quand il y pense, et je parie qu'il serait bien incapable de distinguer une poinçonneuse d'un distributeur de caramels mous !

— Mon oncle ! reprocha doucement Yvonne. Tu t'énerves, tu t'excites... Il ne faut pas te mettre dans des états pareils !

L'ancien contremaître se calma progressivement.

— C'est vrai, je m'emballe et ça ne sert à rien. Ce que je voulais dire, monsieur Regnault, c'est que celui qui n'a jamais travaillé ne mérite pas d'avoir de l'argent. L'argent, c'est pas tout de le dépenser. S'agit encore de le gagner. C'est bien votre avis ?

— Heu... oui, évidemment ! répondit Paul sans conviction.

Il y eut un court silence. Le jeune millionnaire digérait péniblement les propos du père Landry. C'était la première fois que l'on tenait devant lui un pareil discours, et, pour un peu, il aurait crié au sacrilège.

— Et vous, mademoiselle ? fit-il en se tournant vers Yvonne avec un pâle sourire. Etes-vous aussi d'avis que ce Paul Couturier est un triste personnage ?

Yvonne secoua pensivement sa jolie tête.

— Mon oncle n'a pas dit cela, monsieur, et je ne le pense pas d'ailleurs. Ma's je crois comme lui qu'un homme n'est vraiment digne d'occuper une haute situation que s'il a lutté pour la conquérir ou pour la conserver. Ce qu'on a sans avoir rien fait pour le mériter, c'est un peu comme si on l'avait volé à de plus courageux, à de plus dignes. Je ne connais pas M. Couturier et je ne le connaîtrai jamais... Tout de même, il me semble qu'à sa place, je rougirais de rester oisif alors que tant de pauvres diables travaillent si rudement pour moi. J'aimerais à m'occuper d'eux, à prévenir leurs demandes, à leur rendre la vie un peu plus douce. Ce doit être si bon de faire des heureux !

Jama's encore Paul n'y avait pensé. Il esquissa un geste vague.

Yvonne reprit :

— Je suis sûre que si vous étiez à la place de M. Couturier, vous auriez à cœur d'agir mieux que lui.

Avant que le jeune homme eût à répondre, Landry s'écria :

— Laisse donc, ma petite fille ! Tu dis des bêtises grosses comme toi ! Tu vois M. Regnault patron d'une usine et remuant les millions à la pelle ? Sauf votre respect, il y a de quoi faire rigoler les mouches !

Paul ne put réprimer une grimace et la conversation languit jusqu'au moment où le soi-disant Regnault se leva pour prendre congé.

— Maintenant que vous connaissez le chemin de la maison, j'espère que vous y reviendrez ! déclara l'ancien contremaître.

— Vous nous ferez toujours plaisir... ajouta Yvonne, timidement.

Il sentit trembler dans la sienne la main fraîche de la jeune fille, et soudain son irritation s'envola comme par miracle. Les propos irrévérencieux du père Landry s'estompaient, disparaissaient de sa mémoire. Il n'entendait plus que la voix musicale de la petite, pareille au ruissellement argenté d'une source. Il ne voyait plus que son exquis visage nimbé de cheveux blonds.

« Décidément, songeait-il, c'est un bijou, cette gosse ! Jol'e, pas bête malgré ses idées romanesques... Et avec ça, elle doit porter la toilette mieux que Lucienne ! Si on la conduisait chez un grand couturier, elle n'aurait pas de peine à dégoter les femmes les plus élégantes de Paris ! »

Car notre jeune millionnaire était ainsi fait que la vanité tenait une place prépondérante jusque dans ses préoccupations sentimentales. D'autres, en voyant Yvonne, auraient songé : Quelle compagne délicieuse elle ferait ! Lui pensait simplement : « On aurait plaisir à se montrer avec elle à Deauville ou à Juan-les-Pins ! »

Telles étaient les réflexions de Paul Couturier, tandis qu'il remontait à vive allure les Champs-Élysées presque déserts où les grands marionnetiers dressaient leurs silhouettes dépourvues par l'automne. On eût dit une assemblée méditative tenue sous la présidence de la lune dont le disque pâle brillait faiblement sur un ciel gris.

Au même moment, Yvonne, dans sa petite chambre, cherchait vainement le sommeil qui s'obstinait à fuir ses paupières.

« Mme Paul Regnault... Mme Paul Regnault ! murmurait-elle en joignant les mains. Oh ! mon Dieu... ce serait trop beau... je n'ose pas y croire ! »

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

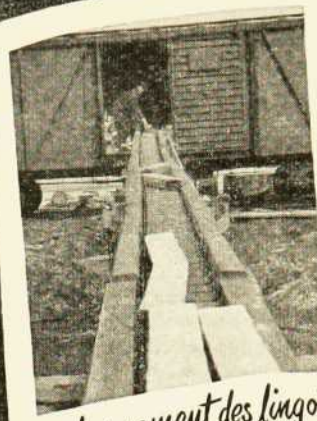
5	2	8	4	3	6	2	7	5	3	6	2	8	4	5	2
V	U	G	U	B	A	N	U	O	G	B	A	N	S	I	
8	4	6	2	7	3	6	5	2	8	5	3	2	5	4	6
I	E	R	E	N	N	E	E	N	N	P	N	F	A	G	A
2	6	4	3	5	7	2	6	5	3	8	2	5	4	6	2
A	B	R	E	R	E	I	L	G	N	I	T	N	A	E	N
8	4	3	6	2	5	7	3	6	2	5	4	8	2	5	4
N	N	O	R	E	E	L	U	E	S	S	D	E	T	A	E
2	8	3	6	4	2	7	5	3	6	4	2	5	7	4	2
J	S	V	N	S	A	E	U	E	C	O	M	G	T	I	A
4	8	2	5	4	3	6	2	7	5	3	8	2	6	4	8
R	P	I	M	E	L	O	S	T	E	L	E	P	N	E	R
2	5	7	6	5	2	5	6	5	8	2	7	5	6	2	3
E	N	R	T	T	R	E	R	N	E	D	E	T	E	U	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.



Usine d'aluminium - Kingston, Ont.



Déchargement des lingots



Inspection finale

L'intermédiaire

entre le lingot et votre demeure

A l'aide d'une hache et de quelques autres outils manuels, nos ancêtres pouvaient abattre des arbres, construire des maisons, fabriquer des meubles, des canoës, des ustensiles ménagers — tous solides, mais *lourds* et présentant bien des inconvénients. Il n'en est plus de même aujourd'hui, car nous disposons de l'aluminium — léger, inoxydable, incombustible, et pratiquement inusable.

La fabrication d'objets en aluminium exige une multitude d'outils fort compliqués. Tout d'abord, il faut des vaisseaux pour importer le minerai, des docks pour le décharger, des usines génératrices pour fournir de l'électricité, des fonderies... et tout cela ne sert qu'à la "production" de l'aluminium — qui est encore *en lingots*.

Il faut ensuite des usines — comme l'usine Alcan, à Kingston — où arrivent les lingots provenant des fonderies, et d'innombrables machines qui façonneront ce métal en tubes, feuilles, tôles minces et pièces forgées. Enfin, plus de 1000 manufacturiers canadiens emploient ce métal travaillé et en font des articles d'usage quotidien: chaises et ustensiles de cuisine, matériaux de construction, avions, etc.

Voilà pourquoi nous disons que l'usine de Kingston est l'intermédiaire entre le lingot et l'article fini. C'est un anneau de cette "chaîne de fabrication" que, depuis un demi-siècle, les Canadiens ont créée afin de fabriquer des articles en aluminium. Des milliers d'entre nous y ont trouvé un emploi rémunérateur et notre mode de vie est devenu meilleur, plus confortable.

ALUMINUM COMPANY OF CANADA, LTD.

Fournisseurs d'aluminium au Canada et à l'étranger

Usines à Shawinigan Falls, Arvida, Ile Maligne, Shipshaw, Port-Alfred, Wakefield, Kingston, Toronto et Etobicoke.



III — Tel est pris qui croyait prendre

A partir de ce jour, le hasard remit bien des fois Yvonne et Paul en présence.

Le hasard? Yvonne le croyait, du moins. Mais elle se trompait. C'était le pseudo-Regnault qui, poursuivant ses projets de conquête, faisait en sorte de se trouver fréquemment sur le chemin de la jeune fille.

Elle le rencontrait aux alentours de son domicile, quand elle se hâtait de prendre l'autobus de Billancourt. Paul lui avait raconté qu'il allait plusieurs fois par semaine à Boulogne donner des leçons à un riche client et elle ne songeait pas à mettre cette affirmation en doute.

Comment se fût-elle méfiée? Elle était dans l'âge heureux où le cœur s'ouvre à l'amour comme les roses au matin, ouvrent leur corolle aux baisers du soleil. Yvonne, sans doute, avait souffert: la vie, à deux reprises, l'avait atteinte cruellement en lui arrachant les deux êtres qu'elle aimait le plus au monde, son père et sa maman. Mais ces douleurs-là, si affreuses qu'elles puissent être, ne peuvent déflorer une jeune âme. Yvonne connaissait le chagrin, elle ignorait encore le mal et ses traîtrises. Ses parents, puis son vieil oncle, s'étaient efforcés de la préserver de tout ce qui peut atteindre l'âme, la salir, lui ôter cette fraîcheur exquise que l'on ne trouve que chez les êtres très jeunes et qui ressemble au tendre duvet d'un beau fruit.

La douce sollicitude dont ils l'avaient entourée avait épargné à Yvonne bien des spectacles dangereux, bien des pensées mauvaises. N'ayant connu que de braves gens, elle jugeait d'instinct les autres d'après ceux-ci et d'après elle-même; elle ne leur prêtait que de belles pensées, de nobles aspirations.

Au bureau, cette ingénuité faisait parfois sourire ses camarades. Elles taquinaient Yvonne sans méchanceté, l'appelaient "la poétesse", parce qu'elle embellissait naïvement l'humble réalité quotidienne et qu'elle ne voyait le mal nulle part. Mais aucune ne se fût permis de lui donner de louches conseils ou simplement de lui faire toucher du doigt certaines vérités. On l'aimait et on respectait ses illusions. On n'aurait pas pu faire autrement: il émanait de la jeune fille de ses yeux, de son visage, de toute sa personne, un parfum de pureté si touchant que les plus sceptiques s'en trouvaient effleurés comme d'une brise très douce qui vous caresse et vous attendrit.

Hélas! cette délicatesse, cette fragilité, qui étaient sa défense inconsciente à l'égard de ceux qui en subissaient le doux enchantement, ne devaient-elles pas la livrer sans merci à l'homme assez pervers ou assez aveugle pour les méconnaître et qui ne reculerait devant rien pour s'assurer la possession de cette belle proie?

Plus experte, mieux familiarisée avec les pièges de l'existence, Yvonne Landry se fût défiée de ce jeune homme trop élégant dont les manières raffinées, les paroles si douces cachaient des pièges dangereux. Elle n'aurait pas attribué au seul hasard leurs rencontres de plus en plus fréquentes.

Mais elle ne soupçonnait rien. Elle s'abandonnait à la douceur exquise de l'amour naissant. Lorsque Paul était auprès d'elle, quand elle écoutait sa voix chaude et veloutée de séducteur, une langueur ineffable l'enveloppait. Elle frissonnait; elle se sentait désarmée contre le sentiment chaque jour plus fort qui l'envahissait, qui submergeait son âme, comme l'océan s'empare de la grève aux heures de la marée victorieuse.

D'abord, elle avait essayé de se défendre, de se raisonner. Très vite, elle avait dû y renoncer. L'amour était le

plus fort; l'amour la courbait sous son joug et elle assistait à cette douce conquête avec une joie mêlée de peur, n'osant trop approfondir ce qui se passait en elle, ou ne le pouvant pas... car bien souvent l'amour, pas plus que le soleil, ne se laisse regarder en face.

Il faut dire que le père Landry avait sa part de responsabilité dans l'affaire. Quarante ans passés à l'usine avaient pu faire de lui le modèle des contre-maitres. Ils n'avaient guère développé le flair et la subtilité du brave homme. Célibataire endurci, il ne connaissait guère l'âme féminine et il ne connaissait pas beaucoup mieux le cœur masculin.

Le soi-disant Paul Regnault avait sur lui une excellente impression. Il avait l'air "d'un brave jeune homme" et il paraissait bien gagner sa vie. Il n'en fallait pas davantage pour que Landry vit en lui la perle des neveux par alliance.

Comme il admirait Yvonne de toutes ses forces, il jugeait naturel qu'on brigât comme un grand honneur la faveur de l'épouser. Rien de plus logique, donc, que Paul s'éprit de la jeune fille et demandât sa main. Il serait bien difficile s'il ne se déclarait point satisfait d'une aussi jolie future qui, de surcroît, travaillait comme un ange et cuisinait comme un vrai cordon bleu!

Peut-être, cependant, le vieil homme eût-il pris l'éveil si sa nièce lui eût avoué qu'elle rencontrait presque quotidiennement le beau professeur d'automobile. Mais, bien qu'elle se reprochât son silence comme une action coupable, Yvonne ne s'était pas senti le courage de révéler ces rencontres à son oncle. Une force invincible la poussait à garder pour elle son merveilleux secret, ainsi qu'on garde jalousement un trésor qu'on craint de

perdre. Et c'est avec la plus absolue sincérité que l'ex-contre-maitre déclarait souvent:

— Qu'est-ce qu'il devient, ce petit Regnault? Je voudrais bien qu'il revienne nous voir... C'est un gentil garçon, ma foi, et qui ferait un bon mari pour ma petite Yvonnnette!

Comment ces propos, cent fois répétés, n'auraient-ils pas impressionné la jeune fille? Comment ne l'auraient-ils pas poussée sur la pente dangereuse où elle s'était imprudemment engagée?

Nous devons ajouter que Paul Couturier agissait avec beaucoup de prudence et se gardait de commettre la moindre faute qui eût donné l'éveil au gibier pourchassé et l'eût empêché de tomber dans ses filets.

D'ordinaire, le jeune millionnaire ne se piquait point, avec les filles d'Eve, d'un excès de délicatesse. Accoutumé aux jeunes théâtreuses, aux petites femmes des bars et des dancings, il ne s'embarrassait pas de déclarations galantes. Cela commençait par l'offre d'une coupe de champagne et finissait par le don d'une fourrure ou d'un chèque. De part et d'autre, on savait ce qu'on voulait, on se comprenait à demi-mots. La plupart de ces aventures demeuraient sans lendemain et les plus durables même n'engageaient guère l'avenir. Toujours et jamais sont des mots que certaines femmes et certains hommes rayent soigneusement de leur vocabulaire. Paul et ses compagnes de plaisir appartenaient à cette catégorie-là.

Pour Yvonne, il n'en allait pas de même. Le jeune millionnaire était trop fin malgré tout pour ne pas s'en apercevoir. Aussi changea-t-il ses batteries. Il abandonna ses façons cavalières, devint tendre, poétique, bref s'efforça de se modeler sur celle qu'il voulait séduire.

Seulement, il arriva que ce personnage, — et surtout Paul lui-même! — n'aurait pu prévoir...

Il n'y a pas que le vice qui soit contagieux. La beauté morale, la noblesse de cœur, la pureté ont aussi une influence qui s'exerce souvent sans que l'on s'en rende compte. On les respire ainsi qu'un parfum très doux dont l'âme reste imprégnée. A force de se pencher sur la précieuse Yvonne, à force de la voir si bonne, si vaillante, si pitoyable envers toutes les souffrances, Paul sentit une étrange métamorphose s'opérer en lui.

Oh! cela n'alla pas tout seul... Les premiers temps, il y avait deux êtres dans le jeune homme: l'un qui subissait le charme d'Yvonne et dont l'âme s'efforçait inconsciemment de ressembler à l'âme de la petite; l'autre qui résistait à ce doux envahissement et qui tâchait de réagir.

Le combat fut long. Ce n'est pas en vain qu'on a pris certaines habitudes, qu'on a décidé une fois pour toutes de considérer les femmes comme des jouets et l'amour ainsi qu'une distraction sans importance. Paul désirait Yvonne et croyait tout d'abord que ses sentiments pour elle se limitaient à ce désir: une aventure flatteuse, comme il en avait eu beaucoup déjà et comme il en aurait beaucoup d'autres par la suite. Rien de plus.

Certes, cette petite était gentille, mais elle avait des idées un peu ridicules et elle n'était pas moderne pour un sou. Bref, sans renoncer à la séduire, Paul entrevoyait dans un délai rapproché la fin de l'idylle. Puisque Yvonne ne le connaissait que sous un faux nom, pas de complications à redouter. Un beau matin, il lui raconterait qu'il venait d'accepter une place en province et qu'il lui fallait quitter Paris pour de longs mois. Il joindrait à l'expression de ses regrets un joli cadeau, — bague ou bracelet, — il s'arrangerait pour faire quitter l'usine à la petite et il s'en irait d'un cœur léger vers d'autres aventures.

Mais, peu à peu, ses idées se modifièrent. Le Paul cynique, coureur de bars et de dancings, se heurtait à l'autre Paul, celui que le charme d'Yvonne avait créé. Les deux hommes se regardaient avec mépris, s'affrontaient avec colère.

— Imbécile! d'sait le premier. Tu ne vas tout de même pas t'amouracher pour de bon de cette petite dinde! Tu ne vas pas jouer les Roméo auprès de cette Juliette de la rue Saint-Honoré!

— Brute! répliquait le second. Elle est adorable, cette enfant! Jamais encore tu n'as rencontré une créature pareille... Elle mériterait qu'on passe la vie à ses pieds, comme dans les romans!

— Tu n'es qu'un jobard, mon pauvre ami! Si tu as le malheur de prendre cette ingénue au sérieux, tous les amis se moqueront de toi!

— Mes amis... Parlons-en! Une bande de tapeurs, de parasites et d'abrutis que mon argent attire comme le sucre attire les mouches... Entre eux et elle, mon choix est fait.

— Tiens! tu es trop bête. Tu me fais pié!

— Et toi, tu es trop mufle. Tu me dégoûtes!

La dispute se renouvelait souvent, avec des issues diverses. Quand Paul était loin d'Yvonne, il redevenait cynique; il s'exhortait à brusquer les choses, à provoquer le dénouement de l'aventure. Il avait loué, dans le quartier de l'Europe, une petite garçonnière modestement installée qui correspondait exactement au logis de Paul Regnault, professeur d'automobile. Sous le premier prétexte venu, il y attirait la jeune fille, — elle se montrait si confiante que cela ne serait pas bien difficile! — Et puis il triompherait

à brûle-pourpoint...

On trouve les réponses à ces brèves questions au bas, en suivant l'ordre numéral correspondant en caractère italique. Ne pas vous livrer à ce petit exercice en public: on sourirait, attendu qu'il faut tourner sans dessus dessous, à moins que vous ne soyez typographe, et même encore... N.D.L.R.

QUESTIONS

1. L'arachide croît sur terre, dans la terre, sur un arbre?
2. Un événement qui arrive tous les deux ans est semi-annuel, bisannuel?
3. Quand je donne mal les cartes, je fais une erreur, une maldonne, une trompe?
4. Avant sa conversion, saint Paul se nommait Saül, Tarse, Ananie?
5. L'auteur d'Évangéline est Parker, Longfellow, Chapman?
6. Les religieuses qui enseignent aux jumelles Dionne sont des sœurs de la Présentation, de l'Assomption, de la Providence?
7. L'auteur de «O Canada» (musique) est Gounod, Lavallée-Smith, Calixa-Lavallée?
8. L'auteur des paroles de «O Canada» est Georges-Etienne Cartier, Adolphe-Basile Routhier, Gérin-Lajoie?
9. La liste des commandements de Dieu se nomme catalogue, dialogue, décalogue?
10. La radio se fait entendre depuis 1920, 1922, 1925?

REPONSES

1. Sous terre.
2. Bisannuel.
3. Une maldonne.
4. Saül.
5. Longfellow.
6. SS. de l'Assomption.
7. Calixa-Lavallée.
8. Basile Routhier.
9. Décalogue.
10. 1920.

d'elle aisément. N'était-ce pas ce qu'il se proposait depuis que le hasard les avait mis en présence pour la première fois ?

Mais, dès qu'il se retrouvait en face de la jeune fille, il devenait un autre homme. Elle n'avait qu'à le regarder de ses beaux yeux, miroir limpide d'une âme que nulle pensée mauvaise n'avait jamais effleurée, et les mauvais desirs du jeune Crésus s'évanouissaient, chassés par un grand souffle d'air salubre. Il y avait dans la pureté d'Yvonne comme un talisman qui la protégeait et contre lequel les funestes projets de Paul se brisaient comme les vagues furieuses de la mer viennent se briser contre les murs du phare où brille une lueur pareille à une étoile...

Et le combat se poursuivait avec des alternatives de victoires et de défaites. Parfois, Paul éprouvait une véritable rancune contre cette petite qui, par sa seule présence, par sa grâce fragile, par la magie de sa douceur, était en train de faire de lui un amoureux chevaleresque comme ces héros de roman dont il se moquait si fort autrefois. Il se jurait de ne plus la revoir. Durant deux ou trois jours, il se tenait parole : il ne la rencontrait plus, il reprenait sa vie d'antan.

Mais cette vie, à présent, lui paraissait banale et morne jusqu'à l'écoeurement. Ses amis de naguère lui semblaient sinistres ; il ne voyait dans ses compagnes d'autrefois que des poupées sans cœur et sans cervelle, uniquement soucieuses de leurs robes, de leurs bijoux et des médisances ineptes qu'elles échangeaient ainsi que les enfants troquent leurs billes. Très vite, Paul avait assez de ce monde frelaté et courait vers Yvonne... Près d'elle, il goûtait une plénitude de joie ; il avait l'impression de respirer le parfum d'une rose après s'être empoisonné de miasmes fétides. Il était heureux et il souhaitait que cela durât toujours.

C'est ainsi que se glissa en lui une idée qui, dans les débuts, l'aurait fait éclater de rire : l'idée de prolonger sans fin l'enchantement, de ne plus quitter jamais celle par qui le sens profond de la vie venait de lui être révélé...

Epouser Yvonne ? Pourquoi pas ? Le Paul d'autrefois eût refusé d'examiner une seconde cette hypothèse. Le Paul d'aujourd'hui s'y arrêta de plus en plus fréquemment, poussé par une force plus impérieuse que sa volonté.

Bien sûr, on rirait de lui. Et puis après ? Ceux qui riraient ne valaient pas la peine qu'on attachât du prix à leur jugement. Des gens du monde se scandaliseraient que lui, Paul Couturier, le grand industriel, donnât son nom à l'une de ses plus modestes employées. De cela encore, l'ancien Paul ne se fût point consolé. Le nouveau ne s'en souciait guère : en même temps que ses idées sur les femmes, Yvonne avait transformé bien des choses en lui.

Jadis, il se souciait fort peu des autres ; il regardait avec la plus complète indifférence les travailleurs de toute sorte, ouvriers, employés, qui peinaient huit ou dix heures par jour en échange d'un maigre salaire. Il les considérait comme les représentants d'une race inférieure, bonne tout au plus à servir les privilégiés comme lui.

Maintenant, cette conception simpliste de la vie sociale avait fait place à des vues beaucoup plus équitables.

Ce n'est pas qu'Yvonne s'avisât de faire de la politique ni de prêcher la révolte. Rien n'était plus éloigné de la jeune fille que les revendications haineuses, la violence, l'esprit de lutte fratricide entre classes. Mais il la regardait vivre, et cela suffisait.

A la voir si vaillante et si douce, supportant sans se plaindre une existence toute de devoir et de dévouement, Paul Couturier prenait conscience de

certaines vérités essentielles beaucoup plus clairement que s'il les avait entendu proclamer du haut d'une tribune. Il comprenait que le monde ne se limite point aux bars et aux restaurants chics. Il s'apercevait qu'à côté de quelques milliers de fêtards qui gaspillent follement un argent qu'ils n'ont pas eu la peine de gagner, il y a des millions de braves gens qui peinent et dont l'existence, banale en apparence, n'est faite que d'une suite ininterrompue de privations et de sacrifices d'autant plus émouvants qu'ils demeurent cachés. Et il s'avouait franchement que ces pauvres diables valaient beaucoup mieux que ces oisifs.

Ainsi, la présence d'Yvonne agissait sur lui à la façon d'un philtre enchanté. Elle le purifiait, le rendait meilleur. Il cherchait à se corriger pour devenir digne d'elle, et cette préoccupation nouvelle lui dictait une attitude qui surprenait son entourage. Ne s'était-il pas mis dans la tête de faire participer tous ses collaborateurs, même et surtout les plus modestes, aux bénéfices de l'usine ? Les chefs de service n'y comprenaient rien et cherchaient en vain les causes de cette transformation imprévue.

— Le patron est fou ! proclamaient-ils en haussant les épaules.

Paul n'était pas fou : pour la première fois de sa vie, il aimait...

IV — Le masque tombe

C E JOUR-LÀ, Paul Couturier avait pris rendez-vous avec Yvonne. Ils devaient se retrouver un peu après six heures, à quelque distance de l'usine. Cette rencontre marquerait la dernière apparition de Paul Regnault. Le sort en était jeté ! Notre millionnaire allait tout avouer à la jeune fille : il confesserait ses torts et avouerait la supercherie. Après avoir sollicité son pardon, il demanderait à Yvonne d'être sa femme.

Il ne doutait pas un instant qu'elle n'y consentît sans difficulté. Comment pourrait-elle lui tenir rigueur d'une faute avouée avec tant de franchise et réparée d'une façon si éclatante ! Il savourait d'avance la joie qu'il éprouverait à sentir Yvonne tout contre lui, défaillante de tendresse et livrant son consentement dans un baiser.

Depuis près d'une semaine il n'était pas retourné à Billancourt. Entièrement dominé par la présence de la jeune fille, il avait négligé tout le reste. Aussi éprouva-t-il une vive contrariété lorsque vers deux heures, son directeur commercial l'appela au téléphone.

— Allo... monsieur Couturier ?... Dormeuil. Je vous présente mes devoirs. Vous savez que c'est tantôt que doit être signé le contrat avec la maison Harrison de New-York... Il faudrait que vous passiez à l'usine entre trois et quatre heures. Tous les papiers seront prêts.

Paul se fût bien dispensé de cette corvée, mais c'était impossible. Le contrat avec cette puissante firme américaine devait assurer aux usines Couturier des bénéfices considérables. Y renoncer aurait été pure folie... Il résolut donc d'aller à Billancourt signer le traité. Ensuite, il pourrait tout à loisir songer à celle que déjà il regardait comme sa fiancée.

A trois heures, le jeune homme était à Billancourt et pénétrait dans son bureau. Dormeuil l'y attendait.

— Le contrat va être prêt tout de suite. On finit de le taper. Dès qu'il sera copié, la dactylo vous l'apportera.

Il sortit. Demeuré seul, Paul tira de sa poche une photographie qu'Yvonne lui avait donnée. Il contempla d'un oeil ému le tendre visage qui lui souriait. Quelques minutes s'écoulèrent, et l'on frappa à la porte.

[Lire la suite page 31]



D'UNE RÉPUTATION MONDIALE

John Beqq

BIEN DÉSIGNÉ

Le "Scotch" Supérieur

84-50F

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *le Film*.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !



Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

NOTRE FEUILLETON

Les RICHESSES de la MENDIANTE

No 4

par MAXIME VILLEMER

«Puis, reprit Christine, il paraît que nous allons habiter La Varenne.

— Sans doute !

— Vous espérez y revoir cette empoisonneuse. Voilà une détermination que vous n'aviez pas hier.

— Vous vous trompez, ma chère Christine.

— Que ne m'en parliez-vous pas, alors ?

— J'allais le faire aujourd'hui.

Et René s'en fut en jetant sur Christine un regard de tristesse.

— Cette femme n'a pas de cœur, pensait-il et, dans sa chambre il s'enferma.

— C'est ma vie entière que je joue, songeait Mme de Vaudricourt.

« Il faut que je retrouve Cyprienne, et cette fois elle ne m'échappera pas.

Les salons du célèbre Arleff se resentaient donc de cette disparition d'étoiles à la mode, aussi Mme de Vaudricourt n'attendit-elle pas longtemps dans le ravissant boudoir vert et or, précédant le cabinet de Michel.

Le docteur prévoyait cette visite.

Il trouva Christine changée, le visage inquiet, la parole saccadée. Elle l'aborda, les mains jointes.

— Voyons, asseyez-vous près de moi, dit Michel en saisissant les mains fluettes de la jeune femme qu'il porta galamment à ses lèvres.

Et comme elle restait debout :

— Êtes-vous donc si pressée que vous ne puissiez me consacrer quelques minutes ! Seriez-vous malade ?

— Je ne me suis jamais mieux portée mais j'ai eu de grandes émotions depuis hier.

Arleff devint tout oreilles.

— Cela vous intrigue.

— Certainement.

— Eh bien, vous ne devriez jamais ce qui m'est arrivé hier ?

— En effet, je donne ma langue au chat, je ne devine pas.

— J'ai vu Cyprienne.

Arleff tressaillit.

— Vous avez vu Mme de Croix-Maur ?

— Parfaitement.

— Vous lui avez parlé ?

— Oui.

— Mais c'est impossible cela !

— Ce n'est cependant.

— Et où l'avez-vous rencontrée ?

— A La Varenne, comprenez-vous, à La Varenne, dans le parc de la villa. Ah ! je savais bien qu'elle y allait et que je l'y trouverais.

En quelques mots, elle le mit au courant de ce qui s'était passé.

— Je vais vous causer une autre surprise.

— Voyons ?

— Le général est venu rue Royale, réclamer sa fille.

Une lueur étrange passa dans les yeux du docteur.

— Et vous ne savez pas ce qu'est devenue Cyprienne ? dit-il brièvement.

— Non.

— Vous me permettrez de ne pas vous croire.

— A votre aise, mon cher.

— Vous teniez votre rivale dans une maison isolée, vous ne l'avez pas laissée s'échapper.

— Que soupçonnez-vous donc ?

— Vous l'avez tuée, ou enfermée dans quelque cave, où elle mourra de faim !

— Mon cher, que vous m'inculpez là d'une bien mauvaise action, reprit Christine toujours railleuse ! Seulement je vous ferai remarquer l'injustice de vos soupçons. Je ne me compromets point dans des affaires douteuses qui, plus tard, peuvent me devenir préjudiciables.

— Qui ne risque rien, n'a rien ! C'est un proverbe que je vous engage à méditer.

— Maintenant, je doute de moi-même ; je me méfie de tous et de tout, fit-elle, en penchant sa tête blonde.

— Alors vous êtes vaincue.

— Je n'abandonne pas ainsi la lutte, fit-elle en jetant sur Michel un audacieux regard. Je retrouverai Cyprienne, et alors !!! Mais qu'en est-elle devenue ? Tenez, docteur, eh bien ! j'ai peur, il me semble qu'une catastrophe nous menace.

Un sourire eut sur les lèvres du docteur.

— Ne riez pas, reprit Mme de Vaudricourt, ce rire me fait mal. Qui vous dit qu'en fuyant, Mme de Croix-Maur ne trouvera pas sur sa route un être intelligent, un savant praticien, comme vous, docteur, qui comprendra ce dont elle souffre ? Qui vous dit que cet être sensible n'éveillera pas la curiosité de quelque chercheur, et qu'hypnotisée une seconde fois, elle ne dévoilera pas le secret de son malheur et la retraite de son enfant ?

— Vous êtes folle !

— J'ai pensé à ce'a, et cette idée m'a rendue rêveuse bien souvent.

— Alors vous croyez qu'en magnétisant une femme une seconde fois on aurait le secret que l'on cherche, c'est-à-dire la cause première de l'action accomplie sous le coup de la suggestion ?

— Je le crois.

— Eh, je n'aurais pas songé à cela, fit Michel, dont les regards devinrent durs, et c'est vous, une femme, qui venez m'éclairer ! Où donc avais-je la tête ?... Tout cela est possible ! Mais alors, nous serions perdus tous les deux.

— Une telle complicité ne me conduira ni au bain, ni à l'échafaud, fit Christine en un rire qui montra ses dents blanches ; vous savez bien pourquoi j'ai gardé le silence, pourquoi j'ai approuvé ce crime. Il servait ma haine.

— Ce sont de belles paroles qu'on ne croirait pas !

— Enfin, ne vous ai-je pas empêché de commettre un troisième crime, celui qui vous faisait riche à l'égal des rois ?

— Parce que vous aimiez René.

— Que ce soit pour cela ou pour autre chose, là n'est pas le danger ; aujourd'hui René va seconder le général dans ses recherches. Cyprienne retrouvée, je suis perdue ! Je n'ai plus qu'à fuir.

Elle se leva et partit, laissant Michel dans une grande agitation.

Pendant la scène qui se passait entre le docteur et Christine, le général fouillait vainement de fond en comble la villa de la Varenne. Le lendemain, on lisait dans les journaux de Paris l'entrefilet suivant :

« Hier, Mme la comtesse de Croix-Maur, fille unique du général d'Apremont, a disparu. Cette disparition serait-elle due à un crime ou à un suicide ?

« Le général d'Apremont est au désespoir ; d'actives recherches sont commencées »

DEUXIEME PARTIE

FLEUR-DE-MARIE

DEPUIS deux ans, Fleur-de-Marie était sortie d'apprentissage. Elle travaillait maintenant pour son compte.

La vie de l'enfant était réglée, et peu variée. Le matin, dès l'aube, elle prêtait le déjeuner de Pierre, servait le café, qu'elle buvait d'un trait pour se mettre plus vite à l'ouvrage. Les raccommodeuses de dentelles étaient alors bien payées ; on ne fabriquait pas comme aujourd'hui des imitations de Chantilly et de Valenciennes vendues à vil prix.

Angélique avait beaucoup vieilli ; elle aidait Fleur-de-Marie dans les soins du ménage, et encore ne fallait-il pas qu'elle se ressentît de sa paralysie, qui, de temps à autre, la clouait des mois entiers dans son lit.

Pierre Guérault ne se plaignait point, le travail marchait, les montures de diamants, très appréciées par les clients de la maison Mertimer, lui valaient de nombreuses commandes.

L'enfant adorait les fleurs. Sur la fenêtre de sa chambrette, près d'une cage dorée où gazouillait une fauvette, des rosiers étaient au soleil leurs boutons éclatants. Chaque matin, Fleur-de-Marie, en les arrosant, enlevait les petits vers des feuilles ; puis elle se mettait gaiement à l'ouvrage. Cette existence ne variait pas. Quelquefois le soir, après la journée, tous trois allaient voir la vieille cousine de la rue d'Ulm, et Fleur-de-Marie jacassait quelque peu avec le major Maupérin qui, de temps à autre, descendait à la loge prendre son journal.

Le vieillard l'avait prise en affection, et souvent le voyait-on s'acheminer vers le faubourg, et gravir péniblement les étages de Guérault pour y voir la fillette et la bonne Angélique.

Il lui semblait que le doux visage de Fleur-de-Marie lui rappelât sa fille, si ingrate, et cependant si tendrement aimée encore. Rien n'était changé dans la vie du vieux major. Il sortait rarement. Le Luxembourg était toujours sa promenade favorite. Il ne voyait plus le général, qui depuis la disparition de Mme de Croix-Maur avait quitté Paris, et courait le monde en nomade.

Quant aux Guérault, ils étaient heureux, Fleur-de-Marie semblait être leur récompense. Elle donnait à Pierre et à Angélique le nom de père et de mère.

La jeune fille était assez intelligente et assez grande pour qu'elle se rendît compte de la parenté d'Angélique, qui ne devait être que sa tante, mais ce titre de mère avait semblé si doux à la vieille fille que pour rien au monde elle n'eût voulu l'en priver.

Cependant, elle eut souvent le désir d'interpeller Pierre au sujet de sa mère ; cette pensée la rendait sérieuse et triste.

— Tu as du chagrin, disait Pierre.

— Non, père, je t'assure !

Et malgré elle de grosses larmes noyaient ses yeux charmants.

Alors, il la prenait dans ses bras et la pressait à l'étouffer sur sa poitrine.

Des années s'écoulèrent ainsi. Fleur-de-Marie était une jeune fille adorable, d'une beauté saisissante ; elle allait atteindre sa seizième année. De sa mère, elle avait les traits fins et délicats, et de son père la démarche hautaine et la taille élevée.

— Avec qui la marierons-nous ? disait Pierre Guérault à Angélique ; il vient ici de bons et braves ouvriers qu'elle ne regarde même pas, — ça me chagrine.

— Ça viendra, répondait Angélique, qui, en mère jalouse, redoutait le moment où il faudrait se séparer de Fleur-de-Marie.

— Il faudra pourtant la caser, ma soeur !

— Mais alors, il faudra lui dire que tu n'es pas son père.

Pierre fronçait les sourcils, et on parlait d'autres choses.

L'été, ils allaient à la campagne. Dès la veille, on préparait le repas champêtre du lendemain, et, à l'aube, ils prenaient l'omnibus, ou montaient à pied le faubourg jusqu'à Vincennes.

Un matin d'août, ils partirent aussi pour le bois. Il faisait chaud ; ils étaient venus, tout en causant, respirer l'air matinal.

— Père, sais-tu l'heure qu'il est ? dit tout à coup Fleur-de-Marie.

— Six heures, ma mignonne, répondit Pierre en consultant sa montre.

— Nous resterons ici jusqu'au soir, n'est-ce pas ?

— Bien entendu ! nous avons ce qu'il nous faut pour déjeuner et souper.

— Et aussi pour goûter, dit Angélique.

— Je sais que tu n'oublies rien, ma soeur, tu as bien aussi quelque bon livre pour Fleur-de-Marie ?

— Je n'y ai pas songé ; d'abord ne vaut-il pas mieux qu'elle s'amuse comme autrefois.

— Ça ! tu as raison, ma soeur.

— Je n'aime pas lire, tu le sais bien, reprit Fleur-de-Marie. Nous irons jusqu'à la Marne, puisque nous avons toute la journée à nous.

Pierre, Angélique et la jeune fille marchèrent longtemps, à la recherche d'un endroit abrité du soleil, où ils pussent se reposer et faire le frugal repas qu'ils avaient apporté.

— Voilà, dit Fleur-de-Marie, en poussant un cri de joie ; voilà ! J'ai trouvé. Regardez donc comme on sera bien ici pour déjeuner.

De sa petite main dégantée, elle montrait à Pierre un coin charmant de haute futaie, où le soleil n'entraît que

légèrement, pour sécher la rosée matinale.

Angélique explora le fourré, et parut contente. En un tour de main elle ôta son chapeau, son châle, qu'elle suspendit à une branche, la plus haute qu'elle pût trouver, et radieuse elle s'assit sur l'herbe, qui en cet endroit solitaire était très épaisse.

— Comme on est bien là, dit-elle. Voyons, faites donc comme moi, vous autres; il ne faut pas se gêner, vous savez. On ne paye pas les places. C'est gratis! le bon Dieu en donne à tout le monde.

Pierre était heureux, lui aussi, il prit place près d'Angélique et de Fleur-de-Marie.

Le festin, composé d'un jambon, d'une bouteille de vin et d'un morceau de fromage, fut tiré du panier.

Fleur-de-Marie riait. A tour de rôle, elle embrassait Pierre et Angélique, que ces caresses ne lassaient point, mais rendaient bien heureux.

— Où irons-nous après le déjeuner? demanda la jeune fille, nous n'allons pas rester ici, je suppose! Moi, je vote pour la Marne! et toi, père?

— C'est bien loin, ça me semble!

— Bah! nous avons toute la journée, dit Angélique.

— Tu peux marcher, tes pauvres jambes vont donc mieux aujourd'hui?

— On a le temps, on ira tout doucement, je m'appuierai sur toi et sur la fillette.

— Il n'est pas encore midi, nous allons rester là une heure encore, si vous le voulez; moi je ferai un bon somme; ça vous va-t-il?

— Pour ça, non! tu ne dormiras pas, dit Fleur-de-Marie, la lèvre boudeuse.

— Allons, soit! On ne dormira pas, puisque Mademoiselle le défend!

— Cher petit père!

Elle s'élança dans ses bras, l'embrassa follement sur les joues, puis on parla d'un tas de choses, de la pluie, du beau temps, puis du travail qui pressait, car Fleur-de-Marie, devenue bonne ouvrière, avait de l'ouvrage plus qu'elle n'en pouvait faire.

L'heure écoulée, ils se levèrent; Pierre remit le reste des provisions dans le panier pendant qu'Angélique rajustait son châle et sa coiffure.

— Voilà, partons, dit Fleur-de-Marie en donnant une petite tape sur sa jupe pour la défroisser, et, offrant son bras à Angélique:

— Tu sais, appuie-toi, ne te gêne pas, chérie, attends.

« Prenez à gauche cette longue allée, elle conduit à Nogent. Ils marchaient lentement, un silence régnait entre eux.

La gaieté de l'enfant, tout à fait disparue, fit place à une douce mélancolie! Elle avait souvent de ces tristesses-là.

Elle rêvait!... A quoi rêvait-elle? Elle n'eût su le dire! mais elle sentait qu'il manquait quelque chose à son bonheur.

— Te voilà songeuse, dit Pierre, en jetant sur la jeune fille un regard interrogateur.

— Non, père, je suis heureuse!

— Je n'aime pas ton silence.

— Je suis si bien, si contente aujourd'hui; c'est l'air, vois-tu qui me grise!

— En effet, le temps est si beau, dit Angélique pour donner raison à Fleur-de-Marie, et je me fais une fête d'aller à Nogent.

Ils ne dirent plus rien. Quand ils arrivèrent en vue de la Marne, il était à peine trois heures. Mais comme il arrive fréquemment l'été, le temps avait tout à coup changé, et le ciel s'était obscurci.

— Nous ferions bien d'entrer quelque part, dit Pierre; la bourrasque n'est pas loin.

En effet, des flots de poussière passaient devant eux en tourbillonnant, et la rivière menaçante inondait le rivage d'une eau jaunâtre et boueuse. De loin

en loin, des barques arrivaient en tous sens, cahutées, soulevées comme en pleine mer.

— L'imprudent, dit Pierre, en jetant un regard inquiet sur une pèrissoire, montée par un seul homme.

— Partons! dit Angélique, voici l'orage, et un fameux encore. Regardez un peu le ciel!

En effet, de gros nuages voilaient complètement l'horizon.

— Mais où nous réfugier? reprit-elle; il n'y a pas une maison!

— Bah! On se paiera l'auberge, ma soeur!

— On peut demander asile au concierge d'une de ces belles villas, hasarda timidement Fleur-de-Marie.

Ils allaient s'élancer au plus vite, vers le premier abri venu, quand un second coup de tonnerre, plus fort que le premier, ébranla toute la campagne, suivi presque aussitôt d'une pluie diluvienne, et d'une obscurité profonde.

A la lueur des éclairs, la pèrissoire se détachait en noir du paysage assombri, et rasait les flots, guidée par des bras agiles.

Malheureusement un coup de vent, comme il s'en déchaîne les jours de tempête, s'abattit sur la rivière, qui sembla un instant soulevée de son lit. La pèrissoire disparut emportée par le courant; deux fois, elle reparut à la surface mais seule, abandonnée, elle s'en fut à la dérive; tantôt couchée sur le flanc, tantôt brusquement relevée et fière encore dans sa course rapide, elle

naît d'apparaître, poussant devant lui le malheureux naufragé.

Malgré le vent qui soufflait avec fureur, les cris d'Angélique retentirent assez loin, et bon nombre de pêcheurs se portèrent vers la berge où Pierre, remis de son bain, frictionnait déjà l'homme qu'il avait arraché à la mort.

— C'est le fils du financier Arleff, fit un pêcheur en s'avançant vers Pierre, vous avez fait là une bonne affaire, mon brave. Ce sauvetage vous vaudra bien quelques louis.

— Le voilà qui revient, frottez plus fort, d't un autre pêcheur; donnez! ça me connaît ça! Allons, un brin de courage, monsieur Arleff.

— Peste! Quel beau garçon, dit une fille d'auberge, quand il sera remis, on pourra le réchauffer chez nous.

— Il ouvre les yeux, murmura Fleur-de-Marie, en se penchant vers le jeune homme, il est sauvé! Il est sauvé!

La tempête avait cessé, la terre surchauffée encore, avait des émanations capiteuses. Les arbres agités par les dernières brises, conservaient encore leur murmure.

Au loin, le galop d'un cheval résonnait sur la route caillouteuse. Guidé par une main sûre, il avançait rapidement vers le groupe qui ne s'était pas encore dispersé.

Le pur sang s'arrêta net, et une voix forte, mais néanmoins un peu tremblante, demanda:

— Est-il arrivé un malheur?

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le docteur Michel Arleff, convoitant les millions de son cousin, le comte de Croix-Maur, hypnotise la femme de celui-ci et lui suggère de tuer son propre enfant, puis d'empoisonner son mari. Mais les deux tentatives semblent avoir échoué; car la comtesse a bel et bien enlevé son enfant puis l'a lancée dans un bassin, mais, on n'a pas retrouvé le corps, et on soupçonne un bohémien d'être l'auteur du rapt. Quant au comte, il échappe par miracle à la mort. Et croyant à la culpabilité de son épouse, il l'abandonne, puis part pour l'Amérique. Honnie, méprisée, malade de corps et d'esprit, mais complètement innocente de ce dont on l'accuse, la comtesse de Croix-Maur n'a qu'un espoir: retrouver son enfant.

passa légèrement sous les yeux des Guérault.

Au même instant un cri retentit, vibrant, désespéré.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura Fleur-de-Marie en joignant les mains. Père, un homme se noie!

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis qu'un homme se noie, murmura Fleur-de-Marie, en courant épouvantée vers le rivage, et personne, mon Dieu? personne!

— Et moi! tu me comptes donc pour rien, dit Pierre en ôtant son paletot, qu'il jeta à terre.

— Non! non! il ne sait pas nager, cria Angélique en appuyant la main sur son cœur pour en comprimer les battements.

— On nage comme un poisson, tu vas voir, ma soeur, dit Pierre en s'élançant dans la Marne.

Sur le rivage, les deux femmes étaient tombées à genoux.

La Marne, toujours furieuse, s'élevait par bonds prodigieux, battait avec fureur les arches des ponts. Au loin, Guérault apparut enfin, soutenant par ses vêtements l'inconnu de la pèrissoire.

— A moi! au secours! criait Pierre. Je me meurs! Une barque, de grâce!

Puis un silence suivit ces appels désespérés.

— C'est fini, ils vont mourir! murmura Angélique en poussant des cris déchirants.

— Non, mère, non, les voici; ils abordent, ils sont sauvés.

— Sauvés, fit la vieille fille en se précipitant vers le rivage, où Pierre ve-

apparut comme une vision dont ils furent éblouis.

II

Le financier Arleff possédait à Nogent, sur la lisière du bois, une magnifique villa entourée d'un grand parc, où l'été il venait se reposer.

Gabrielle adorait la solitude de cette vieille demeure.

Ici comme à Paris, elle s'occupait des soins de l'intérieur, commandait aux domestiques, dont elle était l'idole; sa brillante fortune lui avait valu de nombreuses demandes en mariage, que, sans raisons, elle refusa toujours.

Gabrielle voulait rester fille, marier son frère, qui allait atteindre sa vingtième année, et entrer au couvent.

Elle redoutait un drame dans la vie de son père. Quel était-il? Elle l'ignorait, mais son cœur sans cesse en éveil se serrait souvent à cette pensée.

Capable de tous les héroïsmes, mieux que personne, elle les comprenait. Pierre Guérault était une nature d'élite que, de suite, elle jugea, et c'est avec une vive émotion qu'elle le présenta à son père.

En apprenant le danger couru par André, Hubert tressaillit; l'accueil qu'il fit à Pierre Guérault fut chaleureux; très émue, Angélique jetait autour d'elle des regards curieux. Quant à Fleur-de-Marie, toujours calme et sereine, sa tenue restait la même, sa tête superbe, levée avec hauteur, ne s'était point inclinée sous les regards du financier. Devant André seulement son visage avait pâli et ses beaux yeux, un peu voilés, s'abaissèrent sous leurs longs cils.

— Que cette jeune fille est belle! pensait André.

— Qu'il est beau, qu'il est bon! songeait Fleur-de-Marie. Et son cœur battait doucement.

— Monsieur, dit Hubert, en tendant la main à Pierre, vous avez acquis aujourd'hui des droits à ma reconnaissance. Que puis-je faire pour vous?

Une légère rougeur monta au front de l'ouvrier.

— Le service que j'ai rendu à votre fils ne se paie pas, monsieur!

— Monsieur a raison, fit Gabrielle avec un doux sourire, mais nous comptons cependant qu'il viendra un jour nous rappeler ce que nous lui devons de reconnaissance.

Elle les obligea à s'asseoir, sonna et leur fit servir un repas réconfortant qu'elle eut toutes les peines du monde à leur faire accepter.

Le repas achevé, ils se levèrent pour partir.

— Avant de nous quitter, ne nous direz-vous point votre nom? fit timidement André, en regardant à la dérobée Fleur-de-Marie.

— Je me nomme Pierre Guérault, pour vous servir, monsieur.

— André Arleff vous doit la vie et ne l'oubliera pas, monsieur. Ils se séparèrent sur ces paroles.

Les Guérault reprirent le chemin du bois. Pierre, changé, séché, regaillardit par le bon bourgogne qu'il venait de boire, revenait en fredonnant, tandis qu'Angélique et Fleur-de-Marie gardaient le silence.

Huit heures sonnaient quand ils arrivèrent rue Sainte-Marguerite.

Comme ils n'avaient pas faim, ils allèrent se coucher.

— Bonsoir, père, dit Fleur-de-Marie et sa bouche effleura à peine le front de l'ouvrier; puis, rentrée dans sa chambrette, la fillette s'assit près de la croisée ouverte. Le coude appuyé sur l'appui, elle se prit à rêver, tout en regardant passer devant elle la populace du faubourg.

C'était toute cette journée qui lui revenait à l'esprit, tous ces incidents si peu prémédités survenus dans sa vie

tranquille d'ouvrière, tout ce luxe qu'elle avait entrevu et qui, cependant, ne l'avait point éblouie. Mais ce n'était pas cela qui la tenait ainsi éveillée. C'était lui, André, ce grand seigneur dont elle avait surpris bien des fois les regards fixés sur elle.

Lui! elle se le rappelait! Toujours elle reverrait sa douce figure, ses grands yeux bleus, sa fière tournure! Il se marierait un jour, une belle jeune fille sera-t-à son bras! Heureuse femme serait celle-là. Cette songerie s'était prolongée fort avant dans la nuit. C'était son premier rêve. L'enfant y glissait craintivement un peu des illusions de la seizième année.

Le ciel était plein d'étoiles, elle y jeta machinalement les yeux, comme pour reprendre son rêve envolé, puis elle pria à genoux, près de son petit lit virginal, les mains jointes, le cœur gonflé de sanglots.

Le lendemain, elle se leva dès l'aube. Angélique était déjà debout; elle préparait la soupe pour Pierre, qui, bientôt, allait partir à son ouvrage.

La nuit avait porté conseil à l'enfant; près de cette passion spontanée et naissante, était la raison qui lui commandait l'oubli.

Quand elles eurent fini le ménage, Fleur-de-Marie fit un petit paquet de son travail terminé, et s'en fut le rapporter à son magasin. A midi, elle était de retour; Angélique l'attendait à la fenêtre, trouvant qu'elle s'était bien retardée.

La gaieté de la jeune fille semblait revenue; essoufflée, elle monta vivement les escaliers, et d'une haleine, elle dit à Angélique, qui était accourue lui ouvrir:

— Voici de l'ouvrage pour toute la semaine. J'ai une garniture de robe à remettre en état.

Quand elles eurent déjeuné, Angélique prépara le repas de Pierre et le porta à l'atelier.

Fleur-de-Marie, assise près de la fenêtre, s'était déjà mise au travail.

— Voilà! c'est fait, nous n'avons plus à sortir, dit Angélique en prenant place près de la jeune fille; je vais t'aider. Donne-moi quelque chose de facile.

— Y verras-tu assez clair?

— Dame! je n'ai pas mes yeux de quinze ans, mais on mettra des lunettes, ma fille!

Fleur-de-Marie travaillait vite, vite, ce jour-là, mais elle ne chantait pas comme elle en avait l'habitude.

— Eh bien! si tu roucoulais quelque chose, dit Angélique, que ce silence agaça.

— Je n'ai pas envie de chanter aujourd'hui.

— Ton chardonneret fait comme toi, vois un peu comme il est triste dans sa petite cage. Hier nous avons oublié de lui apporter du mouton; voilà une promenade dont je me rappellerai longtemps.

— Moi aussi, fit la jeune fille.

Cette demoiselle était vraiment gentille, comment l'as-tu trouvée?

— Charmante.

— Et son frère?

Fleur-de-Marie ne répondit pas.

— Il est beau garçon, mais il ne me plaît pas, fit sournoisement Angélique.

Même silence de Fleur-de-Marie.

— Ah! ça, fillette, tu es donc sourde? Voyons, comment as-tu trouvé ce jeune homme?

— Très bien.

— Et c'est tout?

— C'est tout. Je n'y ai pas autrement songé.

Le visage d'Angélique s'éclaira.

— Vois-tu, dit-elle j'ai eu peur que tu le trouves trop bien, il n'y faut pas songer, ma mignonne!

— Tu as toujours raison, petite mère, fit doucement Fleur-de-Marie.

Le reste de la journée s'écoula sans qu'il fût question de l'aventure de Nogent.

A la villa Arleff, il n'en fut pas ainsi. André ne tarissait pas sur la beauté de Fleur-de-Marie.

Quelques mois s'écoulèrent (on était en janvier) les Arleff s'étaient depuis longtemps réinstallés dans leur hôtel de la rue de Sèvres, ou chacun dut reprendre ses travaux habituels.

Hubert retomba sous le poids des affaires et André reprit ses cours de médecine.

Quoique riche, André n'était point un de ces viveurs dont Paris palule et passait son temps à l'hôpital et dans la maison de son père, qu'il égayait de son insouciance jeunesse.

Le soir, il faisait de la musique avec Gabrielle, car elle aussi avait besoin, autant qu'Hubert, d'être distraite. Le père et la fille ressentaient les mêmes impressions désolées, et souvent leurs regards se rencontraient, cherchant à deviner le secret qui les oppressait tous les deux.

André ne se doutait pas du remords qui pesait dans la vie de son père. Gabrielle seule, sans se rendre encore bien compte du chagrin d'Hubert devinait en partie la vérité.

Depuis quelque temps, le financier semblait éviter son frère, le voyait le moins possible.

Il n'avait pas été sans apprendre par lui et les journaux la disparition de Mme de Croix-Maur et la douleur du général, qui, depuis ce nouveau malheur, après un fort long voyage s'était cloîtré dans son hôtel comme un ermite.

Hubert savait tout cela, et ses remords s'accroissaient tous les jours davantage.

Le soir, entre sa fille et son fils, son esprit était plus tranquille; mais, rentré dans ses appartements, le passé revenait plus terrible, hanter ses nuits.

Il essaya de tous les moyens pour chasser cette obsession, mais il ne put y parvenir.

Après son infamie, il s'attendait à des catastrophes imminentes, il n'en fut rien. Sa maison continua à bien marcher, à s'agrandir et à réaliser de gros bénéfices.

La fortune lui vint, inespérée, considérable, le plaçant au premier rang des capitalistes d'Europe.

Alors, où était la justice de Dieu? Et souvent Hubert se posait cet étrange problème: la justice de Dieu?

Un jour, comme il était seul dans sa chambre, Gabrielle, toujours inquiète et aux écoutes, entendit ces quelques paroles dites à voix haute par son malheureux père.

La justice de Dieu! répéta-t-elle, en étreignant son cœur prêt à éclater, et lentement elle s'avança près d'Hubert qui, absorbé dans ses pensées, ne l'avait point entendue venir.

— Père, dit-elle, en lui posant ses belles mains sur les épaules, père, tu souffres, tu as du chagrin?

Hubert tressaillit, et se tournant brusquement, il examina sa fille pendant quelques instants.

— Je n'ai pas de chagrin, fit-il d'un ton glacé, après un court silence. Tu te trompes, ma fille!

— Non, je ne me trompe pas; depuis bien des années déjà, il existe ce chagrin que tu caches à tes enfants qui t'aiment cependant de tout leur cœur. Tu le sais bien, père!

— Ma fille chérie!

Il lui prit les mains, et, pendant longtemps, il les tint dans les siennes, les caressant, d'une pression douce.

— Tu vois, tu ne peux plus rien nous cacher, reprit-elle en obligeant Hubert à s'asseoir près d'elle, tu n'auras jamais de meilleurs confidents que tes enfants.

— Mais, je suis heureux, je n'ai rien à te dire, ma fille!

— Alors pourquoi te plains-tu de la justice de Dieu? reprit la jeune fille, en fixant hardiment son père.

— Je remercie, au contraire, la justice divine.

— Oh! je t'en prie, père, tu sais combien je t'aime! Oh! tu le sais, n'est-ce pas? Eh bien! c'est au nom de cet amour que je te supplie de m'ouvrir ton cœur.

— Va-t-en, fit-il en la repoussant, va-t-en. Des larmes coulèrent silencieusement des yeux de Gabrielle; et elle rentra dans ses appartements, où André l'attendait.

— Qu'as-tu, petite soeur? dit André. — Notre père est malheureux! Voilà ce dont je souffre.

— J'avais cependant une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Ah! et quelle est cette nouvelle?

— J'ai passé avec succès mon examen d'internat.

— Mon cher petit André, je suis bien heureuse. Et que vas-tu faire alors?

— Je vais entrer à Saint-Antoine, où je passerai l'année sous les ordres du docteur Larivière, un ami du général d'Apremont, je crois.

Les yeux de Gabrielle se voilèrent.

Elle ne savait pourquoi, mais ce nom d'Apremont lui faisait peur.

— Alors, te voilà lancé. Tu vas devenir célèbre, toi aussi.

— Je ferai concurrence à mon oncle, je l'espère.

André était content, il voulut passer la journée en compagnie de sa soeur, et lui consacra également la soirée.

— Qu'on est bien ici, près de toi, dit André. J'ai désiré souvent que nous nous contentions toujours de ce bonheur d'être ensemble.

— Oh! toi! tu te marieras, fit Gabrielle, tu auras des enfants qui te prendront tout ton cœur.

— Mais toi aussi tu te marieras!

— Jamais! je te l'ai dit souvent.

— Bah! quand tu aimeras, toi aussi, tu changeras d'avis.

— Je n'aimerai jamais que toi et notre père.

— Petite soeur, il ne faut pas dire: fontaine, je ne boirai pas de ton eau!

— Mais je suis une vieille fille. Je coiffe Sainte-Catherine depuis deux ans. Puis, vois-tu, j'ai du chagrin, je ne sais pourquoi. Je suis triste.

— Tu te tourmentes pour rien, ma soeur. Tout à l'heure, tu as eu une discussion avec notre père.

— Non, je t'assure.

— Tu as pleuré, cependant.

— J'ai pleuré de le voir malheureux.

— Ah! il est malheureux, fit André, rêveur.

— Il a un secret qui l'étouffe et qu'il ne veut pas nous dire. C'est ce qui le mine constamment.

— Un secret? Tu es folle; mon père subit l'influence des affaires.

— Je ne sais ce dont il souffre, mais il y a une cause à son chagrin que nous connaîtrons plus tard.

— Enfin, la vie de notre père est au grand jour; c'est un homme honorable, un financier intègre.

Gabrielle baissa la tête et ne répondit pas.

— Notre père s'émeut de te voir rester fille! Voilà. Tu n'as pas deviné le grand motif de son ennui. Ce serait si gentil pour lui de bercer dans ses bras de beaux petits-enfants! Voyons, suppose que je vienne à me marier, que notre père meure, que deviendras-tu?

— J'ai tout calculé, tout arrangé déjà!

— Eh bien! Voyons ces calculs, ces arrangements?

— J'entrerai dans un couvent!

— Toi! toi! ma soeur?

— Cela t'étonne?

Elle reprit:

— Rien au monde ne changera mes projets.

— Alors, tu me diras adieu pour toujours, tu fermeras ton cœur à toutes les vieilles tendresses.

— Je t'aimerai toujours, tu le sais bien, grand enfant.

Elle s'était penchée vers lui, enlaçant de ses bras la tête brune du jeune homme, que fraternellement elle approcha de ses lèvres.

— Va! je t'embrasserai encore comme je t'embrasse aujourd'hui, dit-elle d'une voix câline. Je te verrai souvent, souvent, car je ne serai pas cloîtrée, non, je juge les sacrifices inutiles, du moins ceux qui n'ont pas pour but de soulager l'humanité; mais je serai soeur de charité dans quelque hôpital, là où tu seras peut-être, mon André, je soignerai les pauvres. Et quelle me sera douce cette vie! si tu savais.

— Toi! Toi! soeur de charité!

— Mais certainement!

— Je connais ton cœur, mais je te l'avoue je ne m'attendais point à une telle détermination qui n'a pu éclore dans ta tête, qu'après de violents chagrins!

— Je suis cependant très heureuse!

— A quoi bon mentir? fit-il en se levant, tu n'es pas heureuse, non, tu n'es pas heureuse, ma soeur, tu subis l'influence du caractère de notre père. C'est une maladie cela, qu'il faudra soigner.

Et revenant s'asseoir près de Gabrielle, il lui prit les mains et la regardant dans les yeux:

— Tu ne feras pas cela, tu me le promets?

Elle secoua la tête.

— Tu ne feras pas cela: parce que moi aussi, je resterai près de toi à t'aimer toujours, n'est-ce pas, ma soeur? Puis tu changeras d'avis, tu te marieras!

— Tu as su l'histoire de la comtesse de Croix-Maur?

— Oui! Eh bien! Après?

— Eh bien! l'histoire de cette malheureuse femme a jeté une ombre sur ma vie et m'a fait prendre le mariage en horreur.

— Mais cette femme est une empoisonneuse, une tueuse d'enfant. Tu ne lui ressembles pas, je suppose?

— N'accuse pas cette femme, André!

— Au fait, tu as peut-être raison. Le docteur Larivière, un ami du général d'Apremont, ne croit pas la comtesse de Croix-Maur coupable, et cependant tout l'accuse.

— Oui tout.

— A ce sujet, Larivière a eu de singulières conversations avec le major Maupérin, tu sais, le père de notre ancienne institutrice. Maupérin voulait lui persuader que la fille du général avait subi les effets d'une suggestion. Larivière ne croit pas à cela.

— Et toi?

— Moi! c'est autre chose. Je suis de la nouvelle école.

Un sourire erra sur les lèvres de Gabrielle.

— Tu ris?

— Je suis comme le docteur Larivière, je ne crois à rien; pas même au magnétisme.

— Incrédule!

Le frère et la soeur se turent. Après avoir embrassé Gabrielle sur les deux joues, André rentra chez lui.

Il n'était pas encore dix heures, André, qui avait l'habitude de se coucher de bonne heure, allait le faire, sans doute, quand il se rappela tout à coup un rendez-vous donné à un de ses amis, au café Riche.

Il prit vivement son chapeau, jeta sur ses épaules une pelisse doublée de loutre et sortit.

Le temps était affreux, la neige redoublait d'intensité. Les passants se faisaient rares.

A quelques pas du jeune homme, une jeune fille vêtue de noir marchait vite. Sa mise était simple et honnête, un voile de tulle couvrait son charmant visage.

André oublia son rendez-vous et se mit à la poursuite de la nocturne promeneuse, dont les pas se ralentissaient visiblement.

De temps à autre, glissant sur le trottoir, elle était obligée de s'arrêter, tout en se soutenant de son parapluie, qu'elle serrait fortement dans ses petites mains.

A la tournure, aux mouvements de la tête, à la taille svelte et gracieuse, André la jugea jeune et belle. Il s'approcha, passa près d'un réverbère pour la mieux voir.

— Ah! quelle était jolie! Mais où avait-il vu ce visage triste, ces yeux mélancoliques?

La jeune fille le reconnut sans doute, car elle poussa un faible cri de surprise, puis elle continua sa course, sans retourner la tête, de la même démarche fière de tout à l'heure. Mais André se rappela aussi ce visage. La scène de Nogenet lui revint à la mémoire, avec le souvenir de la chaste enfant qu'il avait trouvée si admirablement jolie, et il n'osa point lui parler.

Mais où allait-elle, à cette heure, en un pareil temps?

Il se fit plusieurs fois la même question et un sourire moqueur erra sur ses lèvres. Bah! elle allait sans doute à quelque rendez-vous d'amour; néanmoins Fleur-de-Marie continua son chemin, sans qu'il osât l'aborder.

III

LA BOUE épaisse et glissante des trottoirs rendait la marche difficile. Fleur-de-Marie avançait avec une extrême difficulté.

Les boulevards étaient devenus presque déserts, quelques passants attardés lui tenaient, en la frôlant, quelques galants propos qu'elle ne semblait point entendre.

Elle court à un rendez-vous, pensait André. Mais à cette pensée, le sourire railleur qui tout à l'heure avait crispé ses lèvres, s'effaça.

Une amertume profonde se répandait sur ses traits.

Était-il possible que cette jeune fille fût une femme perdue?

Et en souvenir, il la revoyait le jour où il fut sauvé de la mort par Pierre Guérault, cet honnête ouvrier qui n'avait pas craint d'exposer sa vie pour lui.

Malgré la violente bourrasque de neige qui s'était déchaînée, Fleur-de-Marie avait pris de l'avance.

En cet endroit du boulevard, ils étaient presque seuls, les voitures se faisaient rares aussi, les omnibus ne marchaient plus. Quelques sergents de ville, cachés dans le renforcement des portes, cherchaient à s'abriter le plus possible.

Fleur-de-Marie arriva rue de Richelieu et se dirigea vers le boulevard des Italiens.

En voyant la jeune fille ralentir son pas et consulter le numéro des maisons, le cœur d'André se serra affreusement.

Onze heures sonnaient à la Madeleine.

— Onze heures, pensait André, où va-t-elle à cette heure?

Il allait la rejoindre, l'interroger peut-être, quand il la vit disparaître sous la porte cochère d'une maison qu'il reconnut aussitôt pour être celle de son oncle le docteur.

Mais Michel n'était pas le seul locataire de cette maison, les autres étages étaient habités par des gens riches, chez un desquels la jeune fille se rendait certainement.

Décidé à en avoir le cœur net, il attendit.

Cependant, Fleur-de-Marie montait lestement les quelques marches garnies d'épais tapis conduisant au premier étage.

D'une main fébrile, elle tira un timbre. Un domestique parut.

— M. le docteur est-il chez lui? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Eh bien! voulez-vous lui dire que je suis ici. Ma mère se meurt; elle voudrait le voir.

— Monsieur ne se dérange que pour ses clients. Or, il me semble que vous n'êtes pas dans ce cas, mademoiselle?

— Nous ne sommes pas riches, fit la jeune fille les yeux trempés de larmes; mais, nous pouvons payer une visite de médecin. Votre maître a déjà soigné maman, il y a six ans, et c'est lui qu'elle réclame cette nuit, tout de suite!

— Eh bien! que me veut-on? fit une voix grondeuse partie d'une chambre voisine dont la portière se souleva brusquement.

— Mademoiselle voudrait parler à Monsieur.

— Pour quel motif? demanda Michel.

— Maman se meurt, monsieur!

— Mais je ne connais pas votre mère, ma belle petite, et je ne me dérange pas à cette heure.

— Vous la connaissez, monsieur, vous l'avez soignée il y a six ans.

— Je ne me souviens pas de si loin. Enfin! comment vous nommez-vous, où restez-vous?

— Mon père se nomme Pierre Guérault, nous demeurons rue Sainte-Marguerite!

— Au faubourg Saint-Antoine?

— Oui, monsieur.

— Mais, c'est un coupe-gorge, cela?

— Il y a des honnêtes gens partout, dit Fleur-de-Marie en levant vers Michel Arleff ses beaux yeux bleus, d'une profondeur étrange.

Maintenant, en pleine lumière, la jeune fille apparaissait divinement belle, sous les lourdes torsades de sa chevelure blonde.

De grosses larmes roulaient sur ses joues nacrées, voilaient ses regards.

Alors le viveur se réveilla soudain, cette beauté superbe l'impressionna; et pour la première fois, il regarda la jeune fille avec une bienveillance dont elle ne comprit pas le sens.

Faites appeler le coupé, dit-il au valet qui attendait ses ordres.

— Oh! merci! fit Fleur-de-Marie émue et reconnaissante qu'un si grand personnage voulût bien se déranger pour elle, et elle fit quelques pas vers la porte pour se retirer.

— Restez, vous profiterez de ma voiture, dit Michel avec bonhomie!

— Je vous remercie, monsieur, tenez, voici notre adresse.

— Vous ne voulez pas profiter de ma voiture!

— Non, monsieur, je vous remercie.

— Et la raison? voyons! vous avez une raison.

— Je ne sais pas, murmura Fleur-de-Marie, dont le front se couvrit de rougeur.

— Si j'étais un jeune homme, je ne vous aurais pas proposé cela, dit Michel en serrant les petites mains de la jeune fille, mais malheureusement je ne suis plus dans ce cas, et je puis me permettre bien des choses avec des enfants comme vous.

Comme elle résistait, il n'insista plus.

Michel était un roué en amour; Fleur-de-Marie lui plaisait, il mettrait le temps à la corrompre, et, en cela, il était absolument certain de réussir.

La timidité de la jeune fille lui avait ouvert les yeux, il avait affaire à une vierge qu'il ne faudrait point brusquer, mais qu'il devait prendre par la douceur.

Bah! pensait-il, je la retrouverai! la mère est malade, j'en serai pour quelques visites dans un bouge; mais la petite en vaut la peine, je l'apprivoiserai vite! J'en fais mon affaire. Fleur-de-Marie s'en fut.

Elle était à bout de force; depuis déjà quelques nuits, elle veillait Angélique, sans prendre un instant de som-

Après un bon dîner... rien n'égale l'excellence de ces liqueurs renommées **MARIE BRIZARD** importées de France



Blackberry
1714 Marie Brizard 1801 fondatrice

Apry
L'âme de l'abricot

Crème de Cacao
Crème de Menthe
Verte ou Blanche

MARIE BRIZARD

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie?

Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? des vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous:

Votre nom

Votre adresse

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager, du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

SALADE POUR SERVIR AVEC POULET FROID, SAUMON OU HOMARD

- | | |
|---|------------------------------------|
| 2 c. à tb. de gélatine | 4 c. à tb. d'eau froide |
| ¾ de tasse d'eau bouillante | 1 c. à tb. de sucre |
| le jus et l'écorce râpée d'un citron | |
| 1 pomme coupée en dés et non pelée | sel, poivre et persil frais |
| ½ tasse de céleri taillé en filets | 1 c. à tb. d'oignon haché finement |
| 1 concombre coupé en petits dés sans le peler | |

Saupoudrer la gélatine sur l'eau froide 5 minutes pour la faire gonfler. Verser au-dessus l'eau bouillante et la dissoudre parfaitement. Ajouter le sucre, laisser refroidir jusqu'à consistance de sirop épais. Y mettre tout le reste des ingrédients et bien mélanger. Verser le tout dans un moule préalablement passé à l'eau froide. C'est très joli de faire prendre cette salade dans un moule en forme d'anneau. Démouler sur un beau plat, garnir de laitue et de saumon frais et mettre au milieu le poulet, le homard ou le saumon. A défaut de moule en forme d'anneau, on peut faire prendre cette salade dans un plat rond et disposer la viande autour. Servir avec mayonnaise.

MAYONNAISE A L'HUILE

- | | |
|------------------------|---|
| ½ c. à thé de moutarde | ¾ de tasse d'huile à salade |
| 1 jaune d'oeuf | 1 c. à tb. de jus de citron |
| ½ c. à thé de sucre | 1 c. à tb. de vinaigre |
| ½ c. à thé de sel | quelques grains de cayenne (poivre rouge) |

Mettre dans un bol la moutarde, le sucre, le sel et le poivre de cayenne (je souligne quelques grains). Vous pourriez facilement gâter votre mayonnaise en en mettant plus, mieux vaut en ajouter un peu. Ajouter un jaune d'oeuf, bien mélanger, y mettre le vinaigre et battre avec un mousoir en ajoutant l'huile, très peu à la fois. Quand le mélange commence à épaissir, augmenter l'huile et battre continuellement jusqu'à ce que l'huile soit entièrement épuisée. En dernier lieu, y mettre le jus de citron et bien mélanger avec le mousoir. 1 c. à table d'eau bouillante ajoutée quand la mayonnaise est terminée, l'empêchera de se séparer. Cette recette peut servir de base. En y ajoutant différents ingrédients, on obtient des saveurs variées qui agrémentent les salades et en font des mets de luxe qui font bonne figure sur la table.

MOUSSE A LA RHUBARBE

- | | |
|----------------------------|-----------------------------|
| 3 tasses de rhubarbe cuite | 1 c. à tb. de jus de citron |
| 2 c. à tb. de gélatine | ½ tasse d'eau froide |
| 6 c. à tb. de sucre | 2 blancs d'oeufs |
| | 2 c. à thé de vanille |

Faire chauffer la rhubarbe avec le sucre, ajouter le jus de citron et la gélatine préalablement gonflée dans l'eau froide. Brasser pour bien dissoudre la gélatine. Laisser refroidir un peu et y incorporer les 2 blancs d'oeufs battus bien fermes. Verser dans un moule passé à l'eau froide et laisser prendre bien ferme. Démouler et servir avec une crème aux jaunes d'oeufs faite avec les 2 jaunes d'oeufs.

CREME AUX JAUNES D'OEUF

- | | |
|--|-----------------------|
| 1 c. à thé d'amidon de maïs (cornstarch) | Une pincée de sel |
| 2 jaunes d'oeufs | 1 c. à thé de vanille |
| ½ tasse de lait | ¼ de tasse de sucre |

Mettre dans un bain-marie le sucre, l'amidon de maïs et le lait. Laisser cuire jusqu'à épaississement. Ajouter les jaunes d'oeufs et laisser cuire encore une minute et servir très froid avec la mousse à la rhubarbe.

Cette recette peut se faire avec de la purée de pommes ou de pêches. Cette purée se fait en faisant cuire la rhubarbe, les pommes ou les pêches avec un peu de sucre; ¼ de tasse pour chaque tasse de fruits préparés et passés en purée.

GATEAU NON CUIT

- | | |
|----------------------------------|---------------------------|
| 2 carrés de chocolat non sucré | 2 c. à t. de beurre |
| 2 jaunes d'oeufs | 1 livre de sucre à glacer |
| 1 livre de biscuits secs écrasés | 1 c. à thé de vanille |
| 1 tasse de café fort chaud | |

Faire fondre le chocolat au-dessus de l'eau chaude, ajouter le beurre, les jaunes d'oeufs battus puis le sucre à glacer et le café chaud. En dernier lieu, incorporer les biscuits écrasés finement, aromatiser. Verser dans un moule recouvert de papier paraffiné et laisser prendre bien ferme. Démouler et couper en tranches comme un gâteau cuit.

Ce gâteau se sert très bien avec de la crème glacée. Il faut être bien minutieuse pour mesurer les ingrédients afin d'obtenir la consistance désirée. S'il arrive que le gâteau soit trop clair, on peut y ajouter plus de biscuits écrasés.

meil; elle avait marché plus d'une heure dans la neige à peine vêtue; car depuis bientôt six mois qu'Angélique était malade, les vêtements et toutes les pauvres économies du ménage s'en étaient allés petit à petit.

Pour soigner Mlle Guérault, la jeune fille avait abandonné son travail, et Pierre subvenait seul aux dépenses du ménage.

Quand elle quitta la maison du docteur, elle était pâle et tremblante, des frissons la secouaient tout entière.

Elle se sentait lasse; et cette course en un pareil temps l'avait brisée. Pour la première fois, l'enfant eut un cri de révolte. La vie misérable qui lui était faite était bien lourde pour cette frêle nature; seule, ainsi perdue dans ce grand Paris, elle marchait vite, comme au hasard, sur les larges trottoirs d'une blancheur immaculée; les yeux fixés sur la colonne de juillet, qui se profilait dans la brume, elle fut bientôt rejointe par André.

— Vous êtes fatiguée, lui dit-il, si vous voulez prendre mon bras, mademoiselle!

L'enfant tressaillit au son de cette voix; son visage devint extrêmement pâle.

— Nous sommes de vieux amis, dit doucement André, c'est pourquoi je me permets de vous aborder. Vous vous appelez mademoiselle Guérault, vous êtes la fille d'un digne homme qui m'a sauvé la vie. Vous vous souvenez, n'est-ce pas?

— Oui, murmura doucement la jeune fille.

— Vous sortez bien tard, reprit René, qui avait hâte de savoir d'où elle venait à cette heure. Vous venez de voir votre ami?

Une vive rougeur monta au front de Fleur-de-Marie.

— Mon ami? dit-elle. Je n'ai pas d'ami, monsieur. Je viens de chercher le médecin pour ma mère, qui est très malade.

Puis, d'une voix très grave:

— Laissez-moi, monsieur, suivre mon chemin!

— Vous êtes fâchée?

— Je suis une pauvre fille qu'un homme croit pouvoir insulter. Adieu, monsieur!

— Non! Je vous en conjure. Ne partez pas, dit André, et pardonnez-moi mes injustes soupçons.

La voix d'André était si douce, si tendre, que brusquement la jeune fille s'arrêta.

Leurs regards se croisèrent, remplis d'une ineffable tendresse.

— Vous êtes souffrante, voulez-vous que je fasse avancer une voiture?

— Oui, monsieur, une voiture, dit-elle faiblement, en appuyant sa petite main sur le bras d'André.

— Justement, voici un fiacre vide. Je vais le héler: holà! cocher; hé! hé!

Le fiacre s'arrêta.

— Montez vite les bourgeois, en voici un temps!

Et comme Fleur-de-Marie hésitait, il l'obligea doucement à prendre place dans la voiture qu'il referma brusquement sur elle, et, son chapeau à la main, il s'avança près de la portière.

— Votre adresse? dit-il à la jeune fille.

— Rue Sainte-Marguerite, 15.

André répéta cette adresse au cocher, tout en lui glissant dans la main le prix de la course, et immobile, en proie à l'émotion la plus vive, il suivit longtemps du regard le véhicule qui disparaissait dans la nuit.

Pour la première fois de sa vie, André éprouva une douleur aiguë au cœur. Revenait-il jamais cette adorable fille que le hasard avait jetée deux fois sur ses pas? Non, il n'oublierait jamais maintenant ces beaux yeux profonds et doux, cette figure chaste, et, songeur,

il revint rue de Sèvres, tandis que Fleur-de-Marie rentrait au logis.

Michel Arleff, qui l'avait précédée de quelques minutes seulement, était encore près d'Angélique, dont la fièvre avait redoublé.

Pierre Guérault se tenait immobile au pied du lit.

En apercevant la jeune fille son visage s'éclaira.

— Ah! te voilà, dit-il; ne pouvais-tu attendre mon retour?

— Père, tu rentres si tard! et cela pressait; puis, j'ai voulu t'éviter cette course! tu es si fatigué.

— Mademoiselle a bien fait, dit Michel en se tournant vers Pierre, il est même un peu tard.

— Oh! mon Dieu! ma pauvre sœur est donc bien mal, murmura Pierre, les larmes aux yeux.

— Je ne vous le cache pas, l'état de cette femme est grave, très grave, et je n'en réponds pas.

— Elle est perdue, pensa l'ouvrier, et son cœur se serra affreusement.

— Monsieur, dit Angélique, qui sans entendre ce colloque, l'avait deviné, combien de temps resterai-je dans cet état?

— Je ne puis le dire, ma pauvre femme!

— Je ne voudrais pas être une charge pour mon frère et ma petite Fleur-de-Marie, reprit-elle en attachant sur le docteur ses yeux brillants de fièvre. Ils me pardonneront de vous avoir fait appeler. C'est le dernier argent que je veux leur coûter. Je n'avais confiance qu'en vous! Maintenant, je comprends que tout est fini, que vous désespérez de me guérir. Je veux m'en aller de suite à l'hôpital!

— Non, tu n'iras pas à l'hôpital, tu ne nous quitteras pas, dit Fleur-de-Marie, en saisissant les mains d'Angélique, qu'elle baisa. Tu guériras, je te le promets, moi! Je te soignerai si bien, chère petite mère; tu verras comme je te soignerai!

— Qu'elle est belle, pensait Arleff, et ses regards ne pouvaient se détacher de Fleur-de-Marie.

Enfin, il fallut partir. Il fit une ordonnance, Pierre Guérault l'accompagna jusqu'à la rue pour l'éclairer.

— Votre sœur est très mal, dit Arleff, elle est atteinte d'une paralysie du côté gauche, qui bientôt gagnera le cœur. Elle peut mourir d'un jour à l'autre, comme vivre un mois ou deux. Cela dépendra des soins qui lui seront donnés. Je reviendrai demain.

— Mais, monsieur, nous ne pourrions jamais nous acquitter envers vous, dit Pierre, je gagne quatre francs par jour, et je suis seul pour subvenir à toutes nos dépenses.

— Ne vous tourmentez pas! les riches paient pour les pauvres.

Arleff faisait grandement les choses. Il envoyait les médicaments préparés, du bon vin et quelquefois même de l'argent qui lui fut cependant impitoyablement refusé.

Cependant, Fleur-de-Marie vendit, peu à peu, les quelques bibelots de sa chambre, des objets de toilette, une chaîne d'or, présent de Pierre à sa fête, un bracelet, une bague, et un couvert d'argent, seul luxe de la maison, puis elle porta des draps au mont-de-piété.

Les vêtements qui, jusque-là, avaient échappé au naufrage, furent vendus à vil prix à des marchandes à la toilette.

C'était donc encore la misère noire qui entraînait au logis, et Angélique frémissait en se rappelant les mauvais jours de 71.

Maintenant, Pierre était sans ouvrage; la morte-saison était venue; ses yeux s'affaiblissaient, il ne voyait plus clair pour travailler; de jeunes ouvriers le remplacèrent chez les Mortemer, qui donnèrent pour toute expli-

cation son peu d'exactitude, car le malheureux s'attardait le matin, près d'Angélique qui agonisait.

Pierre chercha ailleurs de l'ouvrage, et comme le travail n'allait pas, il fit, à ses pièces, des montures que lui confia Lorient.

Mais tout cela lui rapportait peu; l'homme d'affaires connaissait les embarras de l'ouvrier et en profitait.

Tout accablait en même temps le pauvre Guérault. Le propriétaire, auquel il devait deux termes, le menaçait d'une saisie, s'il ne s'acquittait immédiatement.

Un jour, il aborda franchement la question, près d'Angélique, que la paralysie rendait inoffensive.

— Je sais, dit-il à Fleur-de-Marie, que si vous n'avez pas payé votre terme, dans les quarante-huit heures, vous allez être mise à la porte de votre logement!

— Oui, monsieur, tout cela est exact. — Et vous ne vous êtes pas demandé ce que vous alliez devenir, vous et vos parents?

— J'ai tant souffert, murmura la jeune fille en étendant sa main diaphane vers le lit d'Angélique, et tant vu souffrir, que ce malfaiteur ne me touche pas!

— J'irai à l'hôpital, gémit la malade!

— Oui, mère, et tu y seras mieux soignée qu'ici. Tu auras chaud, tandis qu'ici, tu as froid. Rien ne te manquera, mère! Dieu sait qu'autant qu'il a été possible, nous avons retardé ce moment douloureux. Puis, je pourrai travailler, te porter des douceurs.

— Cher ange!

— Quant à vous, monsieur, reprit lentement Fleur-de-Marie, comment pourrai-je m'acquitter envers vous?

— Je ne serai pas exigeant, fit Michel en jetant sur la jeune fille un audacieux regard.

— Mon père et moi nous travaillerons pour vous payer intégralement, soyez-en sûr, monsieur.

— Je ne demande pas de salaire, je viendrai ici chaque jour, je subviendrai à tous vos besoins, fit Michel, en se rapprochant de la jeune fille.

— Mais tout cela, à une condition.

Angélique essaya de se soulever sur un coude, car avec cette perspicacité des malades, elle avait vite compris ce que cet homme allait dire à sa fille.

IV

FLEUR-DE-MARIE s'était reculée de quelques pas.

Michel poursuivit: — Je veux faire de vous la femme la plus belle, la plus heureuse qu'il soit au monde.

Fleur-de-Marie détourna sa jolie tête, un sourire de dédain erra sur ses lèvres.

— Vous ne me croyez pas?

— Non, monsieur. Et quand même je croirais à la vérité de vos paroles, je les repousserais.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Angélique en retombant de tout son poids sur son oreiller. Ses yeux effarés ne quittaient pas Arleff, qui doucement s'était avancé vers la jeune fille, comme pour la saisir.

— N'avancez pas, fit Fleur-de-Marie en se redressant superbe d'indignation.

— Mais alors, vous m'aimerez?

— Jamais, monsieur.

— Je veux vous donner le luxe qui rend belle, un hôtel, des voitures; mais, de grâce, écoutez-moi!

— Je vous ai dit, monsieur, mon dernier mot.

— Fleur-de-Marie, je t'aime!

A cette nouvelle insulte, un éclair passa dans les regards de la jeune fille; et, toisant Michel Arleff, elle lui montra résolument la porte.

— Sortez, dit-elle, et souvenez-vous que Fleur-de-Marie n'est pas à vendre!

Il partit. Quand il fut dans la rue, un cri de rage souleva sa poitrine. Il renvoya son coupé, et pendant longtemps il erra dans Paris, l'esprit perdu.

Cette femme l'avait mise à la porte de chez elle, lui, le célèbre Arleff.

Et quelle femme, après tout? Une ouvrière, une petite malheureuse qu'il retrouverait quelque jour, et dont il ferait sa maîtresse. En somme, peu lui importait. Lui manquait-il des femmes? N'avait-il pas les plus belles à ses pieds?

Celle-ci cependant avait dix-sept ans; c'était une fille superbe et honnête, et à ce viveur il fallait le piment de la vertu.

Certes, il la retrouverait. Ce ne serait pas en vain que depuis quinze jours, il venait chaque matin dans ce taudis. Et ces sottes gens, cette infirme, cet ouvrier en guenilles qui n'ont pas compris de suite le but qu'il s'était proposé d'atteindre.

— Bah! pensait-il, j'irai trouver le père et peut-être avec lui, y aurait-il moyen de s'entendre.

A cette pensée une crainte le saisit: en admettant que le père rejetât ses infâmes propositions, il surveillerait la fille. Il valait mieux attendre le moment propice, qui ne pouvait tarder de se produire, et au besoin le faire naître.

Il n'était pas encore midi. Michel entra dans un restaurant à la mode; après son déjeuner, il gagna les Tuileries.

L'air était froid, le ciel d'une grande pureté.

Les arbres dénudés, couverts de givre brillaient comme du cristal sous les rayons du soleil.

Quelques promeneurs, emmitouffés de fourrure, suivaient la grande allée et revenaient vite près du bassin regarder quelques enfants patiner.

Michel s'arrêta lui aussi. Tout à coup il poussa un cri de joyeuse surprise. En face de lui, Mme de Vaudricourt, coiffée d'une toque de loutre, vêtue d'un grand manteau doublé de même fourrure, le regardait en souriant.

— Ah! quel hasard, fit Arleff en se précipitant au-devant de la jeune femme.

— Il faut, en effet, un hasard pour nous revoir, fit-elle toujours souriante.

— Le travail, les affaires. Il ne faut pas m'en vouloir.

— Voilà l'éternel refrain de ces messieurs.

— Est-ce que René vous donnerait ces raisons?

— Oh! René ne me donne pas de motifs pour s'éloigner, dit-elle en haussant les épaules, nous ne nous quittons pas une minute.

— Heureuse femme!

— Vous l'avez dit, mon cher, je suis très heureuse.

— Et que faites-vous de Mme de Croix-Maur?

— Elle demeure introuvable.

— Voilà qui est vraiment extraordinaire!

— Si extraordinaire, que nous la croyons morte; elle se sera jetée à l'eau, sans doute.

— C'est le cas d'épouser René.

— J'y pense bien.

— Et René?

— Lui aussi.

— Mais il faut un acte de décès qui établisse bien la mort, reprit Michel toujours railleur, et ce sera difficile de se le procurer.

— J'attendrai, fit-elle en haussant les épaules. Cet état de choses ne peut durer. Et vous, que faites-vous, que devenez-vous, depuis que je ne vous ai vu?

— Moi, je suis amoureux.

— Vous?

— Cela vous étonne?

— On serait étonné à moins, avouez-le.

En quelques mots il la mit au courant de ce qu'était Fleur-de-Marie.

— Fleur-de-Marie! Quel joli nom, dit-elle. Et quand cueillez-vous cette fleur?

— Peut-être jamais.

— Bah! Mais vous êtes irrésistible, mon cher.

— Ne raillez pas, je vous en prie.

— Je vous trouve une si piteuse mine...

— Eh bien, oui, je suis amoureux fou!

— Enlevez votre bien-aimée. C'est facile, ce me semble.

— Pas aussi facile que vous le croyez. La mère va mourir, elle n'en a pas pour deux mois, mais il y a le père, un gaillard qui n'a pas froid aux yeux.

— Et c'est vous, Arleff, qui venez me dire tout cela, dit-elle en riant, mais il y a des moyens.

— Je n'en connais pas.

— Vous êtes peu intelligent aujourd'hui.

— Venez-moi en aide.

— Ah ça! pour qui me prenez-vous?

— Ne vous ai-je pas rendu service quand je l'ai pu?

— Il y a un service dont je me souviendrais toujours et que vous pourriez me rendre! Retrouvez-moi Cyprienne vivante ou morte.

— Vous me demandez l'impossible.

— Alors ne me parlez plus de vos amours.

— Je veux vous en parler, au contraire.

— Tenez, vous êtes fou! fit Mme de Vaudricourt en haussant les épaules.

— Je veux vous en parler, parce que je sais que vous vous mettrez à ma disposition quand il le faudra.

— Vous êtes présomptueux.

— Du reste, nous en reparlerons, je vous écrirai à ce sujet.

— Vraiment!

— Il se peut que j'aie besoin de vous.

— Mais je serai charmée de vous servir, fit Christine railleuse.

— Admettez que je me mette moi aussi à votre disposition.

Les yeux de Christine brillèrent.

— Que je vous tienne quitte des cinquante mille francs que vous me devez!

— Je suis prête à vous les donner, le jour où vous les exigerez.

— Ce n'est pas cela qui vous tente?

— Non, en vérité. J'ai de l'argent plus qu'il ne m'en faut.

— Vous êtes bien heureuse!

— L'argent ne fait pas le bonheur, mon cher docteur!

— Vous voilà revenue encore à vos idées matrimoniales!

— Je considère le mariage comme une sécurité; c'est pourquoi je veux épouser René. Je ne veux pas que, tôt ou tard, une femme vienne me le prendre.

— Sa vraie femme, par exemple?

Une lueur rouge passa dans les regards de Christine.

— Oui, sa femme! murmura-t-elle nerveuse, les dents serrées, et c'est ce que je ne veux pas.

«Ah! si vous aviez voulu me servir!»

Elle prit le bras et l'entraîna dans une allée déserte, une brise glacée fouettait leur visage sans qu'ils semblassent se ressentir du froid, tellement grandes étaient leurs occupations morales.

— Si vous aviez voulu me servir, reprit-elle après un long silence, vous informer de ce qu'est devenue Cyprienne, alors, j'aurais tout fait pour vous, tout! j'aurais été vous la chercher, cette fille que vous aimez.

— Vous feriez cela?

Et aussitôt la radieuse figure de Fleur-de-Marie passa devant les yeux du viveur, qui reprit gravement:

— Eh bien soit, j'accepte le pacte; je m'informerai de Mme de Croix-Maur,



VOULEZ-VOUS UN TEINT PLUS JEUNE?

Un Nouvel Auxiliaire de Beauté
4-Façons Aide à Adoucir et à Rajeunir l'Épiderme

Voici enfin une crème de beauté qui fait plus que nettoyer simplement votre épiderme! C'est le "Cold Cream" Noxzema — une crème délicatement parfumée qui contribue à rendre votre peau plus douce, plus propre et plus fraîche — une crème légèrement médicamenteuse, pour le plus grand bien de votre épiderme.

La Crème de Beauté Noxzema Rend 4 Services à votre Peau

1. Nettoie à fond les pores de la peau.
2. Stimule et tonifie agréablement la peau.
3. Aide à conserver la peau douce et veloutée.
4. Légèrement corrective — elle aide aussi à soulager les affections cutanées.

Essayez donc le "Cold Cream" Noxzema! Votre peau deviendra immédiatement plus propre et plus fraîche, plus douce et plus satinée. Procurez-vous le "Cold Cream" Noxzema aujourd'hui même, aux pharmacies et comptoirs de cosmétiques, 23¢, 39¢, 69¢.

MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pour quoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES
LAMBLY'S
CONTRE LE MAL DE TÊTE

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Écrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, Casler 25, Station T. Montréal, P.Q.

Quand votre DOS vous fait mal

PRENEZ DES



Le mal de dos est souvent dû au mauvais fonctionnement des reins — et, depuis plus d'un demi-siècle, les Pilules Dodd's pour les Reins ont aidé à soulager les maux de dos en traitant les reins. Achetez des Pilules Dodd's pour les Reins aujourd'hui à un comptoir de pharmacie. Recherchez la boîte bleue à bande rouge. Vous pouvez compter sur Dodd's.

mais je ne vous promets pas de réussir. La police n'a pu retrouver les traces de cette malheureuse.

— Enfin, je ne serai pas seule ! j'aurai un ami à qui ouvrir mon cœur, repart Christine d'un ton bref.

— Et où vous reverrai-je ?

— A mon hôtel ! Vous savez, nous habitons l'avenue du Bois-de-Boulogne depuis deux mois.

— Je le sais.

— Vous pouvez m'écrire, si vous le préférez.

— Pour ça, non ! des écrits, jamais vous n'en aurez de moi. Croyez-moi, pour ne pas éveiller les soupçons de René, venez plutôt me voir. Donnez-moi un rendez-vous quelque part.

— Cela vaut mieux, vous avez raison.

— Il faut de la prudence en tout. Tenez, repart-il en s'arrêtant brusquement devant elle, il me vient une pensée qui certainement doit être la bonne.

— Voyons ! parlez vite !

— H faudrait que Cyprienne passât pour morte !

— Mais, comment ? comment ?

— Pouvez-vous vous procurer des vêtements, un bijou quelconque, ayant appartenu à Cyprienne ?

— Ce me sera facile.

— Eh bien ! ce stratagème vous donnera l'acte de décès que vous cherchez. Admettez qu'une femme conduite à la morgue, porte ces vêtements-là !

— Je vous comprends, mais il faut la ressemblance.

— On peut rendre une tête méconnaissable.

Immédiatement Christine songea à Polyte et à Paméla.

— J'ai mon affaire, dit-elle. Je connais un misérable qui moyennant salaire, se chargera de la chose.

— J'aurais pu me procurer un cadavre à l'hôpital, mais cela eût offert de graves difficultés. Mieux vaut agir ainsi, dit Arleff.

Ils se séparèrent. Christine avait hâte d'être seule ; elle regagna bien vite sa villa de La Varenne, qui depuis ces dernières années s'était transformée. René avait décidé que les appartements ayant autrefois appartenu à Cyprienne seraient respectés. Le rez-de-chaussée fut donc hermétiquement fermé avec ce qui restait des souvenirs de Cyprienne et de sa petite fille.

Un jour, pendant une sortie de René, elle descendit au rez-de-chaussée, ouvrit la chambre de Cyprienne, dont elle avait eu soin de se procurer la clef.

Près d'un grand lit se voyait encore le berceau du nouveau-né, tel qu'il se trouvait le jour de la disparition de l'enfant ; des babouches traînaient près d'un fauteuil, un éventail était sur la table, près d'une bonbonnière ouverte.

Christine ne s'attacha pas à ces futilités, elle se dirigea vers une armoire, y choisit une chemise, des jupes et des bas marqués aux initiales de Cyprienne.

Le cabinet de toilette attenant à la chambre contenait encore une grande partie de la garde-robe de Mme de Croix-Maur ; elle y choisit un vêtement sombre.

Elle fit un paquet de tout, puis comme elle s'en allait refermer la chambre, elle réfléchit que tout cela ne serait pas en soi un indice ; il faudrait un bijou connu de René et du général, une bague, un collier.

Elle revint sur ses pas. Alors commença la recherche du bijou convoité ; tous les tiroirs du bonheur-du-jour furent ouverts. Dans un écrin, une bague brillait : elle s'en empara.

En l'approchant de la lumière, elle y découvrit les initiales de René et de Cyprienne, une date, celle de leur mariage.

A cette vue, un sourire effrayant courut sur les lèvres de Christine.

— Enfin ! murmura-t-elle en glissant le bijou dans sa poche, j'ai trouvé ce que je cherchais.

Et, prestement, elle sortit de la villa et se dirigea vers Saint-Cloud.

v

C'est jeudi, depuis le matin, les visiteurs affluent à l'hôtel Saint-Antoine. Les salles sont au complet, une épidémie sévit dans le faubourg ; les religieuses sont sur les dents. Les internes, à leur poste, attendent la consultation du médecin en chef.

Fleur-de-Marie est venue des premières, elle demanda la salle 7. On la lui indique :

— Où allez-vous ? dit une religieuse.

— Voir ma mère !

— Vous vous appelez Fleur-de-Marie ; vous êtes la fille d'Angélique Guérault, du numéro 4, salle 7. C'est à droite. Surtout, ne restez pas longtemps ; elle est très mal, votre mère.

Fleur-de-Marie n'en entendit pas davantage, mais sa marche se fit plus rapide. De grosses larmes coulaient sur ses joues ; un tremblement la saisit.

Ces grandes salles tristes, ces lits côte à côte, où des visages livides se détachaient sur les oreillers blancs, seraient affreusement le cœur de la pauvre enfant.

Une voix très douce murmura près d'elle :

— Qui cherchez-vous, mademoiselle ?

Fleur-de-Marie leva la tête et pendant quelques instants ses regards s'attachèrent avec persistance sur la personne qui lui adressait la parole, et une vive rougeur colora tout à coup son visage.

André, car c'était lui, était depuis peu interne à l'hôpital Saint-Antoine, sous les ordres du célèbre Larivière.

— Je viens voir ma mère, fit enfin Fleur-de-Marie.

— C'est le no 4, n'est-ce pas, la nommée Angélique Guérault ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! approchez-vous un peu, regardez bien en face de vous, votre mère vous a déjà vue, car elle vous sourit.

En effet, Angélique avait aperçu Fleur-de-Marie, et son visage s'était éclairé d'une douce joie.

Vers elle tendit ses mains amaigrées.

— Mon enfant, dit-elle ; ma petite Fleur-de-Marie !

— Allons, soyez sage, dit une religieuse en s'adressant à la malade ; il faut parler très peu.

Un sourire plein d'amertume crispait les lèvres de la pauvre Angélique.

— Et Pierre, dit-elle quand la religieuse se fut éloignée, que fait-il ?

— Le père travaille, il m'a embrassée bien des fois pour que je te porte tous ses baisers.

— Pauvre frère !

— Mère, il faut te tranquilliser. L'ortot l'a fait demander hier, pour une monture pressée. Il va gagner vingt-cinq francs cette semaine.

Angélique leva les yeux, cherchant vers la lumière un coin du ciel bleu ; une larme glissa sur sa joue.

— Tu pleures, mère ?

— Oui, je pleure, car je songe que c'est moi qui suis cause de votre misère ; sans moi, tu serais heureuse, tu aurais continué à travailler ; maintenant tu es remplacée chez ta patronne.

— Je chercherai ailleurs, ne te tourmente pas.

Angélique ferma un instant les yeux, comme pour revoir une minute ces jours bénis, pleins de leur bonheur d'autrefois.

Avec terreur, elle se rappelait la dernière visite d'Arleff, les infâmes propositions faites à sa fille, puis la misère hideuse des derniers temps ; Pierre et Fleur-de-Marie sans travail, leurs

meubles vendus sur la voie publique en plein cœur d'hiver ; et elle, mourante, emportée sur un grabat d'hôpital.

Oh ! ces souvenirs !

Angélique ne parlait pas, mais son visage reflétait toutes les impressions de son âme. Rêveuse, les mains appuyées sur la couchette de la malade Fleur-de-Marie ne la quittait pas du regard.

— Tu sais que je suis forte, lui dit-elle, et tu sais aussi que je suis courageuse ! Donc, console-toi. Quand tu seras guérie, l'ouvrage sera revenu et la maison aura repris sa gaieté d'autrefois.

Un sourire erra sur les lèvres d'Angélique.

— Je ne reviendrai plus, dit-elle.

— Ne dis pas cela.

— Mais tu vois bien que je vais mourir !

— Non, mère, non, tu ne mourras pas, tu vivras pour être encore bien heureuse.

Angélique ne répondit pas, ses yeux se fermèrent à demi.

Fleur-de-Marie entendit sonner quatre heures, elle se leva doucement, embrassa sa mère au front et partit.

A la sortie de l'hôpital, perdue dans la foule qui se pressait compacte vers la grille, elle eut la vision d'un visage, de deux yeux qui la regardaient. C'était André.

Il n'osa pas l'aborder, mais il la suivit. Il voulait lui parler, lui dire tout de suite son amour, mais en apercevant la tenue modeste et attristée de Fleur-de-Marie, il recula. En effet, ne serait-ce pas un sacrilège, que de mêler son amour naissant à l'agonie de la pauvre Angélique !

Il faisait très froid ; la jeune fille remonta le faubourg et revint rue Sainte-Marguerite, au nouveau logement qu'elle habitait depuis son renvoi du No 17.

Dans une grande pièce mansardée et sans feu, Pierre Guérault, affaibli et cassé comme un vieillard, tremblait près d'une fenêtre sans rideaux.

Dans un coin était un lit de fer échappé à la loi, une table et deux chaises.

C'était là que couchait Fleur-de-Marie ; Pierre se dressait un lit dans un réduit qui servait de cuisine et de débarras.

— Eh bien ! dit Pierre en posant son ouvrage, tu arrives de là-bas ?

— Oui, père !

— Comment va ma pauvre Angélique ?

— Bien mal !

— Ah ! fit Pierre, et une ride profonde creusa son front.

— Tu lui as dit que j'irai la voir dimanche ?

— Oui ! père, mais je crains bien que cela soit trop tard. Je l'ai trouvée bien changée.

— Alors, elle mourra à l'hôpital ! nous aurons ce crève-cœur.

Accablé, Pierre s'était laissé tomber sur une chaise, et, la tête dans ses mains, il pleurait à sanglots.

Fleur-de-Marie ne dit rien, mais lentement elle vint s'agenouiller près de Pierre, dont elle prit les mains que pieusement elle porta à ses lèvres.

— Tu n'as pas de courage, père, ce n'est pas bien cela, tu me désespères.

— J'ai tant de chagrin.

Mais Dieu peut faire un miracle, nous rendre notre pauvre Angélique ! père, il faut espérer.

— A qui, en quoi ? Espérer ! C'est bon à dire cela ! Voilà trente ans que je bûche comme un galérien et je n'ai pu mettre de côté l'argent nécessaire pour faire soigner ma soeur !

— Tout cela est malheureusement vrai, mais qu'y faire ? nous n'avons plus rien, plus rien. Si nous voulons manger ce soir, il me faut aller au mont-de-piété.

La jeune sortit et se rendit au premier bureau qu'elle trouva.

— On n'engage plus, lui dit un commis ; vous repasserez demain.

Fleur-de-Marie n'en entendit pas davantage et lentement elle s'en alla.

Elle acheta à crédit, chez la fruitière de la rue, quatre sous de fromage un pain de deux livres chez le boulanger, et revint au logis, où Pierre attendait impatiemment son retour.

— Voilà, dit-elle en posant sur la table ses modestes provisions, je suis arrivée là-bas un peu tard, mais nous dînerons tout de même ce soir.

Elle mit vivement le couvert. Elle paraissait gaie pour rassurer le pauvre Guérault, qui, très sombre, la suivait du regard.

— Tu as mauvaise mine, je te trouve changée, dit enfin Pierre, tu aurais besoin de bonne nourriture, de bon vin.

— Je me porte très bien, tu vas voir comme j'ai de l'appétit.

Elle coupa un morceau de pain et de fromage, les porta à sa bouche ; mais elle ne put en manger une bouchée.

— Voilà, je n'ai pas faim, dit-elle, toi, soupe toujours, je dînerai tout à l'heure.

Elle ne prit rien ce jour-là, se coucha tard ; elle voulait tenir compagnie à Pierre qui achevait son travail. Les émotions ressenties pendant la journée qui venait de s'écouler, lui serraient douloureusement le cœur. Puis elle revoyait le beau visage d'André, elle entendait sa douce voix murmurer à ses oreilles les paroles qu'il n'avait pas osé lui dire, mais qu'elle avait comprises dans ses regards, et son cœur battait délicieusement.

VI

LE DIMANCHE ARRIVA...

Angélique, à demi soulevée sur un coude, les regards fiévreux, attendait Pierre et Fleur-de-Marie.

— Enfin, te voilà ! dit-elle. Je croyais bien ne plus te revoir.

Elle l'embrassa et serra longuement la jeune fille sur sa poitrine.

— Toi, ma fille, reprit-elle d'une voix très faible, tu vas nous laisser seuls quelques instants ; vois-tu, mon enfant, il faut que mon frère connaisse les derniers vœux d'une mourante. après tu reviendras, et nous causerons longuement, pour la dernière fois sans doute.

Elle l'écarta de la main ; Fleur-de-Marie s'éloigna.

— Pierre, dit-elle à son frère, je n'ai plus que quelques jours à vivre, je suis à ma dernière station, mes heures sont comptées, crois-moi !

— Allons, allons, ne me dis pas ces bêtises, ma soeur.

— Malheureusement, tout cela est vrai ; je vais te quitter, mon pauvre frère !

Une larme glissa sur la moustache grise de l'ouvrier.

— Je n'aurais pas voulu mourir sans te revoir, je t'attendais ;

— Que veux-tu dire ?

— Moi morte, tu restes seul avec Fleur-de-Marie.

— Eh bien ?

— Eh bien ! que deviendrait-elle, si tu venais à mourir, toi aussi ?

— Ce qu'elle deviendrait ? Ah, mon Dieu ! que vas-tu me dire maintenant !

— Des choses sensées, mon frère, des choses que nous devons prévoir. — l'enfant tournerait mal peut-être.

— Tais-toi ! ne me dis pas cela.

— En admettant qu'elle reste honnête, elle mourrait de privations et de misère, et c'est le sort qui la menace sûrement.

— Je venais ici rassuré, presque content espérant te trouver mieux, et me voilà désespéré, murmura Pierre, en croissant fébrilement ses mains sur ses genoux.

— Raisonne, dis-veux-tu ? Une femme peut-elle vivre de son travail ?

— Non !

— Eh bien ! que fera Fleur-de-Marie, si tu viens à lui manquer ?

— Mais je vivrai pour elle. Oh ! la laisser sur le pavé de Paris ; c'est cruel, ce que tu me dis là, ma soeur ! L'abandonner à ses propres forces, sans appui, tu n'y songes pas ! Alors, je l'aurais élevée comme ma fille, pour la perdre un jour ? non, ce n'est pas possible !

— Comme tu l'aimes !

— Mais toi, tu l'aimes aussi autant que moi. Ne te rappelles-tu pas son enfance adulée, les soins, les tendresses que nous lui avons données, notre joie fière quand elle est devenue belle, et tu parles d'avenir malheureux quand il s'agit d'elle ?

— Mon pauvre Pierre.

— Eh bien ! voyons, que veux-tu me dire encore, où veux-tu en venir avec tous ces préambules ?

— Fleur-de-Marie n'est pas ta fille.

— Ça, c'est une affaire entre elle et moi.

— Mon frère, ne m'en veuille pas, si je te fais de la peine, mais il faut que Fleur-de-Marie connaisse le secret de sa naissance, et que tu lui aides à retrouver sa famille.

— Ça, jamais !

— Pierre, fit la mourante, d'une voix éteinte, tu me fais une grande peine.

— Toi, tu me brises le coeur.

— Je t'indique ton devoir. Si nous eussions été riches, je t'aurais dit : Garde-la pour toi seul, tu peux la faire heureuse, mais tu es vieux, tu n'as rien au monde.

— Tout ça ne vient pas de toi, Angélique, voyons, dis-moi la vérité, tu t'es confessée ?

— Non, dit-elle. Je parle selon ma conscience.

— Ta conscience ?

Elle se tut, le regarda longuement dans les yeux comme pour lui extirper une promesse, puis son coeur se gonfla, et une larme, une seule, tomba sur sa joue ridée.

— Ma soeur !

Pierre tomba à genoux près du lit.

— Adieu, dit-elle, en le renvoyant de la main ; appelle Fleur-de-Marie, que je la voie une dernière fois.

La jeune fille accourut. Angélique lui tendit les bras, et la tint longuement embrassée ; ce fut la religieuse de service qui les sépara.

Angélique les suivit du regard, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu, puis ses yeux se fermèrent et elle s'assoupit.

Le temps était brumeux, depuis la veille la neige n'avait cessé de tomber.

Fleur-de-Marie grelottait dans ses vêtements légers. Ils songeaient tous deux qu'ils allaient rentrer dans une chambre froide et nue, où personne ne les attendait désormais.

Quand, le soir, ils se retrouvèrent en face l'un de l'autre, Pierre eut la pensée d'obéir aux dernières volontés de sa soeur, de dire à la jeune fille : Tu me crois ton père, eh bien, je ne le suis pas ; je ne veux plus t'associer à ma misère. Nous allons chercher ton père qui se désole et te pleure. Il n'en eut pas le courage.

Le lendemain, un jeune homme très élégant descendait d'un coupé de maître, devant la maison de Pierre Guérault.

— Monsieur Guérault, demanda-t-il à la concierge.

— Au quatrième à gauche.

Arrivé au quatrième, l'inconnu, qui n'était autre qu'André, frappa à la porte indiquée.

Ce fut Fleur-de-Marie qui vint ouvrir.

Elle comprit, à l'air grave d'André, qu'il était porteur d'une mauvaise nouvelle.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle, ma mère est morte !

— J'ai voulu moi-même vous annoncer ce malheur, dit lentement André.

Fleur-de-Marie pleurait et ne pouvait lui répondre, tandis qu'immobile, Pierre demeurait sombre et calme.

— On vous remercie de la peine que vous avez prise à monter nos quatre étages. On ne sera pas des ingrats, je vous en réponds.

— Monsieur Guérault, c'est moi, au contraire, qui vous suis redevable ; ne m'avez-vous pas sauvé la vie ?

— J'ai pris un bain pour vous, mais c'est oublié depuis longtemps.

— Il y a des choses qui ne s'oublient jamais !

— C'est bien, nous réglerons ça quand il le faudra.

André comprit, à ce langage un peu brusque, qu'il n'avait plus qu'à s'en aller. C'est ce qu'il fit.

Il partit le coeur inondé de joie, il avait vu Fleur-de-Marie, il lui avait parlé, et il avait la certitude qu'elle était entre bonnes mains.

Le soir, quand il rentra rue de Sévres, il se rendit à la chambre de Gabrielle, qu'il trouva travaillant à quelque ouvrage nouveau pour les pauvres.

— Ah ! te voilà, fit la jeune fille en laissant retomber son travail sur ses genoux, tu arrives de bonne heure aujourd'hui.

— Oui, petite soeur, tu ne t'en plains pas, j'en suis sûr ?

— Se plaint-on jamais d'être heureuse, mon cher André ?

André regarda attentivement sa soeur, il vit qu'elle pleurait.

— Tu pleures, fit-il en prenant les mains de la jeune fille, qu'il serra dans les siennes. Pourquoi pleures-tu ?

— Je pleure de bonheur, dit-elle en se jetant dans les bras de son frère. Je ne serai pas seule ce soir, et je suis si triste, dans ma solitude.

— Enfant ! Mais pourquoi ne te maries-tu pas ?

— Ne me dis pas ces choses, tu connais mes intentions, je ne les changerai pas.

— Alors tu nous abandonnerais, notre père et moi ?

— Je n'ai jamais dit cela, que je sache, André.

Le jeune homme respira.

— Toi, tu te marieras, reprit doucement Gabrielle. Alors tu n'auras plus besoin de ta soeur.

— Sans doute je me marierai.

— Veux-tu que je te cherche une femme ?

— Aussi bonne que toi.

— Oui, comme moi, une femme dévouée, qui t'aimera de tout son coeur.

— Si je te disais que je crois l'avoir trouvée cette femme parfaite ?

Un sourire de doute erra sur les lèvres de Gabrielle.

— Tu ne me crois pas.

— Non !

— Eh bien ! tout cela est vrai cependant, j'aime une adorable jeune fille.

— Toi ! s'exclama Gabrielle, les yeux inquiets.

— Oui, cela t'étonne, voyons, calme-toi, je te vois tourmentée ; tu as peur n'est-ce pas ? qu'à l'exemple de tant de jeunes gens, je me sois laissé entraîner dans quelque liaison inavouable.

« Eh bien ! non, ma soeur, rassure-toi, c'est une compagne que je veux te donner, une amie, une soeur qui t'aimera autant que je t'aime. »

— Comment se nomme-t-elle ? Est-elle de notre monde ?

— Elle se nomme Fleur-de-Marie, elle est la fille de Pierre Guérault.

— Pierre Guérault, dit-elle, en se frappant le front.

— Tu te souviens, n'est-ce pas, de ce pauvre ouvrier qui se jeta si courageusement dans la Marne pour me sauver ?

— Tu aimes sa fille ?

— J'en suis fou !

— André ! André ! tu t'abuses peut-être ?

— Non, ma soeur ; Fleur-de-Marie est la femme de mes rêves, celle que je vois sans cesse dans ma pensée !

Et en quelques mots, il raconta comment il l'avait connue, leur rencontre sur les boulevards, un soir d'hiver, ses soupçons, la joie éprouvée, en constatant qu'il s'était trompé, puis la mort d'Angélique à l'hôpital, les regards échangés entre lui et la jeune fille et la visite qu'il venait de faire rue Sainte-Marguerite.

Gabrielle écoutait attentivement ces confidences. André ne se trompait-il pas dans l'appréciation des mérites de la jeune fille ? Elle essaya de le détourner d'une telle détermination. Il devait réfléchir.

— Tu me parles comme si j'étais ton fils, répondit André. On voit bien que tu ne connais pas Fleur-de-Marie. Quand tu l'auras vue, une fois, tu l'aimeras, toi aussi !

— Elle n'est pas de notre monde, notre père ne consentira pas à ce mariage.

— Je l'aime ! mon père ne résistera pas à cet aveu.

— Peut-être !

Ils se séparèrent sur cette parole, André embrassa Gabrielle et rentra dans son appartement.

Ne pouvant trouver le repos, il descendit au jardin ; l'air était calme, une brise légère passait dans les ramures ; des étoiles piquaient l'azur foncé du ciel. Il alluma un cigare et se promena longtemps ; une seule lumière brillait encore à la fenêtre du cabinet de son père.

Hubert veillait. André eut tout à coup la pensée d'entrer chez son père et de lui faire la confidence de son amour. Il s'approcha de la croisée et instinctivement il recula, le coeur atrocement serré. Derrière la claire guipure des rideaux, il venait de voir son père dans une attitude si profondément désolée, qu'il devenait impossible de lui parler d'amour en un pareil moment.

En effet, le banquier songeait ! Minuit ! une heure, puis deux heures sonnèrent qu'il était encore là, dans cette même attitude désespérée, le front dans les mains, comme assoupi, brisé par le remords.

Pendant qu'André rentrait dans sa chambre, Hubert continuait son rêve. Seul, il veillait dans la maison tranquille. Est-ce que cela pouvait durer ?

En admettant que le comte de Croix-Maur n'apprit jamais la vérité, pourrait-il supporter toute la vie la pensée de son crime passé ?

Bien souvent il eut la pensée de fuir, d'emmener et sa fille et son fils si loin, que jamais ils ne pussent revenir en France ; mais Gabrielle et André voudraient des explications, et que dirait-il ?

Ce projet était irréalisable.

Cinq heures sonnèrent quand le banquier monta dans son appartement pour y prendre un peu de repos.

VII

Le lendemain, vers onze heures, un convoi de cinquième classe sortait de l'hospice Saint-Antoine et prenait le chemin du Père-Lachaise, suivi de quelques personnes.

C'était Angélique, que Pierre et Fleur-de-Marie conduisaient à sa dernière demeure.

Mêlé au groupe peu nombreux des amis, André suivait aussi le corbillard, qu'il avait lui-même commandé et payé.

Sombre la tête inclinée sur la poitrine, Pierre restait calme, mais quand le cercueil fut prêt à être descendu dans la fosse, alors un déchirant sanglot souleva la poitrine de l'ouvrier, et, lentement, sans remercier les amis qui lui tendaient les mains, il prit le bras de Fleur-de-Marie et ils regagnèrent leur demeure.

Un meilleur éclairage !



LAMPES LACO

FAIBLESSE

Les maladies les plus graves commencent par la faiblesse

N'attendez pas un épuisement complet, prenez ce puissant tonique.

Idéal pour hommes, femmes et enfants

Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier
D. WATSON & CO., Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

AVIS IMPORTANT

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion
Montréal 18, P. Q.

PARESSEUX ? PAS DE SOMMEIL ? VOICI LE SOULAGEMENT

Combattez la constipation et l'indigestion ! FRUIT-A-TIVES a fait ses preuves dans des milliers de cas. Les FRUIT-A-TIVES sont composés de fruits et de plantes.

Pendant les jours qui suivirent, Pierre montra le même calme triste; mais ses cheveux blanchirent davantage, ses joues se creusèrent.

Un jour qu'il paraissait accablé plus que d'habitude, Fleur-de-Marie s'approcha de lui, le regarda avec douceur et lui dit :

— Père, si tu meurs, toi aussi, que vais-je devenir ?

— Oui, fit Pierre, tu as raison, je suis un égoïste. Oui, ma fille, je te resterai, sois tranquille.

A partir de ce jour-là, l'ouvrier surmonta son chagrin et se remit courageusement au travail. Fleur-de-Marie trouva aussi quelque peu d'ouvrage et passa les nuits pour le terminer plus vite, mais sa santé s'altérait à ce régime, son visage pâlisait, ses beaux yeux se cernaient; une seule joie était donnée à la pauvre petite : de temps à autre, elle apercevait André qui passait devant ses fenêtres.

Un matin, elle le rencontra; il la suivit, puis quand elle fut arrivée place du Trône, où elle allait chercher du travail, il l'aborda.

Toute rougissante, Fleur-de-Marie s'arrêta.

— Si vous le voulez, nous allons continuer ensemble notre promenade, dit-il, s'enhardissant; j'ai tant de choses à vous dire !

— Que voulez-vous me dire ? fit Fleur-de-Marie délicieusement inquiète.

— Bien des choses !

Une vive rougeur monta au front de la jeune fille.

André reprit :

— D'abord, comment vous appelez-vous ? je sais votre nom ajouta-t-il en souriant, mais j'aimerais vous l'entendre dire !

— Fleur-de-Marie !

— Fleur-de-Marie ! murmura André. Quel nom charmant !

— Et vous ! Comment vous appelez-vous ?

— André !

Maintenant ils restaient sans parole, ne sachant plus que dire : silencieux, ils avaient gagné l'avenue du Bel-Air, gagné Saint-Mandé et le bois.

Au grand air le visage de la jeune fille s'était coloré légèrement, ses grands yeux brillaient. Une joie qu'elle ne cherchait point à dissimuler irradiait de son front.

Fleur-de-Marie rêvait ! Toute son enfance revenait à sa pensée.

— Là j'ai été bien heureuse, dit-elle en étendant la main vers la forêt, bien heureuse ! Ma mère vivait. Je n'avais pas encore souffert.

— Et maintenant, Fleur-de-Marie, vous êtes donc bien malheureuse ?

Elle hocha tristement la tête.

— Maintenant, j'entre dans la vie, dit-elle simplement. Autrefois, j'ignorais toutes les misères humaines, ma mère vivait, elle m'épargnait bien des chagrins cette pauvre mère ! Aujourd'hui, je suis seule avec mon père, qui est vieux.

— Vous êtes jeune, espérez des jours meilleurs !

— Je voudrais être vieille déjà, murmura doucement Fleur-de-Marie.

— A peine êtes-vous entrée dans la vie, que vous voudriez en sortir, dit André en riant.

— La vie est si triste.

— Elle aura de beaux jours pour vous.

— Pour moi ? fit-elle étonnée.

— Certainement.

— Les riches ne peuvent se rendre compte des misères cachées, murmura-t-elle en baissant le front; l'ouvrière est malheureuse, très malheureuse, monsieur André. Ah ! si je devenais riche !

— Voyons, que feriez-vous ?

— Ce que je ferais ? Ma vie serait toute tracée. Je la consacrerai à ceux qui ont froid, qui ont faim.

— Vous seriez une petite sainte.

— Non, non, monsieur André; ce serait tout simplement mon devoir. Je consolerais toutes ces pauvres petites malheureuses que je coudoie aujourd'hui ! je serais leur bon ange. Tenez ! à côté de toutes ces misères, la mienne me semble bien petite. Le père et moi nous ne manquons pas d'ouvrage, nous vivons modestement, il est vrai. Mais il y en a tant d'autres qui ne travaillent pas.

— Que vous avez raison, fit André ému. Ce serait une grande et noble tâche que la vôtre, à laquelle je m'associerais de grand cœur.

Malheureusement je ne suis pas riche, dit-elle en souriant.

— Vous pourriez le devenir.

Il lui prit la main, qu'il serra doucement dans les siennes, sans qu'elle cherchât à la retirer.

Maintenant ils marchaient la main dans la main.

Jamais la jeune fille ne s'était trouvée si heureuse.

Lui, très ému ne se lassait pas d'admirer sa compagne adorable.

Ils ne parlaient plus, un lourd silence tombait sur la campagne.

Depuis longtemps ils avaient quitté le bois; non loin d'eux la Marne coulait transparente sous les chauds rayons du soleil.

— C'est là où je vous vis pour la première fois, fit enfin Fleur-de-Marie, en étendant la main vers la rivière.

— Je n'ai point oublié ce jour, je ne l'oublierai jamais, mademoiselle. Cette promenade d'aujourd'hui sera aussi un de mes plus doux souvenirs.

— Oh ! monsieur André, monsieur André, pourquoi me dites-vous toutes ces choses ? Vous savez bien que je ne dois plus vous revoir.

— Et la raison, voyons ?

— Tout nous sépare.

— Voilà donc le grand mot que vous n'osiez dire, répliqua vivement André. Tout, nous sépare, dites-vous. Eh bien, non. Tout au contraire, nous rapproche l'un de l'autre. Il y a dans notre vie un lien qui déjà nous unit.

— Vous croyez à la destinée ?

— Oui.

— Peut-être avez-vous raison, monsieur André.

— Ne m'appellez plus M. André, appelez-moi, André, comme je vous appelle-rais Fleur-de-Marie !

« Eh bien oui, Fleur-de-Marie, je crois à la destinée, je crois que le temps est proche où nous ne nous séparerons plus.

— Fleur-de-Marie, je vous aime ! Je vous adore ! Voulez-vous être ma femme ?

Sa femme ! sa femme ! pensait l'enfant, les yeux demi-clos.

Elle craignait la lumière. Il lui semblait qu'avec le soleil allait disparaître à jamais ce rêve enchanteur, s'évanouir cette vision, s'éteindre la voix du bien-aimé, et obstinément elle cherchait la nuit et fermait les paupières, sous lesquelles de grosses larmes coulaient lentement.

Et comme elle se taisait, André reprit :

— Fleur-de-Marie, je vous en conjure, c'est une prière que je vous fais à deux genoux, voulez-vous être ma femme ?

— Je n'ai que mon vieux père, dont je suis le seul soutien, je n'ai rien au monde, rien, rien. Que venez-vous me parler d'un tel bonheur ! vous savez bien qu'il est irréalisable !

— Je vous aime !

— Vous avez une famille qui s'opposera à une telle union ! Un homme de votre monde ne peut pas épouser une ouvrière. Croyez-moi, monsieur André, ne troublez pas ma vie tranquille. Epargnez mon cœur ! ne faites pas luire devant mes yeux de folles espérances !

Triste et grave, elle se leva et prit le bras d'André.

— Venez ! lui dit-elle.

— Fleur-de-Marie, murmura André en prenant les petites mains de l'enfant, qu'il serra dans les siennes, je vous le répète, vous serez ma femme !

— André ! André !

— Songez, reprit-elle en jetant sur le jeune homme un regard d'une ineffable tendresse, qu'une désillusion me tuerait.

— Fleur-de-Marie !

— Je vous aime ! oui, je vous aime ! pourquoi vous le cachera-t-je ? reprit-elle d'une voix douce et un peu voilée. Je vous ai aimée tout de suite. Je ne sais pourquoi, mais vous avez rempli mon cœur de votre image, de votre voix, de vous tout entier. Depuis le jour où je vous vis ici, mourant sur le rivage, je n'ai vécu qu'avec ce souvenir.

— Vous m'aimez ! Vous m'aimez !

— De toute mon âme.

— Mais alors notre vie sera un bonheur de tous les instants. Vous m'aimez ! Je ne puis croire à un tel bonheur. Moi aussi je vous ai adorée dès le premier jour. Et si vous saviez ce que j'ai souffert le soir où je vous ai rencontrée sur le boulevard ! Ne sachant pas que vous étiez allée chez le docteur Arleff, j'ai eu peur que vous ne fussiez point l'ange que j'avais rêvé. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, ce doute qui, pendant quelques instants, m'a rendu méchant ?

— Je vous pardonne.

Elle lui raconta toute sa vie laborieuse passée entre Angélique et son père, son existence pleine de privations et de douleurs. Cependant, elle lui cacha les propositions infâmes d'Arleff; sa pudeur de vierge se révoltait à cette seule pensée.

Elle reprit, très grave :

— J'avertirai mon père, ce soir, de ce qui s'est passé entre nous.

— J'irai moi-même le trouver. Ce soir même il connaîtra mes intentions à votre égard, reprit vivement André.

Ils revinrent heureux, rayonnants, délicieusement émus. Le faubourg Saint-Antoine était déjà éclairé, et la nuit était venue tout à fait lorsqu'ils arrivèrent au modeste logis où Pierre inquiet, attendait le retour de Fleur-de-Marie.

— Père, dit-elle en montrant André, qui se tenait à quelques pas derrière elle, voici monsieur qui désire te parler.

— A moi ? fit Pierre devenu soupçonneux. Voilà bien longtemps que tu es sortie, ma fille.

— J'ai eu avec M. André un long entretien, père, il ne faut pas me gronder si je suis en retard, mais...

— Ma sœur ? voyons, reprit Pierre, en dardant sur André un regard foudroyant.

— J'aime votre fille, dit André, et je vous la demande en mariage.

— Hum ! hum ! comme ça, à brûle-pourpoint ? Savez-vous, jeune homme, que cette demande, si incorrecte, ne peut être faite que par un écrivain ? En avez-vous parlé à votre père ?

— Pas encore.

— C'est une frime, n'est-ce pas, pour enjôler la fille ?

— Oh ! monsieur Guérault !

— Je suis un vieux renard qui ne prend pas facilement des vessies pour des lanternes, et, foi de Pierre Guérault, je vous promets de vous casser la tête, si vous faites jamais verser une larme à ma fille. Nous sommes seuls au monde. Je vis pour elle, uniquement pour elle. Elle est tout pour moi ! ma consolation, mon espoir, mon soutien. Si je ne l'avais pas auprès de moi, il y a belle lurette que j'en aurais fini avec la misère.

Pierre s'animait. Il enveloppa André d'un regard haïeux.

— Vous voulez la tromper, n'est-ce pas ? reprit-il. Vous vous dites tout tranquillement : ce sont des gens sans le sou, des misérables à qui on peut impunément prendre l'honneur, le seul bien qu'ils possèdent et dont ils sont fiers. Pas de ça, Monsieur. Pierre Guérault n'entend pas de cette oreille-là !

— Père, dit Fleur-de-Marie qui, depuis un instant songeait et gardait le silence; père, M. André n'est pas comme tu te l'imagines. Il m'aime, père, il vient de me le dire, et je t'assure qu'il est sincère; il ne ment pas, lui. Voyons, père, ne sois pas méchant, et dis-lui au moins une bonne parole.

— Il t'aime. Et toi ? fit Pierre d'une voix sourde.

— Moi aussi, je l'aime.

A cet aveu, le cœur de l'ouvrier se brisa, ses yeux se noyèrent et une larme glissa furtivement entre ses paupières.

— Tu l'aimes ! reprit-il en retombant accablé sur un siège et, la tête dans les mains, il resta pendant quelques instants accablé et songeur.

Puis il se dressa subitement et, se tournant vers André :

— C'est bien, monsieur, je vous crois. Vous l'aimez et elle vous aime. Epousez-là !

VIII

Ce soir-là, Fleur-de-Marie chanta comme une fauvette. Tout un horizon nouveau se montrait à ses yeux, elle nageait en plein bonheur. Le lendemain et les jours suivants André vint faire sa cour à la jeune fille, qui n'avait pas interrompu son travail, et les heures s'écoulaient rapidement, au grand désespoir des chastes amoureux.

Quant à Pierre Guérault, sa tristesse ne faisait qu'augmenter. Le moment était donc venu où il faudrait se séparer de sa fille adoptive, lui révéler le secret de sa naissance, se séparer d'elle sans doute pour toujours, et son cœur se brisait. Que deviendrait-il après le mariage de sa fille chérie ? Et sans douter un seul instant que Fleur-de-Marie l'aimerait comme par le passé, il décidait de disparaître après la noce.

Il mangeait à peine, ne dormait plus. Levé avant le jour, il travaillait sans rien dire. Fleur-de-Marie, tout entière à son amour, était tellement heureuse qu'elle ne remarquait point la tristesse de son père. L'amour rend presque toujours égoïste.

Dans le quartier, les allées et venues de ce beau garçon faisaient jaser; les commères tenaient de mauvais propos. Une femme, d'allures suspectes, était venue dans la maison de Pierre Guérault, s'informer des habitudes de la jeune fille.

Pour tous les voisins, il devint évident que Fleur-de-Marie se conduisait mal, et Pierre Guérault consentait au déshonneur de sa fille, pourvu, sans doute, qu'il en résultât quelque gain.

Un jour Pierre reçut une lettre de Michel Arleff qui le priait de passer chez lui pour exécuter un travail pressé.

Pierre ignorait les tentatives du docteur auprès de Fleur-de-Marie; aussi se rendit-il en toute hâte boulevard des Italiens.

L'heure de la consultation était terminée. Michel fit entrer l'ouvrier dans son cabinet et le pria de s'asseoir.

— Vous avez travaillé autrefois chez les Mortimer, dit Arleff, et j'ai entendu souvent vanter votre adresse et votre talent. Vous êtes plus qu'un ouvrier; vous êtes un artiste et vous montez les diamants avec le goût le plus pur.

— On fait ce qu'on peut, monsieur, dit Pierre en tournant et retournant sa casquette entre ses doigts.

— Vous travaillez maintenant chez vous, à façon ?

— Oui, monsieur, et si vous avez du travail à me confier, je vous assure que j'y apporterai toute mon adresse et toute mon attention. Je n'ai pas oublié les bons soins que vous avez prodigués à ma pauvre Angélique et vous en suis toujours très reconnaissant.

— C'est une vieille histoire, à laquelle il ne faut plus songer. Vous ne me devez rien. Tenez, voici des montures que je voudrais changer, dit Arleff en tendant à Pierre deux magnifiques bagues ornées de diamants.

— Rien de plus facile, monsieur. La monture est ancienne et vous désirez, sans doute, quelque chose de nouveau ?

— Précisément. Je ne vous donne pas d'autres indications et m'en rapporte entièrement à vous.

— J'espère que vous serez content, dit Pierre en remettant les deux bagues dans leur écrin.

— Et ce brillant, comment le trouvez-vous ? fit Arleff en tendant à l'ouvrier un bijou qu'il venait de prendre dans un tiroir.

— Ce brillant, murmura Pierre ébloui, est merveilleux.

— Combien l'estimez-vous ?

Pierre examina pendant quelques instants encore le bijou en connaisseur, puis il dit :

— Il n'a pas de prix, monsieur, mais la maison Mortimer en offrirait certainement 20,000 francs.

— Une fortune pour bien des gens.

— Oui, une fortune, soupira l'ouvrier en rendant le diamant à Arleff, qui le tint quelques instants dans sa main.

Il ne fut plus question du brillant. Pierre prit l'écrin qui renfermait les deux bagues et sortit de chez le docteur.

Huit jours s'écoulèrent. Le travail commandé par Arleff s'achevait. Un matin, après sa consultation, Arleff se rendit rue Sainte-Marguerite.

L'ouvrier était seul et tournait le dos au visiteur. Avant que Pierre se retournât, le docteur déposa vivement dans un vase un objet qu'il avait jusque-là dissimulé dans sa main.

Telle était l'attention que Pierre apportait à son travail qu'il n'avait point entendu le docteur et qu'il se retourna brusquement quand il fut interpellé.

— Et bien, et mes bagues ? dit Arleff en souriant. Nous y travaillons, n'est-ce pas ?

— Excusez-moi, monsieur, je ne vous avais pas entendu venir, dit Pierre en offrant un siège au docteur. Demain tout sera terminé.

Arleff examina les bijoux, fit quelques questions à l'ouvrier, puis se retira en recommandant à Pierre de se presser.

Le lendemain, le travail fut livré et payé. Pierre s'en revint tout heureux. Il avait touché 70 francs.

Ce soir-là Pierre et Fleur-de-Marie soupèrent mieux que d'habitude. La jeune fille fit le projet d'acheter un entourage pour la tombe d'Angélique.

L'ouvrier dormit mieux que de coutume. Une aisance relative était assurée pour quelques jours. De son côté, Fleur-de-Marie, levée dès l'aube, partit à son travail après avoir embrassé Pierre longuement, plus longuement que d'habitude.

Le soir, elle rentra vers sept heures et trouva la porte entr'ouverte.

Pierre était absent, et depuis assez longtemps sans doute, car il n'avait point préparé le dîner comme il le faisait chaque soir, depuis que Fleur-de-Marie travaillait à l'extérieur.

Elle ne s'en émut pas. Il allait rentrer sous peu. Sans doute il était allé chez les Mortimer ou chez Lorient, qui lui avait écrit de passer à l'atelier pour un travail pressé.

Fleur-de-Marie était heureuse. Elle avait vu André qui, régulièrement, l'at-

tendait chaque soir à la sortie de l'atelier. Ils avaient refait ce jour-là leurs plus joyeux projets. André avait gagné le cœur de Gabrielle et allait tenter auprès de son père une démarche décisive en l'informant de la décision irrévocable qu'il avait prise. Bientôt ils pourraient se marier.

Et, le cœur débordant de joie, elle revenait plus tôt que de coutume pour annoncer à son père l'heureuse nouvelle.

Elle prépara vivement le souper, mit le couvert, alluma la lampe et se mit à travailler à quelque dentelle en attendant le retour de son père.

Mais les heures succédaient aux heures. Dix heures, onze heures, minuit sonnaient. Pierre ne rentrait toujours pas.

Alors Fleur-de-Marie prit peur. Peut-être sera-t-il arrivé quelque malheur à l'ouvrier.

Elle s'enveloppa la tête d'un fichu et descend dans la rue.

Sur le seuil de la porte des femmes causent avec animation. Fleur-de-Marie, dont l'oreille est fine entend prononcer le nom de Guérault.

— Voici sa fille, dit la concierge, en toisant insolemment Fleur-de-Marie.

— Il est arrivé un malheur à mon père ? murmure doucement l'enfant.

— Oui, ma belle. Votre père a été arrêté hier comme voleur.

— Voleur !

Et Fleur-de-Marie prononce ce mot, véhémement, pleine de colère.

— Oui, voleur, ma petite. Vous le savez, hein ?

— Voleur ! voleur ! murmure-t-elle les mains jointes.

Elle ne peut en entendre davantage. Comme une folle elle remonte chez elle, se laisse tomber sur un siège et reste là des heures entières, affaisée, sans pensées, la tête lourde. Elle attend son père, croit à chaque instant l'entendre monter, et tressaille au moindre bruit. Et quand le bruit s'est éteint, son cœur se serre douloureusement. Elle n'ose descendre. La pensée d'affronter à nouveau les regards insolents des commères du quartier fait courir un frisson dans ses veines.

Elle reste ainsi jusqu'au soir. La nuit qui tombe peu à peu rend son isolement plus affreux. Elle se voit seule désormais dans ce logis désert où tout encore lui parle de l'absent. Seule ! que va-t-elle devenir ? que va-t-elle faire ?

Puis, brusquement, ses pensées se reportent vers André qui, au sortir de l'hôpital, a dû courir à leur rendez-vous habituel. Qu'a-t-il pensé en ne la voyant pas ?

Elle sent qu'après l'avoir attendu quelque temps, il aura pressenti un malheur et que sa première pensée sera de venir consoler celle qu'il aime. Elle ne se trompe pas, André vient. Elle entend son pas ; il entre :

— Fleur-de-Marie ! murmure-t-il.

— André !

Elle le regarde et tombe dans ses bras.

— Mon père a disparu !

— Disparu !

Il ne comprend pas. Alors elle lui explique tout ce qu'elle sait, tout ce que la concierge a raconté.

— Cette femme se trompe assurément ; il y a méprise, dit André. Et il appelle aussitôt la concierge, qui déjà se trouve aux écoutes dans le corridor.

— J'ai dit, hier, à mademoiselle, tout ce que je savais. Mais, aujourd'hui, j'ai appris du nouveau.

— Vite, dites tout.

— Hier il est venu des messieurs très bien mis qui ont emmené M. Guérault, voilà ! Aujourd'hui, je suis allée chez le commissaire et j'ai su que m'sieu mon locataire était accusé d'avoir volé

L'ETRENNE PAR EXCELLENCE SANS EXTRAVAGANCES:

UN ABONNEMENT
A NOS TROIS
MAGAZINES :



1. **LE SAMEDI**, aussi traditionnel que la Noël aux yeux de tous les membres de la famille...
2. **LA REVUE POPULAIRE**, avec son air de fête dont elle se pare à votre intention toute l'année durant...
3. **LE FILM**, le benjamin, mais quel benjamin ! qui vous tient près de vos artistes préférés du cinéma, du théâtre et de la radio...

Ces trois magazines que vous pouvez souscrire en un seul abonnement aux noms de vos parents et amis constituent une étrenne par excellence, sans la moindre extravagance, une de ces étrennes qui perpétueront votre souvenir. L'idée est pratique, simple, économique. Adoptez-la en remplissant le coupon-cadeau ci-dessous.

Coupon - Cadeau - Aux 3 Magazines

☐ LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veillez trouver ci-inclus la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom du destinataire.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

Nom de l'envoyeur.....

Adresse.....

Ville..... Prov. ou Etat.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P. Q.



un magnifique diamant chez le docteur Michel Arleff.

— Chez mon oncle ! c'est impossible, s'écria André ; et, comme un fou, il sort avant que Fleur-de-Marie ait songé à le retenir.

Une journée se passe sans qu'André revienne. Lui aussi l'abandonne. Les voisins la montrent du doigt. Alors l'enfant eut un immense cri de désespoir. Était-ce possible que son père fût en prison comme voleur ? Sa raison s'égare, sa tête éclate. Elle éprouve le besoin irrésistible de marcher, d'aller droit devant elle, sans but. Elle descend dans la rue. Longtemps elle erre dans Paris. Il lui semble que tous les regards se portent sur elle.

Brusquement elle aperçoit l'hôpital Saint-Antoine, là, devant elle. Elle y entre et demande André à une religieuse qui passe.

André vient à elle ; mais le visage du jeune homme s'est assombri.

— Eh bien ? demande Fleur-de-Marie d'une voix anxieuse.

— Je suis allé chez mon oncle.

— Eh bien ? répéta pour la deuxième fois la pauvre enfant.

— C'est vrai.

Un rire qui sonnait la folie crispa les lèvres décolorées de Fleur-de-Marie.

— Alors mon père a été arrêté comme voleur, et vous le croyez coupable, André ?

André ne répondit pas.

Ils étaient dans la cour de l'hôpital, elle l'entraîna dehors.

— Vous ne répondez pas, dit-elle en regardant froidement le jeune homme. Vous croyez mon père coupable ?

— Les preuves sont convaincantes.

— Aucune preuve ne pourra me faire croire que mon père est un voleur, aucune, aucune, entendez-vous, aucune.

— Un diamant d'une grande valeur, appartenant au docteur Arleff, a été trouvé chez votre père.

— Oh ! André ! André ! s'écria la jeune fille, vous me causez une grande douleur, vous ne m'aimez pas comme je vous aime.

— Fleur-de-Marie !

— Non, vous ne m'aimez pas comme je vous aime. Si quelqu'un aujourd'hui venait me dire : le père d'André Arleff est un malhonnête homme, je répondrais : Vous avez menti !

« Le père d'André ne peut-être qu'un homme d'honneur. Et si, comme à vous, on me mettait des preuves devant les yeux, je répondrais : Ces preuves sont fausses ; le père de celui que j'aime a été victime d'une fatalité inexplicable.

Le visage d'André s'éclaira.

— Oui, vous avez raison, murmura-t-il en serrant tendrement la main de Fleur-de-Marie. Pierre Guérault est victime de quelque méprise. On nous le rendra bientôt, espérons !

— Pauvre père ! Si vous le connaissiez mieux, jamais un doute ne serait venu effleurer votre pensée.

— Je vous aime, murmura doucement André, que les paroles de la jeune fille avaient rassuré. Je vais faire tout mon possible pour que votre père soit bientôt remis en liberté. En attendant, Fleur-de-Marie, qu'allez-vous faire ?

— Espérer et attendre.

— J'avais songé à ma soeur, qui serait certainement très heureuse de vous avoir auprès d'elle.

— Votre soeur, murmura-t-elle, votre soeur consentirait à me recevoir ?

— Elle vous aime déjà.

Fleur-de-Marie resta pendant quelques instants silencieuse, le regard perdu, indécise.

— Ce serait le bonheur, murmura-t-elle. Mais je dois rester au logis et attendre le retour de l'absent. Puis m'est-il permis d'être heureuse quand mon père se désole ? Non, André, je resterai seule.

Des larmes coulaient des yeux de l'enfant, qu'une grande douleur en-

vahissait. André, ému, restait sans paroles, et lui aussi avait des larmes aux yeux.

Il partageait la conviction de la jeune fille. Non. Pierre Guérault ne pouvait être coupable ; sa bonne figure honnête ne pouvait tromper, et tout son passé irréprochable plaiderait en faveur de son innocence.

André rentra chez lui de meilleure heure que d'habitude. Il trouva Gabrielle lisant un journal.

— Un diamant d'une grande valeur a été volé à mon oncle, dit-elle.

— Tu sais tout, ma soeur ?

— Oui, lis, dit-elle en lui tendant le journal.

— Pierre Guérault est un honnête homme, la justice s'égare.

— Je le voudrais comme toi et pour toi, mon cher André ; néanmoins, cette arrestation retardera ton mariage, et peut-être l'empêchera à tout jamais.

André baissa la tête et ne répondit pas.

— Notre père ne consentira jamais à ce mariage ; il n'y faut plus songer, reprit Gabrielle après un silence.

— J'ai promis d'épouser Fleur-de-Marie, et je l'épouserai.

— Mais si son père est vraiment coupable.

— Eh bien, je m'expatrierai. Nous partirons si loin, si loin, que jamais le nom de Pierre Guérault ne viendra frapper nos oreilles.

— Tu nous quitterais ? murmura Gabrielle. Oh ! André ! Tu trouves une étrangère sur ton chemin, et pour cette étrangère tu renies tes vieilles tendresses d'enfance et tout le passé qui nous unit tous deux ! Tu oublies notre père qui, lui aussi, a besoin d'affection. Aurais-tu le triste courage de t'expatrier sans plus jamais revenir ?

— Gabrielle ! je l'aime tant ! si tu savais !

— Mais on guérit de l'amour. Peux-tu, toi, le fils d'un honnête homme, songer à épouser une jeune fille dont le père est en prison, accusé de vol ? Songe donc ! Un voleur ! Ne crains-tu pas qu'un jour on te jette à la face une infamante condamnation ? Ne trembles-tu pas qu'un jour on dise à tes enfants : « Votre grand-père était Pierre Guérault ; il a été condamné comme voleur. »

— Oh ! tais-toi, tais-toi !

— J'ai réfléchi longuement avant de te dire tout cela. Pour moi, cet homme est coupable. Le diamant a été trouvé chez lui ; qui donc l'y aurait porté ? Il l'aura volé le jour où il alla chez le docteur prendre du travail. J'ai bien réfléchi à tout cela. Je me suis faite juge d'instruction et j'ai acquis la conviction que cet homme est bien le coupable.

— Mais elle, que va-t-elle devenir ? cria André en se promenant de long en large dans le boudoir. Que va-t-elle devenir, dis, ma soeur ?

— Si elle t'était indifférente, je t'aurais dit : Conduis-la près de moi, je la consolerais. Mais tu l'aimes, et cela est impossible. Crois-moi, il vaut mieux ne plus la revoir.

— Ma soeur, répondit froidement André, ne me demande jamais un pareil sacrifice.

— Il le faut cependant.

— Jamais.

— Tu l'aimeras toujours, toujours, soupira Gabrielle, dont les mains se joignirent.

— Oui, ma soeur. Ah ! on voit bien que tu ne connais pas Fleur-de-Marie, cet ange dont la vie est toute de pureté. Si tu la connaissais, ton bon cœur s'attendrirait ; tu la prendrais dans tes bras et tu pleureras avec elle !

Et comme Gabrielle se taisait :

— Tu ne réponds pas ? Alors, c'est bien là ta pensée ? Ta conviction est entière et absolue ?

— Oui, André.

Un sourire sombre erra sur les lèvres du jeune homme.

— Une rupture est facile à conseiller, dit-il froidement, mais difficile à opérer.

— Je t'ai fait toucher la plaie à nu, et, en outre, ce mariage serait un malheur pour elle aussi ; car, serais-tu sûr de ne jamais lui reprocher sa naissance et le nom qu'elle porte ?

— Oh ! je sais ; les arguments ne manquent pas.

— Tu ne peux faire d'elle ta maîtresse, reprit Gabrielle après un long silence, et cependant tu ne peux lui donner ton nom. L'honneur me commande de te parler ainsi.

— L'honneur me commande, à moi, de tenir la parole que j'ai donnée. Et, d'ailleurs, je place mon bonheur au-dessus des préjugés du monde.

— Mon cher André, s'il ne s'agissait que de préjugés à écarter, je te dirais : épouse-la ? Mais lorsque tu joues peut-être un rôle de dupe, mon devoir est de t'ouvrir les yeux.

— L'amour ne me rend pas aveugle, et je ne vois pas en quoi je suis dupé.

— Laisse-moi te parler franchement. Crois-tu qu'un rusé voleur éprouvera de longs scrupules et hésitera longtemps avant de jeter sa fille à la tête d'un homme dans l'espoir de la marier richement.

— Je n'ose comprendre.

— Rappelle-toi la facilité avec laquelle Pierre Guérault a autorisé tes visites, et conviens qu'il y a mis une complaisance qui frise les calculs.

André poussa un cri. Une telle accusation le révoltait. Pendant un instant il détesta sa soeur qui osait ainsi profaner son amour et qui rabaisait l'affection si chaste de Fleur-de-Marie à une ignoble spéculation.

Les jeunes gens se séparèrent. André passa une partie de la nuit à écrire à Fleur-de-Marie. Vingt fois il déchira sa lettre et la recommença. Finalement, il ne l'envoya pas. Qu'aurait-il pu dire ? Il connaissait le caractère réfléchi de Gabrielle, il savait que sa soeur, dans son honnêteté, éprouvait une répulsion instinctive pour tout ce qui n'était pas pur, et, malgré lui, les accusations qu'elle avait lancées contre Pierre Guérault, hantaient son esprit et brisaient son cœur.

IX

Or, que s'était-il passé chez Pierre Guérault dans la journée précédente ? Fleur-de-Marie était partie, comme d'habitude, à son travail. Pierre, resté seul, avait maintenant un peu d'espérance au cœur. Il avait touché quelque argent du docteur Arleff, le travail reprenait un peu et le matin même il avait été appelé chez les Mortimer et Lorient pour exécuter des montures pressées.

Depuis longtemps l'ouvrier ne s'était senti aussi tranquille. Fleur-de-Marie, devenue jeune fille, lui causait moins de soucis : elle aussi travaillait et contribuait au bien-être de la maison.

Il déjeuna de bon appétit et forma même le projet de remonter petit à petit le modeste ménage et de constituer à sa fille un trousseau complet qui serait sa dot lorsqu'il la marierait à celui qu'elle aimait.

Cette idée de se séparer de sa fille amenait bien encore quelques larmes de ses paupières, mais il en avait pris son parti. Il ne voulait pas être accusé d'égoïsme, et, après de longues réflexions, il résolut d'avouer le plus tôt possible à la jeune fille le secret de sa naissance.

Tout à coup, on frappa brutalement deux coups à la porte.

— Entrez, cria l'ouvrier, sans se retourner, et croyant à quelque visite de camarade.

La porte cria sur ses gonds ; Pierre se retourna et aperçut deux hommes militairement boutonnés et serrés dans leurs redingotes noires.

— Vous êtes Pierre Guérault ? dit le plus âgé en fixant hardiment l'ouvrier.

— Oui, monsieur.

— Je suis commissaire de police et suis chargé de faire une perquisition chez vous.

Pierre devint extrêmement pâle.

— Une perquisition chez moi ? dit-il d'une voix légèrement tremblante.

— Oui, monsieur, répondit froidement le commissaire en jetant un regard investigateur autour de lui. Vous habitez seul ici ?

— J'habite avec ma fille, monsieur.

— Vous n'êtes pas heureux ; le travail ne va pas et vos meubles ont été vendus l'hiver dernier pour payer votre propriétaire.

— Cela est vrai, monsieur.

— Il y a une quinzaine de jours, n'avez-vous pas été appelé chez le docteur Michel Arleff ?

— Parfaitement ; j'ai travaillé pour lui.

— Vous avez remonté deux bagues ?

— Oui.

— Ne vous a-t-il pas montré un brillant magnifique que vous avez vous-même évalué à vingt mille francs ?

— Tout cela est exact, fit Pierre, qui ne comprenait pas encore.

— Eh bien ce brillant a disparu.

— Et c'est moi qu'on accuse de l'avoir dérobé ? cria Pierre qui, brusquement, se rendit compte de la situation.

— On va faire une perquisition chez vous !

— Faites, monsieur, dit Pierre d'un air parfaitement calme.

La petite chambre qu'occupait Fleur-de-Marie fut mise sans dessus dessous. Pierre, les bras croisés, regardait d'un oeil morne ces deux hommes qui furetaient partout et jetaient pêle-mêle, sur le carreau, les vêtements de sa jeune fille. Son cœur se soulevait indigné.

— Rien par ici, dit le commissaire à l'agent occupé à vider le buffet du réduit qui servait de cuisine.

— Oh ! vous ne trouverez rien, murmura Pierre. Parce qu'un homme est malheureux, sans pain et sans travail, s'ensuit-il qu'il doive être un voleur ?

Et c'est cependant cela que vous pensez, monsieur.

— Je serais heureux d'établir votre innocence, répliqua le commissaire, que la figure honnête de l'ouvrier avait séduit.

Tout avait été fouillé. L'agent et le commissaire allaient se retirer quand, sur la cheminée, les deux vases dans lesquels Fleur-de-Marie mettait parfois des fleurs, frappèrent leurs regards. L'agent s'approcha, pendant que le commissaire reboutonnait sa redingote, et vida sur la cheminée le contenu du vase qui lui tomba sous la main. Il y avait là tout un mélange de boutons, de fil et d'aiguilles.

Tout à coup, l'agent poussa un cri de triomphe ; il venait de découvrir le diamant tant cherché.

— Qu'est-ce cela ? dit le commissaire dont les sourcils se froncèrent.

— Le diamant ! le diamant ! répondit l'agent en toisant insolemment Pierre Guérault.

— Le diamant ! articula l'ouvrier la sueur au front ; le diamant ! Comment se fait-il qu'il soit ici ?

— Parbleu ! parce que vous l'y avez mis après l'avoir volé. La chose est assez claire.

— Volé ! moi, j'ai volé ! cria Pierre, en se dressant livide, les dents serrées.

— Si vous ne l'aviez pas volé, comment expliqueriez-vous la présence de ce diamant ici ?

— Oh ! je devins fou, s'écria Pierre en pressant sa tête à deux mains ; fou, fou. Il y a méprise, je suis victime

d'une erreur, d'une fatalité, mon Dieu, mon Dieu !

— Ils disent tous cela, observa l'agent.

Silencieusement un autre agent venait d'entrer dans la chambre. On mit les menottes à Pierre sans qu'il semblât s'en apercevoir.

— Voleur ; moi, voleur, murmurait-il. Etre arrivé à cet âge pour être accusé ainsi. Voleur ! moi tout toute la vie a été honnête et laborieuse !

— Allons, suivez-moi, dit brutalement l'agent en touchant le bras de Pierre.

— Mais, messieurs, laissez-moi. Je ne peux pas m'en aller. Je ne suis pas seul. Et ma fille ? Vous n'y pensez pas ? Elle ne sait rien, elle. Que dirait-elle ce soir en ne me retrouvant pas ?

Mais commissaire et agents fermaient l'oreille aux plaintes du malheureux qu'ils entraînaient brutalement en prison.

Le procès se jugea rapidement et six semaines après, l'affaire était terminée. Pierre, accablé par les preuves, était condamné à un an de prison.

Des semaines s'étaient écoulées depuis le fatal événement qui laissait Fleur-de-Marie seule, abandonnée désormais.

La jeune fille a voulu assister au procès de son père. Fièvre et calme, pas un muscle de son visage n'a tressailli en entendant prononcer la sentence qui, peut-être, la sépare à jamais de son père bien-aimé.

Elle obtient de voir le condamné et de l'embrasser une dernière fois. C'est avec une indicible émotion qu'elle pénètre dans la prison.

Pierre est seul dans sa cellule. Elle se jette dans ses bras, éperdue.

Lui la serre follement sur sa poitrine ; des sanglots montent à sa gorge et l'étouffent.

— Ma pauvre fille !

— Père, je te reverrai. Tu reviendras. Tu n'es pas coupable, cria Fleur-de-Marie en enlaçant le condamné, dont le dos s'est voûté en quelques jours.

— Ma fille, ma fille !

Il ne peut dire que cela. Devant elle il tremble, ses regards se voilent. Le moment de la séparation le rend fou ; il balbutie des paroles sans suite.

— Il perd la raison, pensa Fleur-de-Marie en s'agenouillant devant son père. Elle lui baise les mains.

— Père, père, ne désespère pas ; tu reviendras. Oui, nous nous reverrons un jour. La justice reconnaîtra qu'elle s'est trompée, qu'elle a fait fausse route. On te rendra l'honneur et l'estime des honnêtes gens.

— Oublie-moi, abandonne-moi ; il le faut. Il le faut pour toi-même, comme aussi pour celui que tu aimes et qui doit t'épouser.

Un soupir souleva la poitrine de la jeune fille.

— Non ! mon père. Je ne me marierai pas, fit-elle faiblement.

— Oh ! je comprends. Il hésite, n'est-ce pas ? La fille d'un voleur, d'un condamné ne peut épouser un honnête homme. Il te fuit, peut-être. Tu es abandonnée, n'est-ce pas ? Ouvre-moi ton cœur, je t'en conjure !

— André m'aime toujours, mon père.

— Mais il ne te donnera pas son nom. Il ne peut épouser la fille de Pierre Guérault. L'injustice des hommes t'atteindra aussi, toi, ma fille !

Pierre resta absorbé dans ses pensées. Une lutte semblait se faire en lui. Tout à coup, il s'écria :

— Non ! cela ne sera pas. Je ne veux pas que tu sois victime.

Et, se redressant, il resta quelques instants immobile, en proie à une lutte suprême.

Il se souvenait des dernières volontés d'Angélique, et une révolte se fit en lui à cette pensée.

Le devoir était impérieux, cependant. Le moment était venu de révéler à la jeune fille le secret de sa naissance.

En agissant autrement, il commettrait une mauvaise action. Avait-il le droit de condamner l'enfant à une vie cachée et malheureuse ? Sa conscience lui répondait : non et le forçait à remplir son devoir.

Il regarda longuement la jeune fille et lui prit les mains, qu'il joignit dans les siennes.

— Mon enfant, dit-il d'une voix tremblante, il y a dans ta vie un mystère que je t'ai toujours soigneusement caché : Fleur-de-Marie, tu n'es pas ma fille !

— Il devient tout à fait fou, pensa la jeune fille, que cet aveu laissa calme.

— Tu ne me crois pas, je le vois dans tes yeux. Tu doutes de mes paroles. Tu crains que le désespoir et la douleur aient altéré ma raison ; et pourtant je t'ai dit la vérité. A présent que ma vie est finie, que je vais te quitter pour toujours et achever dans un déshonneur immérité une existence de probité et de travail, c'est pour moi un devoir sacré de t'apprendre enfin que tu n'as rien de commun avec le flétri et que je ne suis pas ton père.

— Père, je t'en conjure, reviens à toi.

— Tu ne me crois pas encore, reprit Pierre avec un indicible sourire. Et cependant je te dis vrai. Nous allons nous séparer.

— Je m'efforcerai d'oublier les seuls moments de bonheur que j'ai passés entre toi et ma pauvre Angélique et ne demanderai à Dieu, pour toute consolation, que de te rendre heureuse.

— Oh ! comme je t'aime, s'écria Fleur-de-Marie, en enlaçant Pierre dans ses bras ; comme je t'aime ! Si tu savais ! J'aime André, mais, pour toi, je ferai taire mon amour. Je veux partager toujours ton existence, te suivre partout où tu iras, lorsque tu sortiras de prison. Je veux consacrer ma vie à te faire oublier le passé.

— Oh ! ma fille, ma fille.

— Et, en attendant, je resterai près de toi. Tu te diras que je passe sous ta fenêtre tous les jours, que je prie pour toi, et cela te réconfortera.

— Je ne veux pas que tu te sacrifies pour moi, reprit Pierre, après un long silence, et me désobéir me causerait un grand chagrin. Tu te marieras avec celui que tu aimes et, plus tard, peut-être nous reverrons-nous. Je ne désespère ni de Dieu, ni de la justice humaine.

Il reprit, en faisant asseoir Fleur-de-Marie auprès de lui :

— Non, tu n'es pas ma fille ; je suis un étranger pour toi. Je ne t'ai pas donné la vie, je te l'ai sauvée. Et en quelques mots il lui raconta le drame de la villa de La Varenne.

Fleur-de-Marie s'était dressée, l'oeil chargé d'éclairs, la poitrine soulevée par des sanglots.

— Mais tu es mon seul père, ma seule famille, mon seul amour, murmura-t-elle en s'agenouillant devant l'ouvrier ; non, non, je ne rechercherai pas cette famille qui est la mienne et qui, sans pitié, m'avait vouée à la mort. Père, c'est toi que j'aime, que j'adore, tu entends ? C'est pour toi que je veux vivre !

Pierre ne répondit pas, mais de grosses larmes noyaient ses yeux et, goutte à goutte, tombaient sur ses joues amaigries.

— La récompense est grande, soupira-t-il, tu ne me renies pas, et tu ne fuis pas le condamné, et, malgré tout, tu veux que je sois ton père.

— Père chéri, père adoré !

— Toi seule m'as donné du bonheur et m'as consolé. La misère est venue dans notre pauvre logis, et toi seule, encore, me l'as fait supporter sans colère. Grâce à toi, j'ai changé d'existence, j'ai travaillé, j'ai fait de beaux rêves d'avenir. La vie avec toi était un rayon de soleil de tous les instants. Aujourd'hui tout est changé. Je n'existe plus et tu restes seule sur la terre. Pour que tu épouses M. André, il faut que je disparaisse ; il faut que j'établisse que je te suis étranger, et je suis prêt à le faire.

— Ecoute-moi bien attentivement. Tu ouvriras la commode et tu trouveras dans un tiroir secret échappé à l'oeil vigilant de la police un voile de mousseline marqué aux initiales C. C. M. qui sont, sans doute, celles de ton vrai nom. Près de ce voile un papier écrit de la main d'Angélique attestera que je t'ai dit la vérité. En outre, en consultant les registres de l'état civil, il sera facile de constater qu'il ne m'est jamais né d'enfant.

— C'est bien, père, dit froidement Fleur-de-Marie. Mon affection pour toi ne changera jamais. Je resterai Mlle Guérault toujours. C'est ma volonté. Tu m'as élevée, aimée, sauvée de la mort : je suis ta fille, je ne me connais pas d'autre famille.

Elle se leva sur ces paroles. Son visage avait pris une expression hautaine, presque irritée.

— C'est un devoir pour toi de rapporter cette confidence à André. Aie confiance en son amour ; s'il t'aime sin-

cèrement, il ne repoussera pas l'enfant trouvée.

— Jamais je ne ferai cela dit Fleur-de-Marie. Je veux qu'André croie épouser Mlle Guérault. Et s'il n'a pas le cœur assez haut placé, eh bien, qu'il m'abandonne. Son amour n'aura pas été assez puissant pour vaincre les préjugés du monde et cet amour-là n'est pas celui que j'admets. Je me séparerai de lui à tout jamais sans même lui laisser deviner ma douleur... Je suis ta fille, père, et je resterai ta fille.

Elle le regarda longuement, profondément émue, les yeux noyés de larmes, et puis se jeta dans ses bras. Longuement l'ouvrier la tint embrassée, puis ils se séparèrent et Fleur-de-Marie sortit de la prison.

Pendant le reste du jour elle erra dans Paris. Jamais la pauvre enfant ne s'était sentie aussi seule et aussi malheureuse. La confidence de Pierre Guérault l'avait profondément attristée. Elle aussi avait un père et une mère ! et à cette pensée son cœur se serrait douloureusement.

Elle rentra enfin et monta rapidement les cinq étages, pénétra chez elle où, désormais, elle devait vivre seule. Elle s'assit épuisée, les mains jointes.

C'était fini. Pendant de longs mois, elle serait sans protection, livrée à ses propres forces. Seule ! Ce mot la glace d'effroi.

Lentement, elle approche de la commode et cherche le tiroir à secret, qui s'ouvre sous une faible pression. Dans un coin, un voile d'un blanc jaunâtre apparaît à ses regards troublés. Elle le déplie ; il est en mousseline de l'Inde garni d'une valencienne de grande valeur ; dans un coin, les initiales C.C.M. sont brodées.

Les mains de Fleur-de-Marie tremblent, ses regards se voilent. Elle songe que sa mère, sans doute, a brodé ces initiales, et son cœur palpite doucement. Sa mère ! Sa mère !

Elle tombe à genoux et couvre de baisers ce voile blanc qui seul la rattache à sa famille inconnue. Se peut-il qu'autrefois sa mère ait voulu la tuer ? Non. Et son cœur est plein de sa mère. Elle la voit comme elle doit être, avec de grands yeux tristes et un bon sourire d'une douceur infinie.

La nuit se passe ainsi. Plongée dans ses réflexions, la jeune fille ne se couche pas. Un sentiment nouveau envahit son cœur. Malgré les confidences de Pierre Guérault, elle est émue délicieusement. Et lorsque les premières lueurs de l'aube viennent l'arracher à ses pensées, un sourire éclaire son visage. Elle ne sera plus seule désormais, il lui reste un souvenir.

X

LE WAGON DIESEL - ELECTRIQUE . . .

[Suite de la page 7]

grande partie inhabités et le matériel roulant des compagnies ainsi absorbées laissaient beaucoup à désirer. On s'efforça donc de remédier à la situation et de trouver un mode de traction qui à la fois serait économique et répondrait aux besoins du pays de par trop peu peuplé.

C'est à l'automne de 1923 que le regrettable C. E. Brooks, alors surintendant du service de la traction, fit une visite élaborée des deux Amériques et de l'Europe, en quête des dernières découvertes ferroviaires pour trouver un type de locomotion qui répondît aux besoins du Canadien National. Ces réseaux étrangers ne lui fournirent aucun type de locomotive qui eût pu être adopté avec profit par le Canadien National. Cependant, comme il revenait de Suède, il s'arrêta à Glasgow, Ecosse, où il visita l'avionnerie de la William Beardmore Company. On était à faire

la vérification de plusieurs nouveaux moteurs d'avions. M. Brooks se rendit compte que ces moteurs pourraient être adaptés à la traction ferroviaire et les ingénieurs de la compagnie partagèrent son opinion. Des arrangements furent alors conclus avec la Beardmore Company. Quelques moteurs, auxquels on fit subir des modifications, furent alors achetés pour fin d'expérience.

De retour au Canada, M. Brooks commanda à l'Ottawa Car Manufacturing Company neuf types de wagons spéciaux auxquels on adapta les moteurs Diesel Beardmore. La Canadian Westinghouse fournit les générateurs et les moteurs à traction requis pour transformer le pouvoir. L'assemblage de ces nouvelles unités a été fait aux usines du Canadien National à la Pointe St-Charles au début de 1925.

Telle est l'histoire du Wagon Diesel-électrique.

L'ÉQUIPAGE de Mme de Vaudricourt filait à fond de train dans la direction de Saint-Cloud. A l'entrée du pont, Christine descendit de voiture et s'engagea dans la petite ruelle que nous connaissons déjà. Il faisait presque nuit et les passants étaient rares en ce coin perdu, baigné par les flots.

Christine connaissait son chemin. Plusieurs fois déjà elle s'était rendue chez Polyte dont elle comblait la femme de cadeaux et d'argent.

Aussi, l'établissement de Polyte s'était-il peu à peu relevé. Grâce à ces largesses, il avait pu payer ses dettes, et son commerce marchait maintenant au gré de ses desirs.

Mais cette imprévue prospérité, loin de les contenter, ne les avait rendus que plus envieux ; ils rêvaient d'une grosse fortune. La femme à Polyte, surtout, souhaitait de belles toilettes et désirait quitter au plus vite ce coin malsain qu'elle habitait. Mais pour cela il fallait de l'argent, beaucoup d'argent.

[Lire la suite au prochain numéro]

RIEN DE SÉRIEUX

Dans la forêt vierge, deux explorateurs se rencontrent.

— Je suis venu ici, dit le premier, pour connaître de nouveaux horizons, pour fouler le sol inviolé et savourer les charmes grandioses de la nature. Et vous ?

— Moi, dit le second, je suis venu ici parce que ma fille commence à apprendre le piano.

Maurice Garçon, le grand maître du barreau parisien, assistait l'autre jour à un défilé de mannequins.

On en était aux toilettes les plus décolletées quand son voisin se pencha vers lui :

— Hein, c'est beau... Ces couturiers, tout de même, en ont-ils des inventions !

Alors, Me Garçon, en souriant :

— Des inventions... Vous voulez dire des découvertes !

— Comment trouvez-vous mes dents ?

— Magnifiques !

— Ah ! vous croyez ?

— Oui... Il y en a une douzaine à enlever et le reste à plomber.

Dans une ville d'Italie, le lieutenant Y... cherche le chemin qui conduit à la station. Il a déjà épuisé avec un civil tous les souvenirs que lui a laissés la langue de Dante. Impatienté par un tel effort de mémoire, il s'écrie tout à coup sur un ton énergique :

« Gara, if you please ! »

On parlait du plus terrible bavard que la terre ait porté.

— Il est effrayant disait un de ceux qui ont eu la douleur de le subir. Pendant des heures, il parle sans discontinuer, ne s'arrêtant que pour tous- ser.

— Du moins, pendant qu'il tousse, on a peut-être la ressource de glisser une phrase ?

— Pas moyen, il fait signe de la main qu'il va continuer.

C'est une bien belle histoire, une histoire comme nos grand-mères, jadis, en racontaient.

Il était une fois, vous voyez... comme nos grand-mères, il était une fois un gentil petit moucheron qui folâtrait dans une prairie, par une belle journée de printemps.

Ivre de chaleur, de lumière et de parfums, il était heureux de vivre et voletait gaiment de fleur en fleur.

La terre fleurait bon la lavande, le ciel était bleu, l'air était pur, et notre moucheron, étourdi par tant de bonheur, ne remarqua pas la présence d'une vache à ses côtés.

Il s'engouffra tout à coup, sans le savoir, dans la gueule large ouverte du ruminant. Il pénétra bientôt dans l'œsophage et continuant de folâtrer, toujours sans rien remarquer finit par échouer dans l'estomac de l'animal. Arrivé là, comme il était fatigué, il se posa et s'endormit profondément.

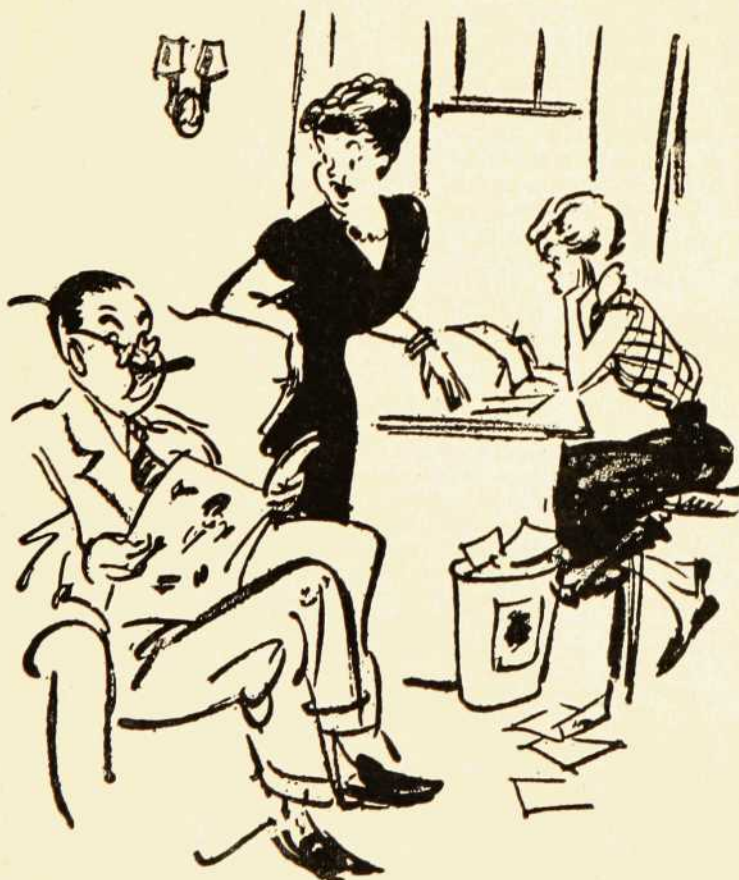
Quand il se réveilla... la vache était partie.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— En parlant avec Colette, j'ai cru, un moment, que c'était le coup de foudre : je me sentis comme étouffé, mais c'était tout simplement un bon rhume qui commençait...

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Tu admettras que c'est une épistolière née : tu entends, ces observations si judicieuses sur ce jeune homme qu'elle n'a pourtant vu qu'une fois.

Elle. — Dès que la cérémonie sera terminée, papa nous ouvrira un compte de banque.

Lui. — C'est bien ennuyeux, nous allons nous marier un samedi et les banques sont fermées ce jour-là.

— Pas généreux, moi ? Veux-tu que je me dépouille pour toi ?

— Inutile ! Jamais ta peau n'aura l'aspect du vison ou de la loutre.

— Vous avez une bibliothèque immense et un nombre prodigieux de volumes. Vous lisez beaucoup ?

— Non, car je n'ai pas le temps. Je forme cette collection pour le temps où je me retirerai des affaires.

— Voilà une excellente idée.

— Non, car si je ne formais pas cette collection, je me serais retiré des affaires depuis longtemps.

Cet académicien vient de se relever d'une longue maladie. Pour sa convalescence, le docteur lui prescrit un régime assez sévère à suivre.

Sa femme infirmière dévouée, suivant le conseil du médecin, d'une façon très consciencieuse, lui présente, le premier jour, une cuillerée de bouillon de légumes.

— Une cuillerée seulement ? demanda le convalescent étonné.

— Patience, mon mari, répondit son épouse, c'est le médecin qui l'a ordonné ainsi.

— Bien, fit le malade, d'un ton résigné, mais est-ce qu'il m'a permis au moins de lire ?

— Parfaitement, tu peux lire modérément, sans te fatiguer.

— Entendu, répliqua l'académicien, ironique, si tu m'apportais alors un timbre-poste pour commencer.

Un brave campagnard aux prises avec son âne, ne put le faire démarrer d'un pouce.

Un jeune estivant, croyant faire le malin, s'adresse au campagnard :

— Eh ! l'homme ! Combien veux-tu me revendre ton âne ?

L'autre, toisant un instant l'impertinent blanc-bec, répliqua aussitôt :

— Avant de penser à acheter mon âne, faudrait demander à tes parents s'ils ont les moyens d'en nourrir deux !

A l'Hôtel Royal, où est descendu l'Aga Khan, le directeur appelle le chef comptable :

— Je veux vérifier moi-même les notes de Son Altesse.

On les lui apporte. Il voit, entre autres : « Repas du chien de Son Altesse : 3,200 francs ».

La semaine suivante même vérification, mais la note du chien s'élève à 15,000 francs. Le directeur demande des éclaircissements, et le chef comptable explique :

— Le chien de Son Altesse a eu, lui aussi, des invités...

Il y a un écho remarquable ici, dit le guide suisse au touriste, en s'épongeant le front. Vous n'avez qu'à crier fort. Dites par exemple : « Garçon, deux verres ! »

Le touriste obéit et écoute avec attention.

— Je n'ai pas entendu l'écho, dit-il enfin.

— Je comprends. C'est l'aubergiste d'à côté qui l'a intercepté. Voyez, il arrive avec deux verres de bière.

— Quelles sont les dents qui nous viennent les dernières ?

— Les fausses.



LA FANTASTIQUE ODYSSEE



CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — CINQUANTIÈME ÉPISODE



1. Une lueur de satisfaction dans son regard sombre et farouche, Ahmed Bey surveilla Kitty Sinclair écrivant le billet à Robert, lui rapportant l'offre de rançon de dix mille dollars pour sa mise en liberté. Comme elle finit, il s'en empara.



2. « Je puis lire l'anglais, » dit-il, fixant Kitty avec suspicion. « Et si vous avez tenté de trahir mon repaire secret dans les collines, eh bien, vous mourrez ! Sur cet avertissement, Ahmed Bey lit la lettre. « Bien ! » murmura-t-il. « Tout est parfait ! »



3. Robert et le capitaine Evans, eux, ayant jeté un coup d'oeil à travers le rideau suspendu à l'entrée, et ayant vu le garde debout à l'intérieur, longèrent les murs de la maison de façon à n'être pas aperçus, et écoutèrent ce qui se disait en dedans.



4. Sachant qu'un seul cri d'Ahmed Bey ou de son garde arabe mettrait tout le village à leurs trousses, nos héros se demandèrent comment ils délivreraient Kitty. Soudain Robert faisant signe au capitaine Evans de le suivre, se glissa plus loin.



5. Se hâtant à travers le tunnel, Robert et le capitaine Evans rejoignirent leurs deux prisonniers arabes. A la pointe de leurs revolvers nos amis les contraignirent à se dévêtir. « Nous allons nous déguiser en Arabes, » dit Robert.



6. Sitôt les deux Arabes dépouillés de leurs vêtements Robert et le capitaine les lièrent et les bâillonnèrent de nouveau. Puis, endossant eux-mêmes les vêtements de leurs captifs, ils s'engouffrèrent dans le tunnel vers la maison d'Ahmed Bey.



7. « Je ne crois pas que Ahmed Bey puisse percer nos déguisements dans cette lueur, » dit Robert comme ils rasaient les murs. « Qu'importe, il nous faut le risquer. » Comme ils allaient tourner le coin de la maison ils virent le garde d'Ahmed Bey.



8. Froidement Robert épia les yeux de l'Arabe prêt à bondir sur lui s'il s'avisait de faire le moindre signe d'alarme. Ma's, celui-ci sourit et fit un signe. « Ahmed Bey veut vous voir, » dit-il en arabe. « Il m'a envoyé vous chercher ».



9. Avec un soupir de soulagement Robert acquiesça d'un cri guttural et s'élança d'un pas décidé vers la porte. Le capitaine Evans et le garde le suivirent. Comme il entra, Robert vit Ahmed le regardant. « Entrez, Nassah ! » dit-il. (à suivre)



Conte illustré du Samedi — Deuxième épisode



Celle que l'homme à la balafre a nommée Milady ne semble pas soucieuse de rester en tête-à-tête avec d'Artagnan. Imitant l'exemple de son compagnon, elle saute dans son carrosse et disparaît dans un tourbillon de poussière sans se douter de l'impression qu'elle a produite. Furieux d'avoir été rossé sans avoir pu se venger, d'Artagnan s'exclame : « Je ne resterai pas une minute de plus dans cette auberge de malheur où l'on ne rencontre que des lâches... ». Mais en se fouillant pour chercher sa bourse, il pâlit. Où est la lettre pour M. de Tréville ? L'aubergiste sait parfaitement que c'est l'inconnu de tout à l'heure qui a dérobé cette lettre, mais il sait aussi que son client a le caractère vif.

donc, plutôt que d'affronter sa colère, joue-t-il à la perfection le rôle de l'imbécile stupéfait et navré. Bien entendu, toutes les recherches restent vaines et d'Artagnan, la mort dans l'âme, abandonne tout espoir de retrouver sa précieuse lettre. Très grand seigneur malgré tout, il paye largement l'aubergiste, qui, en retour de cette générosité, lui fait comprendre ce qu'est devenue la missive. Battu, volé et mécontent, notre ami brûle les étapes et parvient à Paris où un maquignon lui donne neuf livres de son cheval. Il était temps car, au cours de son voyage, les quinze écus de M. d'Artagnan père ont fondu comme neige au soleil.



D'Artagnan était jeune et beau et, dans ce temps-là, à Paris, ces deux qualités facilitaient bien des choses. C'est ainsi que, malgré ses maigres ressources, notre Gascon peut trouver un gîte accueillant pour y réparer les désordres de sa toilette. Puis, le bandage qui entoure sa tête, dissimulé sous son béret, il se rend droit au Louvre pour y demander audience à M. de Tréville. Le Mousquetaire de garde le renseigne. M. de Tréville n'est au Louvre que lorsque Sa Majesté le fait demander. Dans l'antichambre de son futur protecteur, un spectacle étonnant attend d'Artagnan. Des Mousquetaires se disputent à l'épée nue leur tour d'audience en ponctuant leurs assauts de remar-

ques fort désobligeantes pour Son Eminence le Cardinal de Richelieu. Chaque mousquetaire risque sa vie pour avoir l'honneur d'être admis le premier auprès de M. de Tréville. D'Artagnan admire le courage de ces hommes et il n'a que plus hâte de se trouver dans ce corps d'élite. M. de Tréville semble d'ailleurs fait à l'image de ses hommes à moins que ce ne soient ses hommes qui cherchent à lui ressembler. Au moment où d'Artagnan pénètre dans son cabinet, le capitaine des Mousquetaires du Roi pousse des rugissements à faire trembler les vitres...



Athos!... Porthos!... Aramis!... A ces trois noms clamés par M. de Tréville, deux Mousquetaires paraissent, l'air penaud : « Messieurs, j'apprends que vous vous êtes encore battus contre les gardes de M. le Cardinal... » commence M. de Tréville. Puis, il s'aperçoit de la présence du troisième larron. Aramis, dont l'allure fine et distinguée contraste avec la stature massive de Porthos, entreprend de narrer dans quelles conditions le combat s'est déroulé. Sous ses sourcils froncés, les yeux de M. de Tréville pétillent de malice et même d'un certain contentement. Au plus fort du récit, la porte s'ouvre et celui que l'on nomme Athos paraît sur le seuil. Mortellement pâle, il s'avance de quelques

pas... « Lorsque M. de Tréville appelle ses Mousquetaires, il n'y a que les morts qui ne répondent pas... » articule-t-il péniblement. Mais l'effort a été trop rude... avant que ses compagnons aient pu le soutenir, Athos, vaincu par la douleur, chancelle et s'écroule tout d'une pièce. Oubliant sa colère, M. de Tréville se précipite... Son meilleur Mousquetaire... Diable d'homme! Il faut le soigner vite... Muet d'admiration, d'Artagnan a assisté à toute cette scène. Son opinion est faite, les Mousquetaires sont des lions et c'est dans ce corps d'élite qu'il servira. D'ailleurs on emporte Athos qui n'est pas gravement atteint et le moment est venu d'exposer sa requête à M. de Tréville.

(à suivre)

— Entrez ! fit-il en glissant vivement le portrait dans sa poche.

La porte s'ouvrit...

Paul crut que son cœur s'arrêtait de battre. Il eut l'impression que le plafond s'écroulait sur sa tête... La femme qui se tenait sur le seuil, une liasse de feuillets à la main, c'était Yvonne Landry !

Le temps d'un éclair, la vérité se fit jour en lui : peu de temps auparavant, la jeune fille lui avait dit qu'on allait la changer de service, sans préciser la nature de sa nouvelle affectation. Il l'avait écoutée d'une oreille distraite, car, tandis qu'elle parlait, il ne prêtait attention qu'au mouvement de ses lèvres découvrant la nacre étincelante du sourire. Jamais il ne s'occupait des mutations dans le personnel ; il savait seulement qu'Yvonne appartenait au service de la comptabilité où jamais il ne mettait les pieds. Comment aurait-il pu prévoir qu'un hasard stupide les mettrait ainsi en présence le jour même où il avait résolu de jeter bas le masque et de déclarer son amour !

Yvonne avait refermé la porte. Plus blanche qu'un suaire, elle fixait sur le jeune homme un regard plein d'une douloureuse stupeur.

— Vous... murmura-t-elle d'une voix rauque. Vous !

— Yvonne... écoutez-moi !

Il s'était levé. D'un geste brusque, elle le cloua sur place.

— Inutile ! J'ai tout compris...

— Yvonne... répéta Paul, qui perdait la tête. Laissez-moi vous dire... Vous ne pouvez pas savoir...

— Si, hélas ! Encore une fois, je ne comprends que trop bien ! Ah ! il a fallu que je vous voie ici pour que je le croie. Vous... vous, me tromper ainsi, vous faire passer à mes yeux pour un pauvre diable, un modeste employé comme moi... quelle ignominie ! Vous saviez bien que si j'avais connu la vérité, je ne vous aurais pas écouté une seconde ! Vous avez essayé de voler mon amour ! Et moi, moi, comme une pauvre sotte que j'étais, je ne demandais qu'à vous aimer. Je vous aimais déjà... Mais tout est fini maintenant ! C'est comme si un voile tendu devant mes yeux venait de se déchirer et comme si je vous voyais pour la première fois ! Vous venez de m'apprendre bien des choses que j'ignorais... et vous m'avez guérie en même temps... Votre lâcheté a tué mon amour... Adieu ! je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison !

Pâle, frémissante, les yeux brillants d'indignation à travers ses larmes, elle ne lui avait jamais paru si belle. Comme elle se dirigeait vers la porte sans ajouter un mot, il la rejoignit d'un bond et lui saisit le bras.

— Yvonne... Yvonne... ne partez pas, au nom du ciel ! Ecoutez-moi ! Oui, c'est vrai, je vous ai menti, mais vous devez me pardonner parce que je vous aime sincèrement... de toutes mes forces ! Si je me suis présenté à vous sous un faux nom, c'est que je me défiais de moi-même. Je suis trop riche, voyez-vous ! Trop de femmes ont fait semblant de me chérir à cause de ma fortune, et leur tendresse vénale m'a rempli le cœur de dégoût...

« J'ai voulu être sûr qu'on pouvait m'aimer pour moi-même, sans arrière-pensée. C'est pour cela que j'ai pris le masque de Paul Regnault. Ce n'est pas un crime, cela ! Puisque je vous dis que je vous aime... que je vous adore, ma chérie ! Aujourd'hui même, j'allais tout vous dire... en vous suppliant de devenir ma femme !

D'un geste brusque elle s'était dégaïée. Elle eut un éclat de rire plus douloureux qu'un sanglot.

— Ah ! taisez-vous ! Pour qui me prenez-vous donc ? Ce que vous me dites, j'ai pu le croire alors que j'ignorais qui vous étiez... A présent, cela

LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME RICHE

[Suite de la page 17]

m'est impossible... En une seconde, vous avez arraché toutes mes illusions, brisé tous mes rêves... Jamais, jamais je ne vous le pardonnerai !

— Yvonne, je vous jure...

— N'ajoutez pas le parjure au mensonge ! Pourriez-vous me faire le serment que vous songiez déjà à m'épouser quand vous vous êtes présenté sous le nom de Paul Regnault ?

Paul hésita un instant. Il ouvrait la bouche pour répondre, mais Yvonne ne lui en laissa pas le temps.

— Ce n'est pas la peine. Votre hésitation est une réponse. Adieu, monsieur Couturier !

Des larmes tremblaient dans sa voix. Elle jeta au jeune homme un regard plein de foudroyant mépris. Puis, droite, implacable comme une statue de la Justice, elle sortit sans que Paul, écrasé de douleur, esquissât un geste pour la retenir.

Trois jours s'écoulèrent. Trois jours durant lesquels Paul Couturier toucha le fond de la souffrance humaine. Jusqu'alors, cet enfant gâté avait joué avec la vie ; il n'avait rien pris au sérieux, confiant dans son étoile et persuadé que le bonheur lui appartenait de droit, comme la fortune. Bien peu de temps avait suffi pour le démentir, et chez cet être mal préparé à supporter l'adversité, le chagrin poursuivait ses ravages avec une fureur dévastatrice.

Une tristesse opaque l'enveloppait. Il éprouvait la certitude affreuse que tout était fini, que jamais plus il ne serait heureux. L'existence sans Yvonne lui apparaissait comme un désert qu'il n'aurait pas la force de traverser.

Toute la journée s'écoula pour lui dans les affres d'un désespoir grandissant. La certitude de son impuissance à convaincre la jeune fille achevait de l'anéantir. Yvonne n'avait point reparu à l'usine et Paul n'osait retourner chez elle. Le jour même de la scène qui les avait dressés l'un contre l'autre comme des ennemis, il lui avait écrit une longue lettre pleine de protestations d'amour, toute débordante de tendresse et de douleur. La lettre lui était revenue sans avoir été décachetée...

Le soir tombait ; le crépuscule étendait ses ombres sur la ville. C'était l'heure grise où surgissent les fantômes du doute et du découragement. Paul avait tant souffert qu'une immense lassitude s'emparait de lui. Depuis des heures, une idée, — toujours la même, — le torturait : comment persuader Yvonne qu'il n'était pas un misérable ? Comment la convaincre de sa sincérité ? La pensée qu'elle le méprisait lui était odieuse ; et, fiévreusement, il cherchait le moyen de la démentir.

Soudain, il trouva...

Saisissant une feuille de papier, il écrivit rapidement :

« Yvonne,

« Vous avez refusé de croire à ma sincérité. C'était votre droit. On peut mettre en doute la parole d'un vivant. On ajoute foi à celle d'un mort. Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai cessé de vivre et le dernier battement de mon cœur aura été pour vous. Adieu Yvonne ! Soyez heureuse et pensez à moi quelquefois...

Il inséra la lettre dans une enveloppe, traça d'une main qui ne tremblait pas l'adresse de la jeune fille, sonna.

Le fidèle Baptiste parut.

— Va jeter ça tout de suite à la poste ! ordonna Paul.

Baptiste prit la lettre, mais il ne bougea point. Ses regards allaient de l'enveloppe à son maître.

— Eh bien ! fit celui-ci avec impatience. Qu'est-ce que tu attends ?

— Monsieur Paul... commença le vieux serviteur avec embarras.

— Quoi ?

— Rien...

Il sortit sans ajouter un mot, et Paul éprouva une sorte d'atroce soulagement.

Le sort en était jeté. La lettre qu'il venait d'écrire ne lui laissait plus d'échappatoire possible, et c'est pour cela qu'il l'avait envoyée. A présent, sous peine de passer aux yeux d'Yvonne pour un lâche, il n'avait plus le droit d'hésiter. On peut mettre en doute la parole d'un vivant, on ajoute foi à celle d'un mort... Les mots qu'il avait tracés un instant plus tôt dansaient devant ses yeux. Il imaginait la jeune fille ouvrant la lettre, — incrédule d'abord, puis inquiète jusqu'à l'effolement. Elle accourrait chez lui, elle apprendrait la nouvelle de son suicide, et alors elle comprendrait bien qu'il était sincère...

Paul éprouvait à cette pensée une satisfaction désespérée. Il s'y complaisait : c'était une revanche, la seule qu'il lui fût possible de prendre sur la jeune fille. C'était l'unique moyen qu'il eût d'être pleuré, puisque le sort méchant l'avait empêché de réaliser son rêve. Après un instant de réflexion, il prit une feuille de papier et sa plume courut rapidement.

« Ceci est mon testament : j'institue pour légataire universelle Mlle Yvonne Landry. »

Il data et signa. Sa tâche était achevée... Il ouvrit un tiroir, y prit un browning qu'il déposa devant lui, sur le bureau.

Alors, Paul tomba dans une rêverie profonde. Il songea qu'il avait gâché follement sa vie. Il imagina ce qu'aurait pu être son avenir avec une compagne comme Yvonne. Il se vit, régénéré par un amour sincère, travaillant avec sa femme à créer autour de lui le plus de bonheur possible. Il sourit à la magie d'un berceau, et soudain, avec un frémissement d'angoisse, il retomba dans la réalité.

Combien de temps avait-il rêvé ainsi ? Maintenant, la nuit était venue, les ténèbres emplissaient la pièce silencieuse. Paul eut un geste vers le commutateur, puis se ravisa. On n'a pas besoin de lumière pour mourir ! Il étendit le bras, ses doigts tâtèrent la forme rigide de l'arme, serrèrent la crosse. Sa main monta lentement et il éprouva un petit frisson à sentir contre sa tempe le froid de l'acier.

Mais avant qu'il pressât la détente, des portes claquèrent, des pas précipités

se firent entendre. Brusquement, un flot de lumière inonda la pièce et Paul, éperdu, vit Yvonne, échevelée, toute pâle, qui se jetait sur lui et lui arrachait le revolver des mains.

L'arme tomba sur le tapis. Sur le seuil de la pièce, le vieux Baptiste se frottait les mains.

C'est alors seulement que Paul l'aperçut. Leurs regards se croisèrent et Baptiste déclara, comme pour s'excuser :

— Vous m'aviez dit de mettre la lettre à la poste. J'ai cru que ce serait encore mieux de la porter moi-même...

Sans laisser à son maître le loisir de répondre, il s'éclipsa discrètement. Yvonne et Paul demeurèrent seuls, face à face. Vaincue par l'émotion, la petite était tombée dans les bras du jeune homme. Elle répétait à travers ses larmes :

— Pourquoi... oh ! pourquoi vouliez-vous faire cela ?

— Parce que je vous aime ! C'était le seul moyen de vous convaincre...

Il la sentit frissonner. Elle leva vers lui son beau visage tout humide de larmes.

— Malheureux ! Et moi... moi... qu'est-ce que je serais devenue ?

Ses yeux noyés de pleurs se fixaient sur lui avec une expression si tendre qu'il crut défaillir de joie. Il resserra l'étreinte de ses bras autour de la taille souple. Des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres.

— Yvonne... vous m'aimez donc malgré tout ? Ah ! c'est trop beau... je ne peux pas y croire ! Yvonne, mon amour chéri... si vous saviez ! Il me semble que je n'ai commencé de vivre que le jour où je vous ai rencontrée. C'a été comme si j'étais dans un pays merveilleux... Il me suffisait de vous regarder pour devenir meilleur. Vous avez été ma conscience... Ah ! Yvonne ma petite lumière, maintenant que je vous tiens, je ne vous laisse plus partir ! Nous ne nous quitterons plus jamais... jamais ! Vous m'aidez à faire le bien, car c'est en faisant beaucoup d'heureux que je veux essayer de me rendre digne de vous !

« Vous verrez, vous verrez ! Ce sera si facile... Je travaillerai, je serai un ami pour tous ceux qui pleurent, pour tous ceux qui souffrent !

Elle lui tendit son visage. Leurs lèvres se joignirent dans un long baiser où ils connurent le goût de l'infini.

Les enchanteurs des vieux contes sont morts, et les rois n'épousent plus de bergères, mais l'Amour fait encore des miracles et il lui suffira toujours d'étendre sa baguette magique pour métamorphoser un être et pour transformer l'existence la plus morne et la plus banale en la plus éblouissante des féeries !

ALBERT DUBEUX

Le Samedi

Coupon d'abonnement

	Canada		Etats-Unis
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

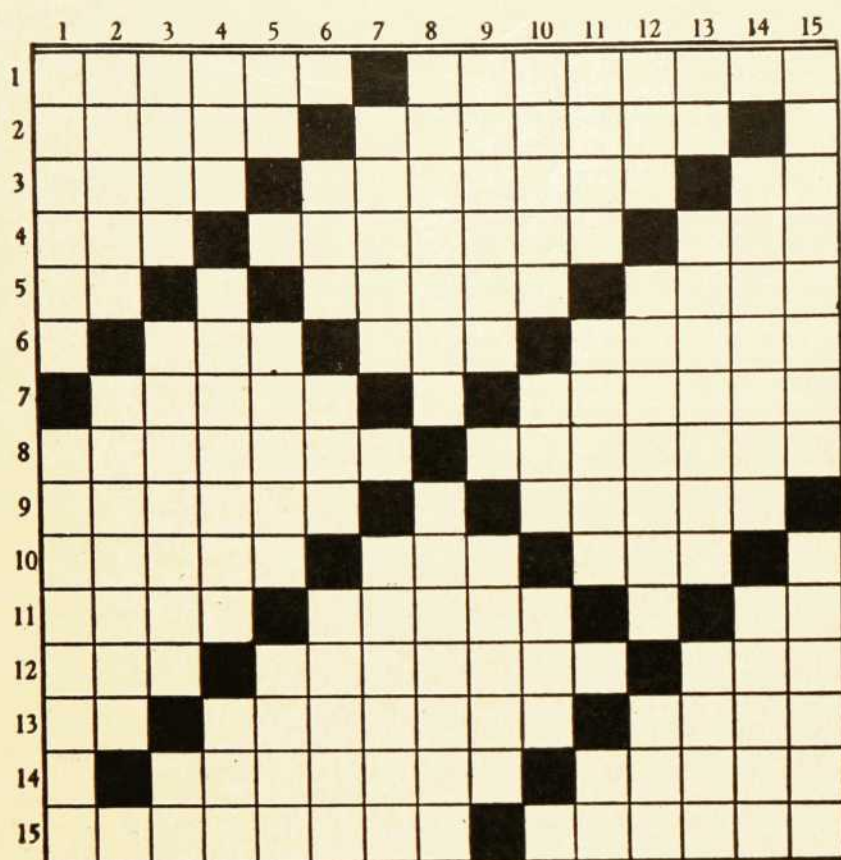
POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

Les Mots Croisés du Samedi

UN CHEF DE BANDE

[Suite de la page 10]



Problème No 988

HORIZONTALEMENT

- 1—Etoffe pour faire un chapeau. — Débarquement, coup de main sur une côte.
- 2—Espace compris entre deux planchers. — Ce dont une chose est faite.
- 3—Nom des groupes des corps reproducteurs, chez les fougères. — D'une bienveillance douceuse. — Signe de musique.
- 4—Liquide qui s'exprime des plantes. — Garanties. — Mammifère à longues oreilles.
- 5—Terminaison d'infinif. — Clairsemés. — Peau tannée.
- 6—Se suivent dans cendre. — Art de lancer. — Bonbon laxatif.
- 7—Se dit des animaux qui se construisent une habitation avec de la terre. — Excès de table et de boisson.
- 8—Qui contient du mica. — Disposer des branches pour que les vers à soie y filent leur cocon.
- 9—Ornements sacerdotaux. — Nom donné dans l'antiquité aux peuples de l'Extrême-Orient.
- 10—Ins ruits. — Possessif. — Qui sont à toi.
- 11—Date récente. — Qui pend et oscille nonchalamment. — Pronom.
- 12—Préfixe d'antériorité. — Petite coiffe de paysanne. — Étendue d'eau douce.
- 13—Négation. — Droits prélevés par les seigneurs sur les grains vendus. — Aile d'hélice.
- 14—Qui sont à elle. — Pièce réservée aux visiteurs.
- 15—Un temps fort long. — Faculté naturelle de parler.

VERTICALEMENT

- 1—Discontinuer. — Qui ne vaut rien dans son genre.
- 2—Parure des femmes. — Gant de laine sans doigts, excepté pour le pouce.

- 3—Enclos boisé. — Siège spécial pour transporter les blessés sur un mulet. — Pronom.
- 4—Temps écoulé depuis la naissance. — Enlever les cales. — Commune rurale en Russie.
- 5—Marque l'origine. — Mariages. — Conformément au devoir.
- 6—Sans mélange. — Créés. — Expulsé.
- 7—Rédacteur de l'Ami du Peuple. — Qui a des connaissances étendues.
- 8—Chancellerie du Vatican. — Sortie d'un logement.
- 9—Oter la tête d'une épingle. — Malpropres.
- 10—Ancien titre féodal (pl.). — Plateforme flottante. — Venus au monde.
- 11—Dénombrement des citoyens tous les cinq ans. — Région de l'Asie centrale. — A lui.
- 12—Espace de temps. — Restaurant élégant. — A travers.
- 13—Négation. — Dons aux pauvres. — Auteur du Roi d'Ys.
- 14—Chrétiens grecs reconnaissant le Pape. — Salicylate de phényle.
- 15—Enfourer. — Protecteur des lettres et des savants.

Solution du Problème No 987

S	T	E	P	P	E	S	T	H	E	S	A	H
E	S	S	A	I	S	P	E	E	L	B	R	V
E	T	R	A	F	T	I	N	T	E	R	A	I
C	R	A	F	O	N	D	R	I	E	R	E	S
A	G	A	P	E	M	E	R	E	S	A	N	A
N	A	P	H	T	E	D	E	S	C	S	R	
A	M	A	R	A	N	T	E	S	P	R	I	D
A	D	A	G	E	S	S	E	R	I	N	A	
P	E	S	E	A	P	E	R	I	T	I	V	E
R	B	E	C	R	A	U	E	V	I	T	E	R
I	R	A	N	O	I	R	S	A	C	I	N	E
S	A	C	R	I	L	E	G	E	S	I	A	S
E	S	T	A	M	I	N	E	T	I	S	L	E
U	S	E	E	N	N	S	H	O	M	E	R	E
R	E	E	S	S	E	V	A	N	E	S	S	E

Il s'agissait, si je m'en souviens, d'un fonctionnaire veuf qui prenait sa retraite dans une petite propriété juchée en haut de la falaise. Une progéniture nombreuse l'entourait, des gamins bruyants qui ne nous intéressaient guère; mais sa fille aînée assumait la tâche de maîtresse de maison et celle-là attira aussitôt notre attention. Elle était, comme dans les contes de fées, aussi bonne que belle, une grande fille aux cheveux dorés, toujours souriante et malheureusement toujours occupée. Nous la rencontrions souvent le matin, allant au village ou en revenant, chargée des provisions familiales. Nous lui faisions un brin de conduite: les garçons se disputaient l'honneur de porter son sac. Elle se joignait rarement à nous dans l'après-midi, malgré nos invites et nos prières répétées.

— J'ai tant à faire! disait-elle en riant. Je n'ai pas le temps!

Elle était si charmante que nous, les filles, jugions fort naturel que les garçons prissent, en parlant d'elle, des airs rêveurs et nous étions tous d'accord pour déplorer ces tâches ennuyeuses qui nous privaient de sa compagnie. Présente ou absente, Pâquerette — elle joignait à tant de grâce ce prénom délicieux — tenait une grande place parmi nous.

Un jour, les vacances tiraient à leur fin, et le temps, pour se mettre à l'unisson de notre mélancolie sans doute, se montrait sous un mauvais jour. Un vent de tempête chassait dans le ciel de gros nuages sombres et les vagues se ruaient à l'assaut des rochers.

— Allons voir la mer battre les récifs, proposa Francis. De la falaise, la vue sera splendide!

Francis montrait une préférence marquée pour les promenades qui nous rapprochaient de Pâquerette! Justement, nous n'avions pas rencontré cette dernière depuis plusieurs jours. Nous acceptâmes avec entrain la suggestion de Francis, comme toutes les autres venues de lui: nous étions gens de tradition et Francis était toujours notre meneur de jeu.

Il avait raison, d'ailleurs, le spectacle était féérique: des lames gigantesques bondissaient sur la côte déchiquetée, jetant sur la pierre luisante des gerbes d'écume. Brisées dans leur élan, elles reculaient, creusant de sombres abîmes, revenaient inlassablement, fougueses, force sauvage que rien ne décourageait. Fascinés, nous regardions cette masse mouvante et ses vains et rageurs efforts.

— Il ne ferait pas bon prendre un bain là dedans! dit l'un de nous.

Ces flots déchaînés suggéraient d'angoissants tableaux de naufrages et nous faisions sentir notre faible petitesse d'êtres humains...

— Je n'aimerais pas être poisson! remarqua Suzanne, qui était assise à côté de moi sur le bord du rocher, ses jambes brunies par le soleil pendant dans le vide, à quelque dix mètres au-dessus de l'eau grondante, ils doivent être burlingués, les pauvres!

Je ris. Je ne me doutais guère que je risais là peut-être pour la dernière fois sans arrière-pensée...

Une voix s'exclama soudain:

— Pâquerette! Voilà Pâquerette!

Pâquerette s'avançait vers nous, tout au bord du chemin qui suivait la falaise. Nous distinguions dans le jour brumeux sa robe claire que pourchassait le vent. Bientôt, nous vîmes que la jeune fille n'était pas seule: près d'elle marchait un jeune homme élégamment vêtu de flanelle grise. Ils semblaient absorbés par une conversation captivante et ne nous remarquaient pas.

Je vis que Francis mordillait ses lèvres et, tous, nous ressentions un sourd mécontentement: elle n'avait pas le temps de venir nous rejoindre, Pâquerette, mais elle trouvait assez de loisirs pour se promener en discourant... avec un inconnu! Nous étions pleins de rancune contre cet intrus qui nous la volait!

Ils arrivaient à quelques pas de nous... Avec une intense stupéfaction, je reconnus le jeune homme en gris, et tous le reconnurent en même temps que moi. C'était Ourson!

Francis se leva d'un saut brusque. Je vis briller dans ses yeux une flamme de colère. Il mit ses mains en porte-voix devant sa bouche et cria, pour dominer la tempête:

— Ourson! Tu veux du miel? Gare aux abeilles, mon vieux! Elles peuvent être mauvaises tu sais, pour les ours comme toi!

— Ourson! Tu veux du miel? Gare tête nos voix serviles.

Ourson avait sursauté. En un éclair, je vis son visage se crispier d'une rage soudaine, comme si au rappel de l'ancienne et stupide plaisanterie, tous ses ressentiments cachés d'autrefois se réveillaient tout à coup. Je vis le regard étonné, incompréhensif de Pâquerette, et une peur abominable m'envahit, à me donner la nausée. Je voulus crier, mais ma voix s'étrangla dans un râle d'épouvante.

Ourson s'était jeté, les poings en avant, vers Francis. Celui-ci, surpris, reculait...

Les cris des autres s'éparpillèrent dans la tempête. Francis perdit pied dans le vide... ses mains battirent l'air, à la recherche d'un inexistant point d'appui. Le hurlement d'horreur jailli de nos poitrines ne nous empêcha pas d'entendre le choc pesant de son corps tombant dans les flots.

Tout cela n'avait duré que quelques secondes, des secondes qui restèrent à jamais ancrées dans mon souvenir avec tous leurs détails, si épouvantablement nettes que je tremble encore en les évoquant. Je compris alors, dans une aveuglante clairvoyance, que nos taquineries d'enfants avaient fini par faire d'un brave garçon une sorte d'assassin, et que, de cet acte atroce, nous étions tous responsables, nous et le malheureux qui...

— Il ne pourra jamais s'en tirer! criait-elle, les vagues... les récifs...

Nous nous avançâmes lourdement vers le bord de la falaise, osant à peine regarder la mer. Nous savions...

Avant que nul d'entre nous ait pu intervenir, Ourson arracha sa veste, s'élança... plongea, les mains en avant dans les flots.

Je ne vous décrirai pas notre affolement, nos gestes désordonnés, notre course éperdue vers le village pour chercher du secours, un secours impossible, hélas! qui fut tenté pourtant, sans espoir... sans succès.

Deux jours plus tard, le flot apaisé déposa doucement sur le sable de la plage, côte à côte, les deux corps de nos amis. Leurs visages avaient retrouvé la sérénité: la tempête, victorieuse de leurs faibles forces, sans même leur laisser le temps de lutter, nous donnait cette consolation suprême: les revoir une dernière fois tels que nous les connaissions...

Sans nous être concertés, nous donnâmes tous la même version de la tragédie: un accident... un héroïque essai de sauvetage. Même entre nous, nous n'avons jamais eu l'affreux courage de faire allusion à la vérité.

Jamais je n'ai oublié Ourson...

DENYSE RENAUD

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Au début du XVIII^e siècle, dans la colonie de Massachusetts, les condamnés, hommes et femmes, étaient soumis à la peine du fouet, puis jetés en prison et ces peines étaient suivies d'une autre plus rigoureuse encore : pendant plusieurs années les anciens prisonniers devaient porter sur leurs vêtements une énorme lettre écarlate qui, non seulement les désignait comme malfaiteurs, mais spécifiait leur crime ; B. pour blasphème ; P. pour poison ; V. pour vol. Cette loi était si inhumaine qu'elle fut bientôt répudiée.

Des vers de terre de plusieurs verges de long existent en Australie, dans la région du Grippsland. Ces géants creusent dans le sol argileux des trous profonds où ils vivent rassemblés en colonies. Leur capture s'avère assez difficile, car dès qu'ils entendent des pas à proximité de leurs cachettes, ces vers répandent un liquide blanchâtre qui leur permet de glisser avec rapidité dans les trous. Il faut souvent mettre à jour des dizaines de ces tunnels souterrains avant de découvrir un spécimen.

Robert Bruce (1274 - 1329), libérateur et roi d'Ecosse fut une victime de la lèpre. Il avait fait vœu de participer aux Croisades en Terre-Sainte, mais il en fut empêché par les guerres intestines qui déchirèrent son royaume et par l'affreuse maladie qui l'emporta.

La Manufacture de Rouen a été à son apogée à la fin du règne de Louis XIV, lorsque le roi a fait fondre toute l'argenterie du royaume et a remplacé sa vaisselle par de la faïence. A cette époque, Rouen a copié ses motifs sur l'admirable ferronnerie souvent inspirée des décors de Berain. Dans le Marseille et le Moustiers, la gaité, les fonds jaunes sont particulièrement recherchés. Pour le Strasbourg, ce sont les fleurs dessinées avec une exquise finesse par la dynastie de Hannong.

Un comité belge a offert à l'église Notre-Dame des Victoires, à Paris, une plaque de lave émaillée reproduisant la statue miraculeuse de Notre-Dame de Montaigu, une des madones les plus populaires du Brabant belge. Déjà, sous Louis XIII, avant que le sanctuaire fût consacré à Notre-Dame des Victoires, en exécution du vœu royal, une réplique de Notre-Dame de Montaigu était vénérée en ce lieu par les Parisiens.

Le secrétaire général de l'Union des écrivains soviétiques, le romancier Alexandre Fadeïev, faisait récemment un aveu significatif : presque tous les critiques littéraires russes (il y en a deux cent trois à Moscou et soixante-

treize à Léninegrad) se passionnent pour la littérature de l'époque tsariste, et il n'y a en a qu'une « poignée » pour s'intéresser à la littérature soviétique. De plus, parmi les professeurs et les chargés de cours d'histoire littéraire, qui ont reçu le titre de docteur, il n'y en a qu'un (exactement un seul) qui enseigne la littérature soviétique contemporaine.

Le chapeau claque fit son apparition sous le Second Empire. Il fut dénommé gibus, du nom du chapelier Gibus l'ainé, qui l'avait acclimaté en France.

La petite ville de Colchester, dans l'Essex, en Angleterre, est à la fois la ville des huîtres et des roses. La pêcherie d'huîtres appartient à la ville et chaque automne les autorités donnent une grande fête à laquelle elles invitent 400 amateurs d'huîtres. On cultive tellement les roses dans la région qu'aux approches de la ville on longe des milles de jardins qui en sont remplis. Une tablette d'albâtre dans l'église de la Sainte-Trinité, rappelle au visiteur que William Gilbert est inhumé à l'intérieur du temple. De son vivant,

médecin à la cour de la reine Elizabeth Tudor ; il fut le premier Anglais à employer le mot *électricité*, et c'était dans le but d'amuser la souveraine par des expériences électriques.

Le Luxembourg, pays de marches, est trilingue par tradition et par nécessité. Le français et l'allemand sont langues officielles, mais le dialecte luxembourgeois est parlé par

tous. Dans les églises, les sermons se font en allemand, les inscriptions des pierres tombales sont en allemand. Le français est la langue véhiculaire de l'enseignement secondaire et supérieur, celle des prétoires et de l'élite. Cette place prépondérante remonte à une très vieille tradition. Lorsqu'au XIII^e siècle la plupart des chancelleries européennes remplacèrent le latin par des langues nationales, Ermesinde, comtesse de Luxembourg, introduisit le français comme langue officielle dans son comté.

Le médecin de New-York utiliseront prochainement un minuscule récepteur de radio, conçu spécialement à leur intention. Relié à un récepteur branché sur le central téléphonique de la ville, il permettra aux praticiens de se rendre au cinéma ou au stade... tout en restant à la disposition des malades.

Le barrage hydroélectrique le plus important d'Espagne est actuellement en construction près de Los Peares. 800 ouvriers y travaillent ; sa production annuelle sera de trois cent-cinquante millions de kilowatts par heure.



On CONSERVE, au musée de Mulhouse, une grosse pierre que l'on suspendait au cou des bavards ou des bavardes et que les condamnés devaient promener par toute la ville.

POUR TOUS
LES NÔTRES
D'UN OCÉAN
À L'AUTRE
C'EST CORONATION
À TRAVERS LA NATION



ELLE SE GUERIT

La tuberculose prend du temps à guérir, mais elle n'en est pas moins curable. Plus on découvre le mal et commence la cure de bonne heure, moins il faut de temps pour redonner au malade santé et force. Vous pouvez, par des radiographies périodiques et gratuites des poumons, vous prémunir contre cette maladie.



Vieux de 5 ans



Vieux de 4 ans



Rien ne peut
remplacer la qualité
Exigez ces produits
de qualité supérieure
L'expérience

Melchers

Distilleries, Limited

BERTHIERVILLE • CANADA



ME ERNEST BESNER
STE MARTHE
QUE